DON JUAN

D'AUTRICHE,

OU

LA VOCATION,

PAR

M. CASIMIR DELAVIGNE.

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

BRUXELLES,
LOUIS HAUMAN ET Ce, LIBRAIRES.

1836

DON JUAN
D'AUTRICHE.

IMPRIMERIE DE L. SCHAPEN,
Faubourg de Louvain.

DON JUAN

D'AUTRICHE,

OU

LA VOCATION,

PAR

M. CASIMIR DELAVIGNE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

BRUXELLES,
LOUIS HAUMAN ET Ce, LIBRAIRES.

1836

DON JUAN
D'AUTRICHE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS,

Le 17 octobre 1835.

PERSONNAGES.

PHILIPPE II, roi d'Espagne.	M. Geffroy.
DON JUAN.	M. Firmin.
DON QUEXADA, ancien conseiller-intime de l'empereur Charles-Quint.	M. Samson.
DON RUY GOMES.	M. Marius.
DON FERDINAND DE VALDES, archevêque de Séville, Inquisiteur général.	M. Saint-Aulaire.
FRERE ARSENE, moine du couvent des Hiéronymites de St.-Just.	M. Ligier.
LE PRIEUR du couvent de St.-Just.	M. Provost.
FRERE PACOME, moines.	M. Guiard.
FRERE TIMOTHÉE, moines.	M. Mirecour.
PEPLO, novice de quinze ans.	Mlle Anaïs.
RAPHAEL, domestiques de don Quexada.	M. Regnier.
DOMINGO, domestiques de don Quexada.	M. Dumilatre.
GINES,	M. A. Dailly.
DONA FLORINDE DE SANDOVAL.	Mme Volnys.
DOROTHÉE, duègne.	Mme Desmousseaux.
Un Officier du palais.	M. Monlaur.

Courtisans, inquisiteurs, officiers, alguazils, moines, gardes, etc.

N. B. Je laisse aux directeurs des Théâtres de province le soin de distribuer mon ouvrage comme ils le jugeront convenable.

DON JUAN
D'AUTRICHE.

ACTE PREMIER.

Une bibliothèque chez don Quexada, dans les environs de Tolède.

SCÈNE I.

DON QUEXADA, GINÈS portant un flambeau, DOMINGO.

DON QUEXADA.

Éclaire-moi, Ginès; que je les revoie à mon aise, après trois jours d'absence, ces chers livres, mes amis, mes vieux camarades d'étude! (Écartant le flambeau de Ginès.) Eh! pas si près, mon honnête Asturien! prends donc garde : tu ferais volontiers un autodafé de ma bibliothèque. Par saint Dominique! ces livres-là sont meilleurs chrétiens que moi et toi. (A voix basse.) N'est-ce pas grâce à leur pieuse intervention

que j'ai fait un homme de Dieu du plus fougueux hidalgo des deux Castilles? (A part.) Pauvre don Juan !... ensevelir sous un froc de moine tant de qualités qui promettaient un jeune seigneur accompli! L'empereur mon maître l'a voulu, et notre nouveau roi Philippe II n'a juré de le reconnaître qu'à cette condition. (Haut.) Mais il me semble que j'entends du bruit chez lui. (S'approchant d'une porte latérale.) Don Juan, mon fils, vous ne dormez pas?

UNE VOIX DE L'INTÉRIEUR.

Mon père, je suis en oraison.

DON QUEXADA.

Douces paroles, qui m'épanouissent le cœur! (A don Juan.) Ne vous dérangez pas, mon enfant; la joie que vous cause mon retour ne doit pas vous distraire de vos devoirs envers le père commun de tous les hommes. (A Ginès.) Viens de ce côté, et parlons bas; toi que je charge de le surveiller dès qu'il met le pied hors d'ici, dis-moi, Ginès, que s'est-il passé pendant mon voyage? Il est allé régulièrement faire ses dévotions dans l'église à l'heure ordinaire?

GINÈS.

A l'heure ordinaire.

DON QUEXADA.

Il y est resté long-temps ?

GINÈS.

Long-temps.

DON QUEXADA.

En allant et en revenant tu n'as vu rien de suspect ?

GINÈS.

Rien de suspect.

DON QUEXADA.

Tu n'as reçu pour lui aucune lettre ?

GINÈS.

Aucune lettre.

DOMINGO, à part.

Excepté celle-ci. (En la glissant sous la porte de la chambre de don Juan.) La voilà à son adresse !

DON QUEXADA, à Ginès.

Je suis content de toi ; sers-moi toujours de même.

GINÈS.

Toujours de même.

DON QUEXADA.

C'est comme un écho. J'ai rencontré entre Oviedo et Pennaflor une mule de son pays qui avait plus de conversation que lui ; mais il est

fidèle. A ton tour, Domingo, rends-moi compte de ta surveillance intérieure. Mon fils, qu'a-t-il fait le jour de mon départ?

DOMINGO.

Il s'est levé assez triste. Son premier devoir a été d'accomplir, conjointement avec moi, ses exercices de piété; ensuite on lui a servi son chocolat, que nous avons trouvé excellent.

DON QUEXADA.

Je vois que si tu prends ta part de ses dévotions, tu te mets de moitié dans son déjeuner.

DOMINGO.

Il dit qu'il prie avec plus de ferveur quand je suis là, et qu'il mange de meilleur appétit.

DON QUEXADA, à part.

Celui-ci est plus délié que l'autre : il a servi trois ans chez un chanoine. (A Domingo.) Après?

DOMINGO.

Je lui ai lu pour l'édifier le sermon du révérend père Sonnius; mais malheureusement...

DON QUEXADA.

Il s'est endormi?

DOMINGO.

Au beau milieu du premier point.

DON QUEXADA.

Eh ! que ne lui rappelais-tu plutôt les grandes choses du dernier règne?

DOMINGO.

J'ai craint que le nom de François Ier ne vînt à le rejeter dans toutes ses fantaisies militaires.

DON QUEXADA.

François Ier est donc toujours son héros?... (A part.) C'est une singulière idée dans un fils de Charles-Quint. (A Domingo.) Ensuite?

DOMINGO.

Il s'est couché, comme de coutume, à la nuit tombante; il a reposé d'un sommeil aussi calme que sa conscience; et j'ai su le lendemain qu'il n'avait eu que des rêves qui auraient fait honneur à un solitaire de la Thébaïde.

DON QUEXADA.

Tu me combles de joie. J'espère que le vieux Raphaël, qui dort déjà, me fera aussi demain un rapport favorable. Il y a six mois, Domingo, quand don Juan menaçait de se porter avec tant d'ardeur vers tout autre chose que son salut, qui nous eût dit que nous arriverions à cette conversion miraculeuse? C'est un chef-d'œuvre d'éducation. Donne-moi les clés.

DOMINGO.

Les voici toutes (à part); mais je garde la bonne.

DON QUEXADA.

Maintenant il ne peut plus sortir sans ma permission.

DOMINGO, à part.

Mais il rentrera avec la nôtre.

DON QUEXADA, lui donnant de l'argent.

Domingo, voici pour tes pauvres et toi.

DOMINGO.

Pour moi et mes pauvres, si vous le permettez.

DON QUEXADA.

C'est de droit. Prends aussi, Ginès, et va te coucher.

GINÈS.

Je vas me coucher.

DON QUEXADA.

Si jamais celui-là parle d'abondance!...

SCÈNE II.

DON QUEXADA.

Asseyons-nous, car je suis las. Il est bon de m'assurer que je n'ai perdu aucun de mes pa-

piers en route. (Il ouvre un portefeuille et en tire quelques lettres qu'il parcourt.) Ah! le billet de Sa Majesté don Philippe, qui refuse de me recevoir à Madrid, et m'enjoint de repartir sur-le-champ pour Villa-Garcia de Campos où, grâce au ciel, me voici de retour. (Il remet le papier et en prend un autre.) « Derniers conseils d'Ignace de Loyola « à son ami don Quexada, ancien conseiller-in- « time de l'empereur Charles-Quint... »

C'est la lettre que ce saint homme m'écrivit quelques jours avant sa mort. Aurait-on jamais pensé, quand il commandait cette compagnie de miquelets au siége de Pampelune, qu'il serait un jour à la tête d'une compagnie... toute différente, et qui promet de devenir une armée si elle continue à se recruter du même train qu'aujourd'hui? Oui, c'est bien cela : excellente lettre! je ne puis me lasser de la relire :

« Il vous est venu un scrupule, mon très « cher frère, touchant un fils naturel de l'em- « pereur Charles-Quint, le jeune don Juan, « né à Ratisbonne, le 24 février 1545, qui « vous a été confié dès l'âge le plus tendre, et « qui passe pour vous appartenir. Dans le cas « trop probable, me dites-vous, où mon élève

« ne serait pas reconnu par le roi Philippe II, « son frère, malgré la promesse que celui-ci en « a faite devant moi à l'empereur Charles-Quint, « aujourd'hui moine au couvent de Saint-Just, « dois-je ou non publier la vérité? Distinguons, « je vous prie, distinguons... »

Lorsqu'il faisait sa sixième, à trente-cinq ans, au collège de Montaigu, c'était déjà un écolier remarquable pour les cas de conscience : il distinguait toujours.

« Si don Juan ne tenait à rien dans le monde, « ou tenait à peu de chose, je vous dirais : Par- « lez, c'est sans inconvénient; mais il s'agit du « secret de deux têtes couronnées, et l'on ne « peut pas révéler les fautes des grands sans « qu'il y ait scandale pour les petits. Considé- « rez, en outre, que vous courez vous-même « un danger très grave. J'aurais donc un biais « à vous proposer, afin d'accommoder vos de- « voirs avec votre intérêt, ce serait de consta- « ter la naissance de votre élève par un acte, « qu'il pourrait faire valoir un jour à ses risques « et périls; mesure qui vous offrirait le double « avantage d'être tranquille de votre vivant, et « courageux après votre mort. »

Je l'ai fait, cet acte; il est ici.

« Autre scrupule relativement à la mère du « jeune homme ! Je vois que vous ne savez pas « trop à qui faire honneur de cette naissance, « et que vous flottez entre une royale princesse « de Hongrie, une très noble marquise de Na- « ples, et une boulangère toute charmante de « Ratisbonne. Bien qu'il fût naturel, mon très « cher frère, de désigner la bourgeoise, par « charité pour les deux nobles dames, j'ap- « prouve votre scrupule; mais alors il vous res- « terait à prendre un biais non moins accommo- « dant que le premier : ce serait de laisser en « blanc le nom de la mère. »

Il est étonnant pour ses biais qui arrangent tout. J'ai suivi son conseil, vu l'extrême difficulté de deviner juste entre tant de faiblesses impériales. Au fait, du côté maternel il y a confusion, il y a foule; c'est ordinairement tout le contraire.

Post-scriptum :

« Je vous disais dans ma dernière lettre que « je travaillais d'un grand courage à la conver- « sion de toutes les femmes égarées des États

« romains; vous apprendrez avec plaisir qu'el-
« les me donnent infiniment de satisfaction. »

Homme charitable! J'en suis bien aise. (Remettant la lettre dans le portefeuille qu'il referme.) Je crois que tout est tranquille dans la chambre de mon élève : il dort, et je vais en faire autant.

SCÈNE III.

DOMINGO, GINÈS. puis DON JUAN et RAPHAEL.

DOMINGO, à voix basse.

Venez, venez, seigneur don Juan, il est passé chez lui.

DON JUAN.

Par tous les démons de l'enfer! puisqu'il est de retour, j'arrive trop tard.

GINÈS.

Trop tard.

DOMINGO.

Il jure comme un mécréant.

DON JUAN.

Comme un dévot, mon pieux ami; vous ne vous gênez guère, vous autres, sur les sept péchés capitaux.

DOMINGO.

Mais nous nous repentons; si les dévots ne

péchaient pas, il y aurait une vertu de moins sur la terre.

DON JUAN.

Tais-toi, serpent. (Courant à la porte de sa chambre.) Raphaël, Raphaël, c'est moi.

RAPHAEL, ouvrant la porte.

Arrivez donc, Excellence! sans une ruse de guerre, la place était prise. Nous avons parlementé à travers la porte, et je ne me suis tiré d'affaire qu'en me donnant pour vous, et en disant que je priais. Mais, jour de Dieu! la supercherie répugne à un vieux soldat.

DON JUAN.

Que ne ressembles-tu à Domingo? c'est un métier qui ne lui coûte pas, et qui lui rapporte. (Tirant sa bourse.) Tiens, Ginès, prends pour ta discrétion; et toi, Domingo, pour tes mensonges. Honnêtes fripons, vous vous faites payer de deux côtés vos bons et loyaux services.

DOMINGO.

Que voulez-vous, Excellence? Dieu nous a donné deux mains, et nous nous en servons pour votre bien.

GINÈS.

Pour notre bien.

DON JUAN.

C'est la première fois qu'il ait changé quelque chose en répétant. Allons, sortez. (Secouant sa bourse vide.) Voilà cependant où s'en va tout l'argent que la charité de mon père me donne pour le rachat des captifs.

SCÈNE IV.

RAPHAEL, DON JUAN.

RAPHAEL.

Don Quexada peut se vanter d'être bien servi, et votre salut est en bonnes mains; mais, mon cher enfant, car je ne puis m'empêcher de vous nommer ainsi, moi qui vous ai vu si jeune, vous m'aviez promis de rentrer plus tôt.

DON JUAN.

Eh! comment trouver la force de me séparer d'elle? Ce qui m'étonne, moi, ce n'est pas de l'avoir quittée si tard, mais c'est d'avoir pu la quitter; et si tu ne me comprends pas, vieux Raphaël, tant pis pour toi, c'est que tu n'as jamais aimé.

RAPHAEL.

Pardon, seigneur don Juan, j'ai aimé.

DON JUAN.

A ta façon.

RAPHAEL.

S'il y en a deux, c'était la bonne : mais je ne me souviens pas que l'amour m'ait fait manquer un tour de garde, pas même après la bataille de Pavie, quand nous faisions rafle sur les Milanaises ; et cependant, je vous jure qu'à notre départ, les innocentes filles de ce pays-là ne pouvaient pas dire comme notre royal prisonnier : Tout est perdu, fors l'honneur !

DON JUAN.

Ah ! tu cites le mot d'un homme dont je raffole, moins encore pour ses qualités que pour ses défauts. Il aimait, celui-là !

RAPHAEL.

Et il se battait comme un lion, capo di Dio !

DON JUAN.

Tu te souviens de ton italien.

RAPHAEL.

Je sais jurer dans toutes les langues ; c'est une grande ressource à l'étranger.

DON JUAN.

Et tu ne t'en acquittes pas avec moins d'é-

nergie dans ta langue maternelle : témoin le jour où le voile de dona Florinde vint à s'écarter pour la première fois à la promenade, et nous découvrit le plus adorable visage dont puisse s'enorgueillir une beauté d'Andalousie.

RAPHAEL.

Mort de ma vie ! je vous avais bien dit qu'elle en était. Ces Andalouses ont des yeux qui vous percent de part en part.

DON JUAN.

Les siens, Raphaël, ils vous pénètrent jusqu'au fond de l'ame ; ils vous enivrent ; ils vous rendraient fou d'amour et de volupté.

RAPHAEL.

Allez, allez ! j'en disais autant à votre âge ; mais où vous mènera cette belle intrigue ?

DON JUAN.

Une intrigue ! tu oses nommer une intrigue l'amour le plus ardent, mais aussi le plus pur qui ait fait battre le cœur d'un Espagnol ! Quelle autre preuve veux-tu de cette passion que le rôle même où sa violence m'a fait descendre ? crois-tu que l'hypocrisie répugne moins à la fierté d'un fils de bonne maison qu'à la franchise d'un vieux soldat ? Cependant, pour trom-

per la vigilance de mon père, j'ai cédé aux mauvais conseils de ce Domingo.

RAPHAEL.

Parlez-moi d'un saint pour vous mener à mal !

DON JUAN.

J'ai acheté les scrupules de sa conscience et le dévouement imbécile de Ginès. Je me suis affublé des dehors d'une vocation que je n'ai pas. J'ai caché sous tout cet attirail mystique dont j'ai horreur...

RAPHAEL.

Vos courses nocturnes, la guitare à la main.

DON JUAN.

Mes promenades solitaires sous sa jalousie.

RAPHAEL.

Vos éternelles stations au pied du grand pilier de l'église...

DON JUAN.

Où je lui présentais l'eau bénite. Mais conviens que jamais plus jolis doigts de femme n'ont ôté leurs gants pour toucher ceux...

RAPHAEL.

D'un cavalier plus parfait.

DON JUAN.

Plus amoureux, mon vieil ami, plus amoureux ! aussi, tant de constance l'a touchée ; à son

retour de Madrid, où dans mon désespoir j'ai failli la suivre, elle n'a pu refuser de m'admettre chez elle. Plus je l'ai vue et plus j'ai senti que je ne pouvais me passer de la voir. Ah! Raphaël, c'est qu'elle est unique dans le monde. Soit qu'elle parle ou qu'elle se taise, elle a une manière de porter sa tête, de marcher, de s'asseoir, qui n'appartient qu'à elle seule.

RAPHAEL.

La femme qu'on aime fait-elle rien comme une autre?

DON JUAN.

Non, la passion ne m'aveugle pas. Je te dis qu'il y a en elle quelque chose d'étrange, je ne sais quoi d'oriental qui s'empare de mon imagination, qui me maîtrise et m'enchaîne à ses pieds pour la vie. Raphaël, il faut qu'elle soit à moi.

RAPHAEL.

Qui s'y oppose? à la bonne heure; finissez une fois comme je commençais toujours.

DON JUAN, avec dignité.

Elle sera ma femme : vous nous faites injure à tous deux.

RAPHAEL, à part.

Il a souvent un regard qui m'impose.

DON JUAN.

Et, puisqu'elle y consent, demain je suis heureux.

RAPHAEL.

Demain ! mais considérez les obstacles...

DON JUAN.

J'aime les obstacles.

RAPHAEL.

Charmant, charmant ! comme moi à son âge !

DON JUAN.

D'ailleurs un mariage secret n'en offre aucun. Au pis-aller, si mon père le découvre et me deshérite, j'ai mon épée dont tu m'as appris à me servir. C'est assez pour soutenir un nom qu'on ne peut pas m'ôter, et pour me créer une fortune que je n'aurai plus. Mon bras a déjà fait son devoir, cette nuit, sur je ne sais quelles gens que j'ai rencontrés autour de la maison de dona Florinde, et qui ressemblaient fort à d'honnêtes espions du saint-office. Je les ai chargés victorieusement à coups de plat d'épée et le champ d'honneur m'est resté.

RAPHAEL.

Malédiction ! prenez-y garde, n'allez pas nous

mettre le grand inquisiteur sur les bras.

DON JUAN.

Toi qui ne crains rien, as-tu peur de lui?

RAPHAEL.

J'aimerais mieux avoir affaire au diable.

DON JUAN.

Parce que tu n'y crois pas.

RAPHAEL.

Si fait, j'y crois; mais le diable ne brûle que les morts et le grand inquisiteur brûle les vivans.

DON JUAN.

C'est une raison. Hé! que t'a fait cette lettre dont il ne restera que des lambeaux si tu continues à la froisser de la sorte?

RAPHAEL.

Je n'y songeais plus; pauvre innocente, elle payait pour vos folies! C'est Domingo qui l'a glissée sous la porte. (La lui présentant.) En voilà une du moins qui arrivera à son adresse sans passer à la visite de don Raymond de Taxis, le grand-maître des postes, et l'homme le plus curieux du royaume.

DON JUAN.

Il s'en vengera sur bien d'autres.

RAPHAEL, pendant que don Juan lit.

C'est une manière de confesseur nommé par le roi pour toute la monarchie. On peut dire de notre gracieux souverain que son peuple n'a pas de secrets pour lui.

DON JUAN, après avoir lu.

Une partie de chasse que don Ribéra me propose dans les plaisirs de Sa Majesté! J'ai bien autre chose en tête.

RAPHAEL.

D'ailleurs votre dernière campagne contre le gibier du roi a failli vous coûter cher. Vrai Dieu ! il vaudrait mieux tuer dix hérétiques dans ses États qu'un lièvre sur ses domaines.

DON JUAN.

Eh! si l'on n'y courait risque de la vie, qui donc s'en donnerait la fatigue? c'est le danger qui me tente et non le gibier dont je n'ai que faire. J'abattrais sans émotion un troupeau de daims sur mes terres, et le cœur me bat pour une perdrix tirée par contrebande.

RAPHAEL.

Toujours comme moi ; chasseur avec plaisir, braconnier avec volupté.

DON JUAN.

Ah le danger ! le danger ! voilà l'émotion qui me plaît. Dans un duel ou dans une bataille, sous quelque forme qu'il se présente, il est le bien venu. Si j'étais né roi, j'étoufferais dans mes États, et je ne pourrais respirer à l'aise que dans ceux des autres.

RAPHAEL.

J'étais de même en mariage ; mais concevez la nature humaine : une humeur si belliqueuse dans le fils du seigneur le plus pacifique !

DON JUAN.

Cela te surprend.

RAPHAEL.

Jusqu'à un certain point ; cependant il me vient toujours une idée qui me fait rire quand je vois un fils qui ne ressemble pas à son père.

DON JUAN.

Écoute donc : j'entends le bruit d'un carrosse.

RAPHAEL.

A cette heure ! eh ! oui vraiment : on s'arrête ; on frappe à la porte.

DON JUAN.

Serait-ce donc Ribéra? quelle imprudence !

(courant à la fenêtre) non ; je vois deux cavaliers que je ne connais pas.

RAPHAEL, qui l'a suivi.

Grands chapeaux rabattus, manteaux sombres, figures à l'avenant : c'est une grave visite pour don Quexada.

DON JUAN, faisant un pas vers sa chambre.

Prenons garde qu'on ne nous surprenne ici : viens donner à ma toilette et à mon air quelque chose qui sente la vocation.

RAPHAEL.

Nous aurons de la peine.

DON JUAN, s'arrêtant.

Mon pauvre père ! comme je le trompe ! et je l'aime pourtant. Ah ! Raphael, si mon père n'était que mon oncle !.....

RAPHAEL.

Il pourrait se vanter d'avoir pour neveu le plus déterminé démon de toutes les Espagnes. Si celui-là entre dans un couvent.....

DON JUAN.

Ce sera dans un couvent de femmes.

RAPHAEL.

Je vous y suivrai, sœur Juana.

DON JUAN.

Oui, frère Raphaël, pour m'absoudre de mes péchés ; et l'occupation ne te manquera pas. (En rentrant dans sa chambre) A ma toilette ! à ma toilette !

RAPHAEL, courant après lui.

Le joli moine qu'il aurait fait !

SCÈNE V.

DON RUY GOMEZ, PHILIPPE II, DOMINGO.

PHILIPPE II.

Dites à votre maître que le comte de Santa-Fiore désire lui parler.

DOMINGO.

Don Quexada vient d'arriver d'un long voyage ; il repose et je crains que Votre Excellence ne soit forcée d'attendre.

PHILIPPE II.

J'attendrai.

DOMINGO.

Mais avec tout le respect que je dois à Votre Excellence...

PHILIPPE II.

Vous ne voyez pas que j'attends déjà?

DOMINGO, à part, en sortant.

Il paraît qu'il n'en a pas l'habitude.

SCÈNE VI.

DON RUY GOMÈS, PHILIPPE II.

PHILIPPE II, qui jette son manteau sur un siége et s'assied.

Quel ennui ! que les trois dernières lieues sont longues en voyage !

GOMÈS.

Comme tout ce qu'on voudrait voir finir. Mais nous voici chez l'ancien serviteur de votre auguste père. Ce qui me surprend, c'est qu'un tel monarque ait pu choisir un pareil conseiller.

PHILIPPE II.

Je n'en serais pas moins surpris que vous, si les rois, quand ils choisissent un conseiller, prenaient l'engagement de suivre ses conseils.

GOMÈS.

Du secret, de la probité ! j'en conviens...

PHILIPPE II.

C'est bien quelque chose, don Gomès.

GOMÈS.

Mais point de caractère.

PHILIPPE II.

Les gens qui en ont beaucoup usent volontiers de ceux qui n'en ont pas.

GOMÈS.

Reculant au premier péril, embarrassé du

moindre obstacle, trop convaincu qu'il est habile, pour ne pas être souvent dupe : tant de réputation et si peu de mérite ! c'est gagner sans mettre au jeu.

PHILIPPE II.

Il ressemble à bien d'autres qu'on croit des hommes supérieurs tant que le génie les emploie : les abandonne-t-il, on est tout étonné de les trouver médiocres.

GOMÈS.

Votre Majesté fait d'avance l'histoire de ses ministres... Mais elle rêve profondément, sans doute à ce jeune don Juan?

PHILIPPE II, se levant.

Je ne puis tenir en place. Pourquoi l'ai-je vue? ah! pourquoi l'ai-je vue? C'est toi qui m'as dit dans les jardins d'Aranjuez : Regardez-la, sire, qu'elle est belle!

GOMÈS.

Quoi! cette image vous poursuit encore?

PHILIPPE II.

Non, je n'y songe plus; je n'y veux plus songer. Comme vous le disiez, c'est don Juan qui m'occupe.

GOMÈS.

Peut-être le sang vous parle, et votre cœur

s'émeut au moment où vous allez décider de son sort.

PHILIPPE II.

Et de quel sentiment serais-je ému ? l'ai-je assez connu pour l'aimer ? puis-je lui reprocher quelque chose pour le haïr ? où est le bien qu'il m'a fait ? où sont ses torts envers moi ?

GOMÈS.

Il n'en a eu qu'un seul.

PHILIPPE II.

Lequel ?

GOMÈS.

Celui de naître.

PHILIPPE II.

Par le salut de mon ame ! je conviens que c'est vrai. Oui, cet homme a un tort irrémissible : le même sang coule dans nos veines. Je me plaisais à être unique ; cependant j'ai promis, promis sur l'évangile.

GOMÈS.

Rome peut tout délier sur la terre.

PHILIPPE II.

Oh ! je m'humilie devant le pouvoir de Rome ; mais Rome ne fait rien pour rien.

GOMÈS.

Profonde vérité.

PHILIPPE II.

Je le verrai ce don Juan ; je lirai dans son ame. S'il est ce qu'il doit être, je le reconnais, et un célibat volontaire ensevelit dans les dignités ecclésiastiques sa naissance, ses prétentions et sa postérité. Mais si je surprends sur ses lèvres un soupir de regret pour les pompes et les plaisirs de ce monde, si l'esprit de révolte est en lui, je l'oublie, et pour peu qu'il ait percé le mystère de sa naissance, je... Dieu m'inspirera.

GOMÈS.

Je comprends.

PHILIPPE II.

Que ne puis-je me délivrer de tous les souvenirs qui me tourmentent, aussi facilement que du sien ! Quoi ! j'ai fait pour elle ce que je ne fis jamais pour aucune autre. La suivre deux fois sous un déguisement ! me mêler à la foule pour m'attacher à ses pas dans les obscures allées du Prado ! et tout cela par tes conseils ! et tous cela en pure perte.

GOMÈS.

Pouvais-je croire, sire, que cette jeune fille, ou que cette veuve, car j'ignore qui elle est, échapperait à mes recherches ?

PHILIPPE II.

Ses habits de deuil vous trompent : ce n'est point une veuve ; c'est une jeune fille dans toute la candeur de son âge, dans toute la fleur de l'innocence et de la beauté. Une veuve ! je serais jaloux du passé... Mais pourquoi donc me parlez-vous d'elle ?

GOMÈS.

C'est vous, sire, qui le premier...

PHILIPPE II.

N'avez-vous aucune affaire, aucune nouvelle qui puisse s'emparer de ma pensée ?

GOMÈS.

Une seule, elle concerne la foi.

PHILIPPE II.

La foi ! parlez, parlez.

GOMÈS.

On m'écrit que, dans une des vallées du Piémont, plusieurs de vos sujets sont soupçonnés d'hérésie. Voici ma réponse.

PHILIPPE II, lisant.

C'est trop long. Point de procès, en matière de religion, on ne juge pas, on frappe. Trop long ! vous dis-je ; écrivez.

GOMÈS.

Dictez, sire.

PHILIPPE II.

Trois mots : « Tous au gibet. »

GOMÈS.

Votre Majesté épargne le travail à son secrétaire.

PHILIPPE II.

Un prêtre, pour les assister à l'article de la mort s'ils veulent se repentir ; s'ils veulent discuter, le bourreau.

GOMÈS.

On a bien raison de dire que Philippe II est le plus ferme appui de la foi catholique.

PHILIPPE II.

Le ciel me devrait une récompense. Mais qui sait, Gomès, si tu ne seras pas pour moi l'instrument de sa miséricorde? ne m'as-tu pas dit que mon supplice finirait ici? n'as-tu pas des renseignemens sûrs? ne crois-tu pas qu'elle habite Tolède? est-ce vrai ou faux ?

GOMÈS.

Je le crois toujours, et cette nuit, quelques gens à moi ont dû faire des recherches pour découvrir sa demeure.

PHILIPPE II.

Puisses-tu réussir, Gomès, et ma reconnais-

sance sera sans bornes ; car je veux bien mettre devant toi toutes les plaies de mon cœur à découvert : elle m'obsède cette femme ; c'est mon mauvais génie ; c'est un rêve qui me dévore, une sorte de possession. Je la retrouve entre celui qui me parle et moi, entre moi et le Dieu qui m'écoute. J'y songe!... aujourd'hui même, encore aujourd'hui, j'ai omis de le prier. Ah! cet état ne peut durer ; il est intolérable ; il met en péril ma vie dans ce monde et mon éternité dans l'autre. Oui, je vais jusqu'à former des vœux contre moi-même.....

GOMÈS.

Vous, sire !

PHILIPPE II.

Jusqu'à désirer qu'une vieillesse anticipée vienne tout à coup me glacer le cœur. Mes sens seraient éteints alors, et mes passions seraient mortes. Je me plongerais dans une idée unique, celle d'agrandir assez mes royaumes pour qu'il me devînt possible d'extirper de l'Europe jusqu'aux dernières racines du judaïsme et de l'hérésie. Alors, sourd à la voix des plaisirs et aux cris de la douleur, je n'entendrais que les ordres de l'Église. Je ferais passer par le fer et par les

flammes tous ceux qui ne penseraient ni comme elle, ni comme moi, et me réjouissant dans mes œuvres, j'aurais la conscience tranquille, l'Église me bénirait, et je mourrais en chrétien.

GOMÈS.

Plus tard, sire, dans bien des années, Dieu vous accordera cette grâce; mais aujourd'hui...

PHILIPPE II.

C'est de toi que dépendent mon repos et mon bonheur; fais que je la revoie, et demande tout, je te donnerai tout : trésors, pouvoir, grandesse. Je te dirai de te couvrir devant moi; tu seras tutoyé par le duc d'Albe.

GOMÈS.

Qui a tant de plaisir à me dire vous!.... ou cette femme n'est plus de ce monde. sire, ou je la trouverai.

PHILIPPE II.

Cours, Gomès, j'entends don Quexada. Réussis et compte sur les promesses de ton maître. (A part.) Vanité humaine! il va tout mettre en œuvre, et cela, pour être tutoyé par un homme qu'il déteste.

SCÈNE VII.

PHILIPPE II, DON QUEXADA.

DON QUEXADA.

Son Excellence me pardonnera si j'ai tardé... quoi! sire, c'est vous! (Mettant un genou en terre.) Votre Majesté a daigné.....

PHILIPPE II.

Parlez-moi debout. Laissez là les respects; le roi n'en veut pas, et le comte de Santa-Fiore n'y a pas droit. Vous êtes venu à Madrid, et vous avez eu tort.

DON QUEXADA.

Mais, sire...

PHILIPPE II, avec impatience.

Encore!.... je vous dis que vous avez eu tort: je me souviens de tout. Venir me rappeler une promesse, c'est supposer que j'ai pu l'oublier.

DON QUEXADA.

Loin de moi cette pensée! je prie Votre.... Votre Excellence de trouver mon excuse dans la tendre affection que je porte à mon élève.

PHILIPPE II.

Aussi je pardonne. Je compte que vous avez gardé mon secret?

DON QUEXADA.

Avec une fidélité scrupuleuse.

PHILIPPE II.

Que vous avez ponctuellement exécuté mes ordres?

DON QUEXADA.

A la lettre; et le ciel m'a fait la grâce de réussir par-delà mes espérances. Je puis sans vanité vous donner don Juan pour le modèle de l'éducation chrétienne.

PHILIPPE II.

C'est beaucoup dire.

DON QUEXADA.

Vous trouverez en lui un pieux jeune homme aussi dégagé des vanités du siècle que peu touché de ses plaisirs. Il passe les jours et les nuits à méditer. Il consume la pension que vous lui faites en aumônes, comme son temps en prières; enfin, ce qui est pour moi un sujet continuel d'édification, il unit la ferveur d'un vieux cénobite à toute la timidité d'une jeune fille.

PHILIPPE II.

C'est donc le meilleur chrétien du royaume?

DON QUEXADA, s'inclinant.

Après le Roi.

PHILIPPE II.

Et l'évêque de Cuença, je pense?

DON QUEXADA, s'inclinant de nouveau.

Après le Roi et le confesseur du Roi. J'avouerai même que mon inquiétude est d'avoir passé mes instructions. Je crains que les honneurs de l'Église, qui ne peuvent lui manquer, n'effarouchent sa modestie, tant il a pris un goût vif pour l'obscurité du cloître.

PHILIPPE II.

Il n'y a point de mal à cela; si ce que vous dites est exactement vrai, comme je le crois, je vais reconnaître et embrasser mon frère. Mais je veux en juger par moi-même.

DON QUEXADA.

Vous le pouvez dès à présent. Dans quelque moment qu'on le surprenne, on est sûr de le trouver occupé de ses devoirs religieux.

PHILIPPE II.

Il vaut donc mieux que moi; car vous me rappelez que je ne me suis pas acquitté des miens. C'est un assez dur châtiment que de m'en accuser devant vous; je le fais en toute humilité : mais trouvez-moi une salle retirée de cette mai-

son où je puisse me recueillir devant Dieu, et réparer ma faute.

DON QUEXADA.

Permettez que je vous précède.

PHILIPPE II.

Non, restez. Préparez votre élève à recevoir le comte de Santa-Fiore, qui désormais a seul des droits sur lui. Pas un mot de plus ! Quant à son goût pour le cloître, dès aujourd'hui je veux le satisfaire : vous pouvez le lui dire.

DON QUEXADA.

Puisque vous refusez mes humbles services, (Appelant.) Domingo !... (A celui-ci qui entre.) Conduisez Son Excellence au bout de la petite galerie, dans l'oratoire de don Juan. (Au roi.) Vous vous trouverez au milieu des objets de sa vénération habituelle. (Il le reconduit en s'inclinant à plusieurs reprises.)

PHILIPPE II.

Bien, bien, seigneur Quexada. C'est assez. (Avec intention.) C'est trop.

SCÈNE VIII.

DON QUEXADA, puis DON JUAN.

DON QUEXADA.

Voici donc le grand jour arrivé! Affranchi

d'un secret royal dont je me suis toujours défié, je ferai désormais ma sieste sans mauvais rêves. Mon élève va monter à la place qui lui est due, et je vais rentrer dans la douce possession de moi-même. Je ne me sens pas d'aise, et les larmes m'en viennent aux yeux. (Ouvrant la porte de la chambre de don Juan.) Don Juan, mon cher don Juan, accourez !...

DON JUAN.

Mon père, je suis heureux de vous revoir.

DON QUEXADA.

Je le suis plus encore de vous presser dans mes bras, et de vous annoncer une nouvelle qui doit vous combler de joie.

DON JUAN.

Laquelle ?

DON QUEXADA.

Le plus ardent de vos désirs va bientôt se réaliser ; votre bonheur va commencer d'aujourd'hui.

DON JUAN.

Je vous jure, mon père, qu'il est commencé depuis six mois.

DON QUEXADA.

Depuis le jour de votre conversion, c'est vrai ;

mais enfin, vous allez recueillir le fruit de votre docilité et de votre excellente conduite. Recevez-en donc mon compliment, que je vous adresse du fond de l'ame : dans quelques heures vous entrez au monastère.

DON JUAN.

Au monastère! dans quelques heures!... et cette résolution est irrévocable?

DON QUEXADA.

Tellement irrévocable, qu'aucune considération de tendresse ne l'ébranlera, que nulle puissance humaine ne saurait la changer.

DON JUAN.

Alors je dois vous dire toute la vérité.

DON QUEXADA.

Dites-la : il ne peut être pour moi que très agréable et très édifiant de l'entendre.

DON JUAN.

Aussi bien je suis las de la contrainte que je m'impose, je me sens mal à l'aise sous un masque, et il est temps de secouer ces apparences menteuses qui me dégradent à mes yeux.

DON QUEXADA.

Que me parlez-vous de contrainte, de masque?... qu'est-ce que tout cela veut dire?

DON JUAN.

Que je vous trompais, mon père.

DON QUEXADA.

Vous !

DON JUAN.

Depuis six mois je vous trompais. Cette ferveur que vous admiriez, elle était feinte ; mes dehors de piété n'étaient qu'un jeu. J'aime la liberté avec toute l'énergie dont je hais l'esclavage du cloître ; je l'aime d'un amour immodéré, sans bornes. Le jour est moins doux pour moi que la liberté ; l'air que je respire est moins nécessaire à ma vie, et vous pouvez juger que si j'ai pu descendre jusqu'à tromper, pour en jouir en secret, je ne reculerais pas devant tous les supplices pour la défendre à force ouverte.

DON QUEXADA.

Quoi ! vous... mon vertueux élève !... je suis confondu, et les bras me tombent de saisissement.

DON JUAN.

Pardon, mon père, cent fois pardon ! ah ! croyez que cette ruse coûtait plus encore à ma tendresse pour vous qu'à ma fierté, qui s'en indignait ; mais pourquoi me demander des vertus

trop au-dessus de ma faiblesse? Il n'est rien d'aussi respectable à mes yeux qu'un prêtre digne de ce nom. L'Espagne en compte un grand nombre, je reconnais en eux une supériorité de nature, ou une force de volonté devant lesquelles je m'humilie. Moins je les comprends, plus je les honore; mais plus aussi je sens en moi l'impuissance de les imiter, et le besoin de vous dire dans mon désespoir : J'en suis incapable, je ne le peux pas; non, mon père, je ne le peux pas.

DON QUEXADA.

Modérez-vous, je vous en supplie, et ne tombez pas dans l'exagération. L'Église, en mère prudente, n'exige pas de tous les siens les mêmes sacrifices; il en est qu'elle prédestine aux honneurs et même à la gloire. Je n'en veux pour exemple que notre immortel cardinal Ximénès; et quant aux innocens plaisirs du monde, je puis vous affirmer que j'ai connu à Rome beaucoup de ses collègues qui se les permettaient, sans que la chose fît scandale, et qui vivaient absolument comme vous et moi.

DON JUAN.

Comme vous mon père, c'est possible, mais

comme moi ! Sentez-vous bien toute la force de ce que vous me dites ? Voulez-vous que je porte dans un cloître des désordres à peine tolérables dans votre maison ? voulez-vous que je cache sous la robe d'un moine ce qui n'était que faiblesse en moi, et ce qui serait crime en lui ?

DON QUEXADA

Grand Dieu ! don Juan, quelles intentions me supposez-vous ?

DON JUAN.

Eh ! que faudrait-il donc faire ? me soumettre : combattre sans cesse des passions que je n'étoufferais pas, m'efforcer de plier mon orgueil à une obéissance contre laquelle tout mon être se révolte ? Le dernier degré de la honte ou de la misère, voilà ce que vous me proposez. Oh ! non, non, vos entrailles de père vont s'émouvoir, et vous n'aurez pas la dureté de me réduire à cette alternative horrible d'être le plus infâme ou le plus malheureux de tous les hommes.

DON QUEXADA

Je suis si stupéfait, que je n'ai pas une bonne

raison à lui donner, moi qui voulais en faire une des colonnes de la foi chrétienne !

DON JUAN.

Eh pourquoi le vouliez-vous ? quel motif, que je ne puis m'expliquer, vous poussait à sacrifier votre seul fils, le seul héritier de votre nom et de vos titres ? Me jugiez-vous indigne de les porter ? Détrompez-vous : il y a de l'avenir en moi ; il y a en moi de la gloire et du bonheur pour vos vieux jours. Vous serez fier de m'avoir donné la naissance ; vous sentirez votre vieillesse rajeunir entre moi et une femme digne de mon amour et de votre tendresse....

DON QUEXADA.

Une femme !

DON JUAN.

Au milieu d'une famille nouvelle, de mes enfans, oui, de mes enfans qui vous chériront à leur tour.

DON QUEXADA.

Une femme ! des enfans ! bonté du ciel ! où avez-vous la tête ?

DON JUAN.

Je tombe à vos pieds, je m'y traînerai, s'il le

faut ; je les baise, ces mains dont j'ai reçu tant de caresses, et qui m'ont béni tant de fois....

DON QUEXADA.

Il m'épouvante et m'attendrit tout ensemble.

DON JUAN.

Ne les retirez pas de moi, laissez-moi les couvrir de mes larmes. Ah! vous pleurez, mon père, vous pleurez.... non, vous ne prononcerez pas mon arrêt de mort ; vous ne pourrez pas vous résoudre à condamner votre fils unique.

DON QUEXADA, en pleurant.

Mais, mon fils, mon cher fils!... je ne suis pas votre père.

DON JUAN, qui se relève.

Vous n'êtes pas mon père!

DON QUEXADA.

Don Juan, vous êtes sorti d'une maison plus illustre que la mienne, et celui de qui vous tenez la vie....

DON JUAN.

Quel est-il? où puis-je le trouver? Parlez, ah! parlez donc.

DON QUEXADA.

Hélas! il n'est plus de ce monde. (A part.) Je puis le dire sans mensonge.

DON JUAN.

Je l'ai perdu!

DON QUEXADA.

Mais il a transmis tous ses droits, son autorité tout entière au comte de Santa-Fiore, qui vient d'arriver chez moi, et que vous allez voir dans un moment. Lui seul peut vous découvrir le secret de votre naissance; c'est un seigneur bien puissant, bien respectable, et dont les ordres doivent être sacrés pour vous.

DON JUAN.

Vous n'êtes pas mon père! (Avec un transport de joie.) Je suis donc libre!

DON QUEXADA.

Pas du tout. (A part.) Et le roi qui est là, qui peut nous surprendre à toute minute!

DON JUAN, parcourant la scène à grands pas.

Je suis maître de mes actions.

DON QUEXADA, qui le suit.

Mais encore moins! je croyais le calmer, et le voilà parti comme un cheval échappé.

DON JUAN.

Désormais, je puis faire, je puis dire tout ce qu'il me plaira.

DON QUEXADA.

Ne vous en avisez pas. Respectez le comte de Santa-Fiore, il y va de votre avenir, de votre fortune....

DON JUAN.

Ma liberté avant tout !

DON QUEXADA.

De votre vie.

DON JUAN.

Avant tout ma liberté ! que je suis heureux ! (En embrassant don Quexada.) Oh ! Dieu ! je vous aime encore davantage depuis que je ne suis plus forcé de vous respecter.

DON QUEXADA.

Il extravague. Je vous en conjure, mon enfant, contenez-vous ; ne le heurtez pas quand il va venir ; gagnons du temps, par pitié, gagnons du temps !... (Apercevant Philippe II.) Mon Dieu ! c'est lui : le beau chef-d'œuvre que j'ai fait là !

SCÈNE IX.

DON JUAN, DON QUEXADA, PHILIPPE II.

PHILIPPE II.

Voici votre élève, don Quexada ?

DON QUEXADA.

Oui, seigneur comte, c'est la personne que... c'est ce jeune don Juan qui... (A part.) Je ne sais plus ce que je dis. (Au roi.) Votre Excellence me trouve encore tout ému : l'idée d'une séparation nous a tellement attendris l'un et l'autre...

PHILIPPE II.

Je le comprends. (A part, en examinant don Juan.) Comme il ressemble à mon père! plus que moi : cette ressemblance me déplaît.

DON JUAN, à part en regardant le roi.

Il a une figure sévère qui ne me revient pas du tout.

PHILIPPE II, à don Quexada.

Veuillez nous laisser ensemble.

DON QUEXADA.

Votre Excellence ne sera pas surprise qu'au moment de me quitter, il montre dans cet entretien de bien vifs regrets...

PHILIPPE II.

C'est naturel.

DON QUEXADA.

Si vous avez pour agréable que je reste, je pourrai vous expliquer...

PHILIPPE II.

J'aime mieux qu'il s'explique lui-même ; c'est par lui-même que je veux le connaître.

DON JUAN, à part.

Il sera au fait en deux mots.

DON QUEXADA.

Je me retire. (Bas à don Juan.) Je vous en conjure encore : pour Dieu ! ne lui résistez pas.

PHILIPPE II, d'un ton plus ferme.

Laissez-nous, je vous le demande en grâce.

DON QUEXADA.

Je m'empresse d'obéir. (A part.) Les voilà en face l'un de l'autre ; que le ciel nous protège : comment tout cela va-t-il finir ?

SCÈNE X.

DON JUAN, PHILIPPE II.

PHILIPPE II, à part.

Quoi qu'il fasse, pas un des replis de son cœur ne m'échappera. (A don Juan en s'asseyant.) Approchez.

(Don Juan va chercher un fauteuil et vient s'asseoir auprès de lui.)

PHILIPPE II, après l'avoir regardé un moment.

(A part.) Après tout, il ne me connaît pas.

(Haut.) On m'a dit beaucoup de bien de vous, seigneur don Juan.

DON JUAN.

J'aimerais mieux, seigneur comte, qu'on vous en eût dit un peu de mal; je serais plus sûr de faire honneur à l'opinion que vous auriez de moi.

PHILIPPE II.

Voilà de l'humilité; je vous en sais gré : c'est une des vertus que je désirais le plus vivement trouver en vous.

DON JUAN.

Vous êtes trop bon, j'ai moins d'humilité que de franchise.

PHILIPPE II.

Cette qualité m'est aussi particulièrement agréable, et je vais la mettre à l'épreuve. Vous avez beaucoup médité, jeune homme?

DON JUAN.

Moi!...

PHILIPPE II.

Beaucoup, je le sais. Les réflexions mûrissent la jeunesse; dites-moi quel a été le résultat des vôtres, et quelle est la carrière où votre nature vous porte de préférence? Que j'aie la satisfac-

tion de vous entendre développer les plans que vous avez conçus dans la solitude pour votre avenir, et jusqu'aux sentimens les plus intimes de votre belle ame. Ne vous trompez-vous pas sur votre vocation? expliquez-vous sans aucun déguisement.

DON JUAN.

Je ne vous laisserai rien à désirer. Eh bien donc, mon gentilhomme, partons d'un principe : il n'y a que trois choses dans la vie : la guerre, les femmes et la chasse.

PHILIPPE II.

Comment : répétez; j'ai mal entendu sans doute.

DON JUAN.

Ou, les femmes, la chasse et la guerre; dans l'ordre que vous voudrez, je n'y tiens pas, pourvu que tout s'y trouve.

PHILIPPE II.

Me répondez-vous sérieusement?

DON JUAN.

Comme vous m'interrogez; je ne puis pas dire plus.

PHILIPPE II.

Vous conviendrez que voilà de singulières dispositions pour entrer au couvent.

DON JUAN.

Aussi n'en ai-je pas la moindre envie; et je mettrais plutôt le feu à tous les couvens de l'Espagne que de faire mes vœux dans un seul.

PHILIPPE II, se levant avec vivacité.

Miséricorde! quelle vocation!

DON JUAN, froidement, en frappant du revers de la main sur le fauteuil du roi.

Asseyez-vous, asseyez-vous donc. C'est la mienne : vocation vers la révolte, contre tout ce qui peut gêner mon indépendance ou mes plaisirs; vocation de corps et d'ame pour tout ce qui rend la vie douce ou glorieuse!

PHILIPPE II.

Alors, don Quexada s'est joué de moi.

DON JUAN.

Non pas, l'excellent homme! c'est moi qui me suis joué de lui, et je m'en accuse avec cette humilité que vous aimez, et cette franchise qui vous est particulièrement agréable.

PHILIPPE II, sévèrement.

Seigneur don Juan!... (A part, en se rasseyant.) Mais j'irai jusqu'au bout.

DON JUAN.

Je crois vous avoir donné tous les renseigne-

mens désirables sur mes principes. J'ajouterai que vous voilà plus avant que moi dans mes affaires personnelles : car vous savez qui je suis, et je ne le sais pas; veuillez donc m'instruire, afin que je me connaisse aussi parfaitement que vous me connaissez vous-même.

PHILIPPE II.

Votre père, qui m'a revêtu de son autorité sur vous, a mis à la révélation de ce secret des conditions...

DON JUAN.

Que je devine, et que je vous dispense de m'expliquer; mais mon père n'était pas un despote.

PHILIPPE II.

Qu'en savez-vous?

DON JUAN.

Étrange manière de me le faire aimer!

PHILIPPE II.

Peut-être avait-il le droit de l'être.

DON JUAN.

Le roi ne l'a pas lui-même. Si mon père vivait encore, lui, dont on invoque l'autorité pour en abuser, il rougirait de la pousser jusqu'à la tyrannie.

PHILIPPE II.

On vous a dit qu'il ne vivait plus ?

DON JUAN.

Pour mon malheur ; mais, lui mort, je ne dois à qui que ce soit le sacrifice de mes penchans et de ma dignité.

PHILIPPE II.

Cependant, je vous dirai qu'il dépend de vous d'être quelque chose dans le monde, ou de rester un homme de rien.

DON JUAN.

Et je vous répondrai qu'on ne reste pas un homme de rien quand on est un homme de cœur. La plus haute naissance ne vaut pas le prix dont il faudrait acheter la mienne. De quoi s'agit-il ? d'un héritage qu'on me refuse ? je m'en passerai ; d'un nom qu'on veut me vendre trop cher ? avec mon sang je saurai m'en faire un à meilleur marché. Maintenant parlez, si bon vous semble. Ne le voulez-vous pas ? libre à vous ; mais brisons là, (en se levant) et adieu, comte de Santa-Fiore ; l'homme de rien n'a pas besoin de vous pour devenir quelque chose.

PHILIPPE II, en souriant.

Asseyez-vous à votre tour, et causons sans

nous fâcher. Vous avez donc un penchant invincible pour les armes ?

DON JUAN.

Invincible, je suis Castillan; c'est tout dire. Accusez-moi d'ambition, vous le pouvez; je conviens quej'en ai. Riez de mon orgueil, je vous le permets; car, malgré mon néant, il me semble que je suis plutôt né pour commander que pour obéir. Je ne m'en ferai pas moins soldat; mais vous êtes puissant, et si, avec son autorité, mon père vous avait transmis un peu de sa tendresse pour moi, je ne serais pas soldat long-temps.

PHILIPPE II.

Il est vrai que je pourrais vous pousser dans cette carrière.

DON JUAN, avec effusion.

Faites-le donc, et j'en serai reconnaissant toute ma vie.

PHILIPPE II.

Je ne m'engage pas; cependant je ne dis pas non.

DON JUAN.

C'est quelque chose. Votre sévérité met entre nous dix bonnes années; mais si je suis dans

l'âge où on fait des folies, vous êtes encore dans celui où on les pardonne; (rapprochant son fauteuil de celui du Roi) et j'étais sûr que deux jeunes gens finiraient par s'entendre.

PHILIPPE II.

Mais ai-je reçu toutes vos confidences de jeune homme? l'amour de la liberté est-il bien véritablement le seul amour qui vous éloigne du cloître? Je vous le demande en ami.

DON JUAN.

Avant de répondre à cette question très amicale, j'en aurais deux qui ne le sont pas moins à vous adresser.

PHILIPPE II.

Lesquelles?

DON JUAN.

Avez-vous jamais aimé, comte de Santa-Fiore?

PHILIPPE II.

Mais... oui.

DON JUAN.

Aimez-vous encore?

PHILIPPE II.

Eh bien! je l'avoue, j'aime encore, et peut-être plus que je ne voudrais.

DON JUAN, se levant.

Vous aimez ! voilà qui nous rapproche tout-à-fait ; et moi aussi, j'aime la plus belle, la plus digne, la plus adorable femme qui soit au monde.

PHILIPPE II, se levant aussi.

Permettez-moi de réclamer pour ma maîtresse.

DON JUAN.

C'est juste, et je conviens d'avance que l'une n'est pas moins belle que l'autre ; mais je reste convaincu que si vous ne partagez pas tous mes sentimens pour la mienne, il vous sera du moins impossible de lui refuser votre admiration.

PHILIPPE II.

Encore faudrait-il que je la connusse ?

DON JUAN.

C'est demander beaucoup ; cependant écoutez : telle est ma confiance dans son empire sur ceux qui peuvent la voir et l'entendre, que je veux bien en revenir avec vous aux conditions. Faisons un traité ; si vous approuvez mon choix, vous donnerez votre consentement à un projet où j'attache mon bonheur, et vous me direz le

secret que je veux savoir; jurez-le-moi, foi de Castillan!

PHILIPPE II.

Foi de Castillan!... si j'approuve votre choix; mais quand la verrai-je?

DON JUAN.

Aujourd'hui même, et chez elle, je n'y trouve aucun inconvénient; car je suis majeur. Si j'obtiens votre agrément, j'en serai tout à la fois heureux et fier; et si je ne l'obtiens pas, je vous avoue que je prendrai, à mon grand regret, le parti de m'en passer. Mais ne vous fâchez point, vous ne pourrez pas lui résister.

PHILIPPE II.

Je le souhaite pour vous.

DON JUAN.

J'en suis sûr, et je veux lui annoncer votre visite. Après la messe, où nous allons tous deux, elle pour Dieu et moi pour elle, veuillez, si toutefois aucun autre rendez-vous ne s'y oppose, me rejoindre à sa demeure, cette jolie maison à l'entrée de Tolède, le cinquième balcon près l'église de Saint-Sébastien.

PHILIPPE II.

Je vous promets de m'y rendre. (A part.) Mon

père ne pourra pas dire que je n'ai pas fait tout en conscience.

DON JUAN.

A revoir donc chez dona Florinde ! je vous le le répète, j'aurai votre consentement. J'en ai pour garans les charmes dont je connais le pouvoir et l'amitié qui commence entre nous; (lui prenant la main) oui, comte, je vous le dis franchement, je vous aime déjà comme un frère.

PHILIPPE II.

Vous allez vite.

DON JUAN.

C'est dans ma nature : j'aime ou je hais de premier mouvement.

PHILIPPE II.

Moi, je ne fais l'un ou l'autre qu'avec de bonnes raisons.

DON JUAN.

C'est que vous êtes de la cour et que je n'en suis pas. (A don Quexada qui entr'ouvre la porte timidement.) Entrez donc, n'êtes-vous pas toujours mon père? entrez, il n'y a point d'indiscrétion.

SCÈNE XI.

DON JUAN, PHILIPPE II, DON QUEXADA.

DON QUEXADA, avec embarras.

Oserai-je demander à Votre Excellence si elle est satisfaite ?

PHILIPPE II.

Je vous fais mon compliment, seigneur Quexada.

DON JUAN.

Il y avait bien quelque chose à dire ; mais le comte est indulgent, et il a pris sur tout cela le parti qu'il fallait prendre.

DON QUEXADA.

Quoi ! véritablement ?

PHILIPPE II.

Du moins, je serai décidé dans le jour. Quelques affaires m'appellent, permettez-moi de vous quitter.

DON JUAN.

On les connaît, vos graves affaires, et on sait qu'elles n'admettent pas de retard.

PHILIPPE II, à Quexada.

J'espère vous retrouver à un rendez-vous que m'a donné votre élève.

DON QUEXADA.

Je n'aurai garde d'y manquer.

DON JUAN.

Chez une personne dont vous serez enchanté. En vous engageant à lui rendre visite, le comte n'a fait que prévenir mon invitation.

PHILIPPE II.

Je vous renouvelle mon compliment, don Quexada; votre élève vous fait honneur.

DON QUEXADA.

Votre Excellence me comble.

PHILIPPE II.

A revoir, seigneur don Juan.

DON JUAN, qui lui serre la main en le reconduisant.

A revoir, très cher comte.

DON QUEXADA, à part.

Il le traite comme son camarade.

SCÈNE XII.

DON JUAN, DON QUEXADA.

DON JUAN, se jetant dans les bras de Quexada.

Ah! que je vous embrasse! tout va le mieux du monde; mais adieu!...

DON QUEXADA.

Arrêtez: vous a-t-il dit qui vous êtes?

DON JUAN, revenant.

Pas encore : rendez-moi ce service-là, vous.

DON QUEXADA.

Qu'est-ce que vous me demandez, mon enfant? j'ai donné ma parole. C'est impossible.

DON JUAN.

Faites la chose à moitié; dites-moi au moins le nom de ma mère.

DON QUEXADA.

Est-ce que je le pourrais? c'est bien une autre difficulté.

DON JUAN.

Comme vous voudrez. Le comte n'y met pas tant de mystère, et il doit tout me révéler chez elle.

DON QUEXADA

Chez qui?

DON JUAN.

Chez votre belle-fille.

DON QUEXADA.

Comment?

DON JUAN.

Vous êtes de noce.

DON QUEXADA.

De noce, moi! et de quelle noce?

DON JUAN.

Parbleu !... mon excellent ami, ce n'est pas de la vôtre, mais de la mienne.

DON QUEXADA.

Vous vous mariez !

DON JUAN.

Et je compte qu'il sera l'un de mes témoins, vous, l'autre.

DON QUEXADA.

Que me proposez-vous là ? vous me faites trop d'honneur.

DON JUAN.

Pas plus qu'à lui.

DON QUEXADA.

Je n'en reviens pas ; et il donne son consentement ?

DON JUAN.

Ou peu s'en faut. C'est un très galant homme, et nous serons bientôt amis intimes. Mais adieu ! je cours vous attendre chez elle ; Raphaël vous donnera son adresse.

DON QUEXADA.

Quoi ! Raphaël, qui est dans ma maison depuis vingt ans, m'a trompé ?

DON JUAN.

Par tendresse pour moi.

DON QUEXADA.

Et Domingo aussi?

DON JUAN.

Par intérêt.

DON QUEXADA.

Et Ginès?

DON JUAN.

Par bêtise; mais ne leur en veuillez pas, si vous m'aimez; ils l'ont fait pour mon bonheur.

DON QUEXADA.

Voilà bien le comble de l'humiliation, mes trois serviteurs! n'est-il pas désespérant, pour un ancien conseiller intime, d'avoir lutté de ruse toute sa vie avec les plus adroits, pour finir par être la dupe de trois imbéciles!

DON JUAN.

Ah! mon respectable maître, c'est qu'il n'y a rien de si dangereux qu'un duel avec un sot, pour un homme d'esprit. Il oublie de se mettre en garde. Adieu! adieu! je vais prendre mon épée, et je cours chez dona Florinde.

DON QUEXADA, le suivant.

Son épée!... un mariage!... expliquez-moi donc... Je ne sais où j'en suis.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon richement décoré, chez dona Florinde.

SCENE I.

DONA FLORINDE, qui achève sa toilette de mariée devant une glace, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, se reculant pour l'admirer.

Oh ! belle, mais belle !...

DONA FLORINDE.

Comme une personne heureuse.

DOROTHÉE.

Est-ce que le voile n'est point trop haut ?

DONA FLORINDE.

Non....

DOROTHÉE.

Et cette boucle noire qui s'échappe !...

DONA FLORINDE.

Laisse-la faire ; un peu de désordre ne messied pas.

DOROTHÉE.

Tout vous irait, à vous. Que dira don Juan ?

il va tomber en extase, lui qui vous trouvait si charmante sous vos habits de deuil.

DONA FLORINDE.

J'étais bien triste pourtant : mon pauvre père m'avait laissée seule au monde.

DOROTHÉE.

Avec moi.

DONA FLORINDE.

Oui, avec toi qui m'as nourrie; toi, ma seconde mère, qui n'as cessé de veiller sur mon bonheur et de m'entretenir dans le respect des rites sacrés de notre foi, auxquels j'ai juré à mon père mourant de rester toujours fidèle.

DOROTHÉE.

Et bien vous en a pris ! Le Dieu de Jacob vous récompense; il vous donne un jeune mari, d'une figure qui prévient dès l'abord, d'une humeur qui plaît, d'un nom qui va de pair avec les plus nobles; et, pour comble de perfection, il n'a pas plus de religion que je ne lui en voulais.

DONA FLORINDE.

Pourquoi suis-je forcée de lui en faire un mérite?

DOROTHÉE.

S'il n'avait que celui-là, je vous plaindrais;

mais il est aussi aimable qu'il est tendre, brave comme les Machabées; et depuis notre voyage à Madrid, je sens plus que jamais qu'il vous faut un protecteur.

DONA FLORINDE.

Ce voyage, c'est toi qui l'as voulu.

DOROTHÉE.

Sans doute, afin de rentrer, s'il était possible, dans les soixante mille doublons prêtés à l'empereur Charles-Quint par votre père, et pour lesquels il n'a jamais reçu qu'un beau remerciement.

DONA FLORINDE.

Que pouvions-nous espérer? n'a-t-il pas abdiqué, l'empereur?

DOROTHÉE.

Sa couronne, je le veux bien, mais ses dettes?... Ne pourriez-vous pas lui écrire dans sa retraite? il aimait votre père, et, tout moine qu'il est, il serait peut-être reconnaissant.

DONA FLORINDE, en riant.

Est-ce qu'un moine s'occupe des choses de ce monde?

DOROTHÉE, arrangeant la guirlande qui est sur la tête de Florinde.

Dieu! les jolies fleurs! leurs boutons sont

aussi frais que ceux de nos citronniers d'Andalousie.

DONA FLORINDE.

Mais ils sont faux, Dorothée.

DOROTHÉE.

Tant mieux? ils passeront moins vite.

DONA FLORINDE.

Faux comme mon nom, comme mon titre, comme les hommages que je rends à Dieu, dans les temples des chrétiens.

DOROTHÉE.

Vous pouvez faire sans honte ce que le noble Ben-Jochaï, votre père, a fait avant vous. Je dis noble, parce qu'il l'était de cœur; mais, Espagnol à l'église, sous le nom de Sandoval, juif chez lui, sous le sien, il sut vivre en paix avec l'inquisition sans se mettre en guerre avec le dieu d'Israël. Je maintiens qu'il fit loin d'abjurer ainsi; il en fut quitte pour une restriction mentale.

DONA FLORINDE.

Tromper celui qu'on aime!

DOROTHÉE.

Encore cette idée!

DONA FLORINDE.

Toujours! toujours! près de lui, loin de lui.

cette idée me poursuit comme un remords. Que de fois j'ai voulu tout avouer ! tes raisons m'ont arrêtée ; ou plutôt, je suis franche : oui, la peur de me voir dédaignée m'a fermé la bouche. Je ne pouvais pas lui dire mon secret avant d'être sûre de son amour, et je ne l'ose plus depuis que je sens toute la force du mien.

DOROTHÉE.

Qu'importe qu'il vous aime sous le nom de dona Florinde, ou sous celui de Sara ?

DONA FLORINDE.

Sara !... ah ! ce nom gâte tout.

DOROTHÉE.

Est-ce que vous en rougissez ?

DONA FLORINDE.

Non assurément, mais je ne veux pas qu'il en rougisse, lui.

DOROTHÉE.

Raison de plus pour le cacher.

DONA FLORINDE.

Je le lui dirai dès aujourd'hui.

DOROTHÉE.

Gardez-vous-en bien; vous n'avez pas traversé comme moi la grande place de Tolède; vous n'avez pas vu les apprêts de l'auto-da-fé qui aura

lieu dans trois jours. Savez-vous que vous êtes perdue; savez-vous que vous êtes morte, ma chère Sara, oui morte, pour peu qu'on vous soupçonne de judaïsme!

DONA FLORINDE.

Eh! qui donc me dénoncerait? Don Juan peut m'abandonner; mais me trahir, tu ne le penses pas.

DOROTHÉE.

Non, sur mon ame!

DONA FLORINDE.

Il saura tout.

DOROTHÉE.

Que faites-vous?

DONA FLORINDE.

J'écris à don Juan.

DOROTHÉE.

Pourquoi, puisque vous allez le voir?

DONA FLORINDE.

Suis-je sûre d'avoir le courage de parler?

DOROTHÉE.

Moi, je mets la dernière main à votre toilette.

DONA FLORINDE.

A quoi bon maintenant?

DOROTHÉE.

Pour qu'il ait moins de chagrin, quand il va

lire votre billet, qu'il ne se sentira d'amour en vous regardant (Allant vers la fenêtre.) Mais hâtez-vous ; le voici ! le voici !

DONA FLORINDE, se levant.

Don Juan?

DOROTHÉE.

Lui-même, il court, il vole, il ne touche pas la terre ; il me fait signe de descendre; sa figure est rayonnante de joie.

DONA FLORINDE.

Dorothée, est-ce que je l'achèverai, cette lettre ?

DOROTHÉE.

Eh ! non, non, je vais lui ouvrir, et je vous l'amène.

SCÈNE III.

DONA FLORINDE.

Cependant, garder un secret qui doit peser éternellement sur mon bonheur !... pour un moment de faiblesse, un supplice de tous les jours, de toute la vie ! non ; c'est impossible, et j'y suis décidée. Ah ! si dans l'excès de son amour... cette pensée m'émeut au point que je respire à peine. (Jetant les yeux sur sa glace, et sou-

riant.) Il me semble pourtant que tout n'est pas perdu. Combien je sais gré à Dorothée de m'avoir parée avec tant de soin! S'il pouvait me trouver plus jolie que de coutume!... je reprends courage. J'espère, ah! j'espère.

SCÈNE III.

DONA ELORINDE, DON JUAN, DOROTHÉE.

DON JUAN.

Est ce que j'arrive trop tard?

DONA FLORINDE.

Toujours, don Juan.

DON JUAN.

Oui, si j'en crois mon impatience; mais dites-vous cela pour moi ou pour vous?

DONA FLORINDE.

Pour tous deux.

EONA JUAN.

Qu'il m'est doux de l'entendre! De grâce! laissez, laissez, ne parlez plus : que je vous regarde.

DONA FLORINDE.

Eh bien?

DOROTHÉE.

N'est-ce pas, seigneur don Juan, que je me suis surpassée? C'est pourtant là mon ouvrage.

DON JUAN.

Dona Florinde y est bien pour sa part. Plus charmante que jamais! je n'y tiens pas : il faut absolument que j'embrasse quelqu'un. (Il veut embrasser Dorothée.)

DOROTHÉE.

C'est trop d'honneur, je ne reçois que ce qui est pour mon compte.

DON JUAN, à Dorothée.

Libre à toi!... tu restes là?

DOROTHÉE.

Notre querelle va recommencer. Allons, je m'assieds : j'aurai les yeux sur mon ouvrage et ma pensée à mille lieues d'ici. Ne dites pas que je vous gêne.

DON JUAN.

Vous voulez qu'elle demeure?

DONA FLORINDE.

N'est-elle pas ma mère?

DON JUAN.

Soit; d'ailleurs je conviens qu'elle a fait merveille; mais c'était facile.

DONA FLORINDE.

Et vous lui en avez laissé le temps.

DON JUAN.

Je vous remercie du reproche; cependant je

ne le mérite pas. Il s'est passé chez don Quexada des choses qui tiennent du roman, bien qu'elles soient de l'histoire, et ces graves conférences m'ont occupé toute le matinée. Je n'ai pas même trouvé le moment de courir à l'église de Saint-Sébastien, où je voulais donner contre-ordre.

DOROTHÉE.

Contre-ordre !

DONA FLORINDE.

Que dites-vous ?

DON JUAN.

Plus de mystère ! plus de mariage secret ! Du bonheur devant tout le monde, au beau milieu du chœur, au maître-autel, en grande pompe et cérémonie !

DONA FLORINDE.

Don Quexada ne refuse plus son consentement ; il me sera permis de porter votre nom ?

DON JUAN.

Mon nom, belle Florinde ! voici l'embarras. Je n'ai d'autre ambition que de vous l'offrir ; mais j'avouerai avec franchise qu'en vous le donnant, je ne sais pas quel présent je vais vous faire.

DONA FLORINDE.

Comment?

DON JUAN.

Je ne suis pas le fils de don Quexada; et quel est mon père? je l'ignore.

DONA FLORINDE.

Se peut-il?

DON JUAN.

Il ne tient qu'à moi de me croire une seigneurie illustrissime, une excellence des plus qualifiées de la cour, de devenir une éminence même, pour peu que je m'y prête; mais ce qui est vrai, c'est qu'au moment où je vous parle, je ne suis rien. Voyez jusqu'où va ma confiance dans votre tendresse. J'arrive aussi tranquille que si j'avais à vous faire hommage d'un royaume; cependant, je ne puis mettre à vos pieds qu'un jeune homme sans fortune, sans famille, et dont le seul titre à votre préférence est un amour qui fera le bonheur ou le malheur de sa vie.

DONA FLORINDE.

Et ce titre me suffit : c'est mon orgueil, à moi. Ah? don Juan, je n'ai jamais aimé en vous que vous-même; et je trouve un charme à sentir que vous n'en pourrez plus douter. Ne regrettez

rien ; je serai votre famille à moi seule, et quant à la fortune, j'en ai de reste pour nous deux ; mais que vous importe ?

DON JUAN.

Ah ! je vous connaissais bien ! je voudrais que le comte de Santa-Fiore fût là pour vous entendre.

DONA FLORINDE.

De qui parlez-vous ?

DON JUAN.

D'un très noble personnage, très grave surtout, pour lequel je professe un respect filial. Il est, dit-on, le représentant de mon père que j'ai perdu, et je lui abandonne sur moi une autorité pleine et entière.

DONA FLORINDE.

Vous !

DON JUAN.

Pourvu qu'il en use comme je voudrai.

DOROTHÉE.

A la bonne heure.

DON JUAN.

Je l'attends.

DONA FLORINDE.

Ici ?

DON JUAN.

C'est l'un de mes témoins, et le plus important. Il est tout-puissant auprès du roi, et le secret de ma naissance qu'il peut me révéler, son appui qui m'est promis, je vous devrai tout cela.

DONA FLORINDE.

A moi?

DON JUAN.

Que vous en coûtera-t-il? rien : il ne faut que lui plaire.

DONA FLORINDE.

Mais vous m'effrayez.

DOROTHÉE.

Un ami du roi!..... bonté divine! c'est un dévot.

DON JUAN.

Comme on l'est à la cour ; d'une dévotion qui se laisse faire. D'ailleurs, je vous dirai, entre nous, qu'il a une passion dans le cœur.

DONA FLORINDE.

Voilà qui me rassure.

DON JUAN.

Recevez-le bien, chère dona Florinde, et mon avenir est assuré ; soyez toute gracieuse

avec lui, soyez vous-même, et je ne crains rien pour moi; je n'ai peur que pour sa maîtresse.

DOROTHÉE.

Vous n'êtes guère jaloux, seigneur don Juan. Ce n'est pas mon pauvre Daniel qui m'aurait parlé ainsi d'un étranger le jour de mon mariage.

DON JUAN.

Ton mari s'appelait Daniel!

DOROTHÉE.

Pourquoi pas? C'est un nom qui en vaut bien un autre.

DON JUAN.

Comment! c'est un très beau nom; c'est un nom de prophète.

DOROTHÉE.

Ne riez pas des prophètes : ils ont annoncé plus de vérités que bien des chrétiens n'en disent dans toute leur vie.

DON JUAN.

Elle serait juive, qu'elle ne parlerait pas autrement.

DONA FLORINDE.

Et si elle l'était, vous ne la regarderiez plus?

DON JUAN.

Si elle l'était, je la ferais brûler vive.

DOROTHÉE, effrayée.

Que dites-vous là?

DON JUAN, à Florinde.

Pour être un moment seul avec vous.

DOROTHÉE.

Je vous jure, seigneur don Juan, que voilà une plaisanterie qui n'est pas plus du goût de ma maîtresse que du mien.

DON JUAN, à Florinde.

Est-ce que vous vous intéressez aux juifs?

DONA FLORINDE.

Vous leur voulez donc bien du mal?

DON JUAN.

Pas le moins du monde. Grâce au ciel! je n'ai jamais eu affaire à aucun d'eux; mais je ne me connais pas un ami qui n'envoie du meilleur de son cœur toute la postérité de Jacob au fond de la mer Rouge.

DONA FLORINDE.

Moi, qui crois juger sans prévention, je pense qu'il y a dans ce peuple qu'on persécute, autant de vertus que dans ses persécuteurs, et si comme un autre il a quelques défauts...

DON JUAN.

Il s'est bien corrigé de celui qui a ruiné l'enfant prodigue.

DOROTHÉE.

Continuez, vous êtes en beau chemin; mais je vous dirai à mon tour que je connais telle fille de leur tribu, qui ne se borne pas, comme bien des grandes dames, à prier en faveur des affligés : elle va de ses propres mains porter secours à leurs misères; elle met à profit, pour adoucir leurs maux, les secrets qu'elle a reçus de ses pères, et qui valent bien tout la science prétendue des trois médecins du primat d'Espagne.

DON JUAN.

Je ne te dis pas le contraire : les rabbins passent pour sorciers, et je sais de reste que les médecins ne le sont pas.

DOROTHÉE.

Elle est riche, cette jeune fille...

DONA FLORINDE.

Assez, assez, Dorothée.

DOROTHÉE.

Et le meilleur de son bien, elle le donne aux pauvres.

DON JUAN.

Ce n'est peut-être qu'une restitution.

DONA FLORINDE.

Ah! vous êtes cruel don Juan.

DON JUAN.

Nous pouvons nous dire cela entre chrétiens.

sans fâcher personne. J'ai peut-être mauvais goût; mais j'avoue que le peuple élu de Dieu n'est pas celui que j'aurais choisi à sa place. (A dona Florinde qui s'est assise et qui écrit.) Eh! de quoi vous occupez-vous?

DONA FLORINDE.

J'achève une lettre.

DON JUAN.

Elle est donc bien pressée?

DONA FLORINDE.

Plus importante encore : tant de bonheur en dépend!

DON JUAN.

Vous paraissez émue. Ce que j'ai dit sur les juifs vous aurait-il fait quelque peine?

DONA FLORINDE.

On les méprise sans les connaître; on les condamne avant de les entendre; ils souffrent enfin : et quand la force est d'un côté, le malheur de l'autre, c'est contre le faible que vous prenez parti, vous, don Juan! ah! je ne l'aurais pas cru.

DOROTHÉE.

Surtout au moment où l'acte de foi qu'on va célébrer doit faire couler tant de pleurs et de sang.

DON JUAN.

Ah! par l'honneur! je n'y songeais pas. De grâce, dona Florinde, ne me condamnez point sur une plaisanterie : qu'un homme soit hérétique, juif, ou musulman, je puis le railler tant qu'il est heureux; mais dès qu'il souffre, si je ne pense pas comme lui, je souffre avec lui; et je ne suis plus pour le juger ni Castillan ni chrétien; je suis homme, je suis son frère pour le consoler, pour le défendre.

DOROTHÉE.

Je vous reconnais.

DONA FLORINDE, en se levant.

Et moi, je vous remercie, don Juan; j'avais besoin de vous entendre parler ainsi.

DON JUAN.

Mais avec quel sérieux vous me parlez vous-même! Parmi ces malheureux qu'on va sacrifier, auriez-vous un ami? Que puis-je pour le sauver? disposez de moi : mon bras, ma vie, tout vous appartient. Ai-je une goutte de sang qui ne soit à vous?

DONA FLORINDE.

Laisse-nous, Dorothée.

DOROTHÉE.

Voici le moment de l'épreuve, seigneur don

Juan ; avant de vous décider, regardez-la bien.

DON JUAN.

Je n'ai pas besoin que tu m'en pries ; mais qu'a-t-elle donc ? je m'y perds.

SCÈNE IV.

DONA FLORINDE, DON JUAN.

DON JUAN.

Parlez, dona Florinde ; parlez, je vous en conjure.

DONA FLORINDE.

Cette lettre que je viens d'écrire, elle est pour vous.

DON JUAN.

Pour moi !

DONA FLORINDE.

Elle contient un secret que je ne me sens pas la force de vous dire. La voilà ; prenez.

DON JUAN.

Votre main tremble en me la présentant.

DONA FLORINDE.

C'est malgré moi. Mais puisque je ne puis vous cacher mon émotion, je vais vous quitter. Ma présence ressemblerait à une prière, et j'en

rougirais. Que l'idée de me causer une bien amère douleur ne fasse point violence à vos sentimens. Ce que je crains, je saurai le supporter. Ayez confiance dans mon courage. Vous êtes libre, don Juan, comprenez-le bien, tout-à-fait libre; prononcez donc : je ne veux de vous ni grâce, ni pitié.

DON JUAN.

Quel langage! ma décision est prise d'avance. (Voulant ouvrir la lettre.) Souffrez...

DONA FLORINDE.

Non non : quand je ne serai plus là; vous lirez... vous verrez... Si votre réponse est favorable, apportez-la-moi promptement; j'en aurai besoin. Si elle ne l'est pas, il vous serait pénible de me la faire. Quittez cette maison sans me revoir; je reviendrai, vous n'y serez plus et je saurai mon sort. Adieu, don Juan, peut-être pour bien long-temps.

DON JUAN.

Ne le croyez pas; dans un moment je suis à vos pieds.

DONA FLORINDE.

A revoir donc bientôt... ou adieu pour jamais. Ne me suivez pas!... lisez.

SCENE V.

DON JUAN, puis DONA FLORINDE.

DON JUAN.

Que peut-elle me demander? Plus j'y rêve, moins je comprends ce qui la force à m'écrire. Eh! lisons-la, cette lettre! Quelle rage a-t-on de vouloir deviner ce qu'on peut savoir? (Après avoir lu la lettre.) Est-il possible? mes yeux me trompent!... non, c'est trop vrai :

« Sara, fille du juif Ben-Jochaï... »

Eh bien! on a beau prévoir tous les évènemens, celui qui vous arrive est toujours le seul auquel on n'ait pas songé. J'avoue que mon orgueil d'hidalgo et de vieux chrétien est un peu étourdi du coup. Sara!... je ne m'attendais pas que j'aurais en mariage quelque chose de commun avec Abraham... et mon noble sang... Ai-je la certitude qu'il soit noble? Quand je l'aurais, serait-ce un motif pour me montrer moins généreux qu'elle? Tout à l'heure j'étais à ses genoux, moi qui n'ai plus de nom, moi qui n'ai ni bien ni titre; a-t-elle hésité? Et je balancerais! non, de par tous les patriarches d'Israël! Qu'en

arrivera-t-il? qu'elle priera Dieu à sa manière comme moi à la mienne; en sera-t-elle moins belle, moins digne de mon respect? l'en aimerai-je moins ?... Par goût, j'aurais préféré que l'ancienneté de sa race ne remontât pas tout-à-fait si haut; mais qui saura son secret, hors moi seul?... Allons ! mettons sous nos pieds le respect humain. Dans ma joie de lui faire un sacrifice, je respire plus à l'aise, je me sens presque digne d'elle, et je suis content de moi-même. Courons lui porter ma réponse...

DONA FLORINDE, qui est rentrée à la fin du monologue, et qui s'appuie, tremblante, sur le dos du fauteuil.

Je n'ai pas pu l'attendre.

DON JUAN.

Vous étiez là?

DONA FLORINDE.

Je ne voulais pas écouter... mais j'ai entendu.

DON JUAN.

Et vous pleurez!

DONA FLORINDE, tombant assisse.

De reconnaissance. Réfléchissez encore : ne regretterez-vous jamais ce que vous me sacrifiez? si l'on vient à découvrir notre secret...

DON JUAN.

Eh bien! nous quitterons l'Espagne; nous

irons en Italie, en France; que sais-je? en Palestine : nous serons chez nous.

DONA FLORINDE.

Mais cette gloire que vous aimez tant?

DON JUAN.

Il y a de la gloire partout.

DONA FLORINDE.

Et cette patrie, don Juan, qu'on ne retrouve nulle part?

DON JUAN.

Ma patrie! c'est vous. (Se jetant à ses pieds.) Ah! Florinde ou Sara, qui que vous soyez, sous quelque nom que je vous adore, prenez possession de votre esclave. Je mets mon bonheur à vous appartenir; je fais ma joie et mon orgueil de vous répéter : Florinde, à toi! A toi, Sara, pour la vie!

DONA FLORINDE.

Il y a donc des émotions si douces qu'on a peine à les supporter.

DON JUAN.

Ne vous offensez pas : laissez-moi la couvrir de mes premiers baisers, cette main que je suis si fier d'obtenir.

DONA FLORINDE, la lui présentant.

Faites; je vous l'abandonne. Moi, qui me se-



rais senti tant de force contre la douleur, je n'en ai point contre une telle ivresse.

SCÈNE VI.

DON JUAN, DONA FLORINDE, DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

Relevez-vous, seigneur don Juan ! Le comte, votre ami, vient d'arriver ; il est dans la salle basse, et j'ai donné l'ordre de le laisser monter.

DONA FLORINDE, en montrant don Juan.

Il sait tout, Dorothée, et je suis heureuse.

DOROTHÉE.

Ah ! cette fois, c'est moi qui l'embrasserais du meilleur de mon cœur.

DON JUAN.

Quand ton vieux Daniel devrait ressusciter de jalousie, j'en aurai le plaisir.

DOROTHÉE, regardant Florinde.

En attendant mieux : le désert avant la terre promise !

DON JUAN.

Oui, Rachel, Rebecca, Débora, ou comme tu voudras, j'embrasse dans ta personne toutes les matrones de Jérusalem.

DOROTHÉE.

Il l'a fait de si bonne grâce et si franchement, que je suis sûre qu'il m'a prise pour une autre.

DONA FLORINDE, en souriant.

Pour qui donc?

DON JUAN.

Ah! si j'osais...

DOROTHÉE.

Un jour comme celui-ci et devant moi!... Allons, un peu de courage! (A don Juan, qui embrasse Florinde avec transport.) Assez, assez! prenez garde : j'entends le comte.

DONA FLORINDE.

Désormais rien ne peut plus nous séparer.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS; PHILIPPE II.

PHILIPPE II.

Pardon, seigneur don Juan : je suis sans doute indiscret par trop d'exactitude.

DON JUAN.

Pouvez-vous l'être? vous êtes fait pour ajouter au bonheur quand il est quelque part, et pour l'apporter où il n'est pas; venez jouir du mien. (Le prenant par la main.) Belle Florinde,

permettez que je vous présente le comte de Santa-Fiore.

PHILIPPE II, à part.

Par le ciel! c'est elle; c'est elle-même.

DONA FLORINDE, bas à Dorothée.

N'as-tu pas reconnu ce jeune seigneur?

DOROTHÉE, de même à Florinde.

Je l'ai cru d'abord.

DON JUAN, à Philippe II.

Qu'avez-vous donc, cher comte? est-ce que vous auriez déjà vu la sénora?

PHILIPPE II.

Il est vrai, à Madrid... au Prado...

DON JUAN.

Puisque vous l'aviez vue, j'ai droit à un double remerciement, car vous deviez désirer de la revoir.

PHILIPPE II.

Je crains même d'avoir poussé ce désir jusqu'à me rendre importun; mais mon excuse est dans mon admiration pour tant de charmes, et, je l'avouerai, seigneur don Juan, dans une ressemblance singulière, étrange...

DON JUAN.

Avec une personne dont vous m'avez parlé?

PHILIPPE II.

Avec elle.

DON JUAN.

Je lui en fais mon compliment, (bas) et à vous aussi.

DONA FLORINDE.

Soyez le bien-venu chez moi, comte de Santa-Fiore. Un grand pouvoir et l'amitié du souverain sont des titres au respect de tous; mais vous en avez qui me touchent davantage : l'estime profonde que le seigneur don Juan vous a vouée et l'intérêt qu'il vous inspire.

PHILIPPE II.

Croyez, sénora, qu'il m'est doux de devoir à votre amour pour lui, un accueil dont je suis reconnaissant. (A part.) La jalousie me ronge le cœur.

DON JUAN.

Oui, aimez-nous tous deux; soyez mon frère et mon appui, en m'ouvrant une carrière où je ferai honneur à votre protection. Le roi doit avoir besoin d'un capitaine de plus, lui qui ne l'est pas.

PHILIPPE II, à part.

L'insolent!

DONA FLORINDE, bas à Dorothée.

Devant un ami du roi ; quelle imprudence !

PHILIPPE II, à don Juan.

Il me semble pourtant qu'il a fait ses preuves à Saint-Quentin.

DONA FLORINDE.

Et dans un jour de victoire.

DON JUAN.

Comme spectateur ; mais je vous jure que le spectacle ne l'amusait guère, si j'en crois certaine anecdote...

DONA FLORINDE.

Fausse sans doute, et qu'il est peut-être inutile de raconter.

PHILIPPE II.

Laquelle ?

DON JUAN.

On assure qu'au moment où les balles sifflaient à son oreille, il disait à son directeur, aussi pâle que lui : « Je ne comprends pas quel « plaisir on ne peut trouver à entendre cette « musique-là. »

DONA FLORINDE.

C'est peu vraisemblable ; un tel mot dans la bouche d'un roi de Castille !

PHILIPPE II.

Et le directeur l'aurait répété !

DON JUAN.

Il ne le lui avait pas dit sous le sceau de la confession; mais je juge par l'air soucieux de Votre Excellence que vous ne seriez pas homme à demander au roi si l'aventure est vraie.

PHILIPPE II.

Non, car je pense qu'il ne ferait pas grâce de la vie à celui qui lui adresserait cette question. (A part.) C'est se perdre de gaieté de cœur.

DONA FLORINDE, à don Juan.

Vous reconnaissez du moins avec tout le monde qu'il a une volonté ferme, qu'il est actif, infatigable, politique profond?

DON JUAN.

Sans doute; et je lui pardonnerais tout, hors cette sévérité religieuse qui couvre le royaume d'échafauds et de bûchers.

PHILIPPE II.

Toujours par suite de votre vocation?... Pour moi, je pense, comme lui et comme tous les prêtres de l'Espagne, qu'on ne peut trop détester, qu'on ne saurait punir avec trop de rigueur l'apostasie et le judaïsme, et je crois que ma-

dame est trop bonne Espagnole pour ne point partager mes sentimens.

DONA FLORINDE.

Que Votre Excellence m'excuse : une jeune fille n'a point d'avis dans de si hautes questions; mais si j'osais en avoir un, je vous dirais que, fussent-ils coupables, quand des malheureux vont périr, le devoir des prêtres est de les bénir et celui des femmes de les plaindre.

PHILIPPE II, à part.

Un sérieux avertissement de l'inquisition pourra lui devenir utile...

DON JUAN, à Florinde.

Charmante!

PHILIPPE II, de même.

Et servir mes projets sur elle.

DON JUAN.

Vous conviendrez qu'on ne pouvait pas mieux répondre.

PHILIPPE II.

J'avoue qu'il est difficile de vous donner raison avec plus de grâce.

DON JUAN.

Je vous ai prédit que vous seriez forcé de lui rendre les armes; résignez-vous à tenir votre

parole. Pour que vous puissiez le faire en toute connaissance de cause, je vous laisse le champ libre. Oui, sénora, je me vois obligé de vous quitter pour hâter le plus doux moment de ma vie; mille soins me réclament : il faut courir chez l'alcade, chez les gens de loi, à l'église, penser à tout...

DOROTHÉE.

Et payer partout.

DON JUAN.

(A Dorothée.) Tu dis vrai. (A Philippe II.) Vous m'excusez, mon cher comte. (A Florinde.) Je vous le laisse à moitié conquis; achevez votre victoire. (En sortant.) Dorothée, j'ai quelques ordres à te donner.

DOROTHÉE.

(A don Juan.) Je vous suis; (à Florinde) et je reviens vous apporter votre mantille pour la cérémonie.

SCÈNE VIII.

DONA FLORINDE, PHILIPPE II.

DONA FLORINDE, à part.

Un grand d'Espagne de ce caractère, en tête-à-tête avec une juive! que de colère et de dédain, s'il pouvait le soupçonner!

PHILIPPE II.

J'avais besoin de vous parler sans témoins, madame.

DONA FLORINDE.

Peut-être pour me révéler le secret que le seigneur don Juan brûle de savoir, et dans votre bonté, vous vouliez me laisser le plaisir de lui tout apprendre.

PHILIPPE II.

Une pensée plus triste m'occupait; oui, quand je vous contemple, je me sens ému de pitié pour don Juan, en songeant à tout ce qu'il a cru posséder et à tout ce qu'il va perdre.

DONA FLORINDE.

Comte, je ne vous comprends pas, mais vous m'effrayez.

PHILIPPE II.

Je vous le dis à regret, sénora, ce mariage est impossible.

DONA FLORINDE.

Qui donc voudrait y mettre obstacle? vous? oh! non; ce n'est pas vous, sur qui sa confiance se reposait avec tant d'abandon, qu'il a reçu comme un hôte bien-aimé, que, tout à l'heure encore, il nommait son frère.

PHILIPPE II.

Ne croyez pas que ce soit ma volonté qui vous sépare, madame; c'est mon devoir; c'est l'autorité que j'ai reçue d'un père

DONA FLORINDE.

D'un père qui n'est plus, que vous refusez de faire connaître, et dont les droits, s'il vivait, ne pourraient enchaîner la liberté de don Juan.

PHILIPPE II.

Puisque l'autorité paternelle ne suffit pas, j'en ferai valoir une plus puissante, plus absolue, et sous laquelle tout Espagnol doit baisser la tête et fléchir le genou : celle du roi.

DONA FLORINDE.

Qu'entends-je?

PHILIPPE II.

La vérité, madame; c'est lui-même qui veut... lui qui est devant vous, et qui vous parle.

DONA FLORINDE, à part.

Grand dieu! le roi ici! chez une... chez moi! la terreur me rend muette.

PHILIPPE II.

Vous tremblez; rassurez-vous. Oui, c'est le roi qui gémit de vous imposer un sacrifice nécessaire, qui pourrait vous ordonner d'y souscrire, et qui vous en prie.

DONA FLORI3DE, qui veut mettre un genou en terre.

Ah! Sire, excusez ma hardiesse...

PHILIPHE II.

Que faites-vous?... un Castillan pourrait-il le souffrir? Cet hommage que je reçois du plus fier de mes sujets, ma courtoisie ne saurait l'accepter de la beauté qui supplie.

DONA ELORINDE.

Accueillez ma prière, Sire. Don Juan a pu vous irriter par un mot indiscret; mais s'il l'a dit, il ne le pensait pas. Il vous respecte; il vous honore; il mettrait sa gloire à mourir pour vous. Je vous en conjure, qu'il trouve grâce devant son maître. Ah! Sire, soyez magnanime, et pardonnez!

PHILIPPE II.

Je ferai plus, madame, j'oublierai; mais à deux conditions: don Juan ne saura pas de vous qui je suis...

DONA FLORINDE.

Je le jure.

PHILIPPE II.

Et vous lui direz que de votre pleine et entière volonté vous renoncez à cette union.

DONA FLORINDE.

Jamais!...

PHILIPPE II.

Vous hésitez !

DONA FLORINDE.

Non, je n'hésite pas, jamais ! Moi, m'y résoudre ! mais ce serait me jouer à plaisir du désespoir de don Juan ; mais je le tromperais, mais je mentirais, Sire, et le roi ne peut pas me commander ce que Dieu lui défend à lui-même.

PHILIPPE II.

Vous l'aimez donc avec une bien aveugle passion ?

DONA FLORINDE.

De toute la puissance de mon ame, plus que je ne peux le dire, plus que je ne pouvais l'imaginer quand il était heureux.

PHILIPPE II.

Et vous voulez que je l'épargne ?

DONA FLORINDE.

C'est votre clémence qui le veut ; c'est votre justice. Que lui reprochez-vous, Sire ? est-il coupable ?

PHILIPPE II.

Il vous aime, il s'est fait aimer !... ah ! croyez-moi, il a commis le plus grand, le plus impardonnable des crimes, le seul qui n'admette pas

de grâce. Un cloître n'a point assez d'austérités pour l'en punir, les cachots n'ont point assez d'entraves : tout son sang versé goutte à goutte ne suffirait pas pour l'expier.

DONA FLORINDE.

Son sang !... juste ciel ! que dites-vous?

PHILIPPE II.

Vous m'avez entendu, vous savez qui je suis et ce que je peux, hésitez-vous encore?... Mais qui ose pénétrer ici?

DONA FLORINDE.

Sire, vous oubliez que vous êtes chez moi.

PHILIPPE II.

Il est vrai, sénora ; un roi se croit partout dans son palais.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, DON QUEXADA.

PHILIPPE II.

C'est vous, don Quexada ! venez, vous arrivez à propos.

DON QUEXADA.

Je craignais d'être en retard ; (saluant dona Florinde) mais en voyant madame, je comprends

que, si mon élève m'accuse de lenteur, le seigneur comte doit m'attendre sans impatience.

PHILIPPE II.

Vous savez déjà que vous êtes appelé ici pour un mariage?

DON QUEXADA.

Je l'ai su par don Juan, et je ne puis vous dire avec quelle satisfaction j'ai appris que Votre Excellence y donnait son consentement.

PHILIPPE II.

On vous a trompé.

DON QUEXADA, à part.

Je l'avais prévu.

PHILIPPE II.

Deux personnes s'opposent à cette union : dona Florinde...

DONA FLORINDE.

Ah ! Sire, par pitié !...

DON QUEXADA.

Votre Majesté s'est fait connaître ?

PHILIPPE II.

Seulement de madame, qui ne me trahira pas. Je vous le répète, deux personnes, dona Florinde et moi.

DON QUEXADA.

Il suffirait d'une seule, pour que la chose fût impossible.

PHILIPPE II.

Don Juan va rentrer, recevez-le; dites-lui que madame ne veut pas le suivre à l'autel, et que sa résolution ferme, inébranlable, est de ne plus le revoir.

DONA FLORINDE.

Sire, don Juan ne le croira pas.

DON QUEXADA.

En effet, j'oserai représenter humblement à Votre Majesté que je crains...

PHILIPPE II.

Qu'il n'ajoute pas foi aux paroles de son second père, lui, ce modèle de l'éducation chrétienne! car ce sont là vos paroles.

DON QUEXADA.

Sa Majesté est trop bonne de se les rappeler.

PHILIPPE II.

Ou vous avez trahi la confiance qu'on a placée en vous, ou vous avez pris sur lui une autorité sans bornes.

DON QUEXADA.

J'y ai mis tous mes soins.

PHILIPPE II.

Il a pour vos ordres un respect filial?

DON QUEXADA.

Cela doit être.

PHILIPPE II.

Si cela n'était pas, vous auriez commis une bien grande faute, seigneur Quexada; et vous savez que, moi régnant, aucune faute n'est impunie. Voyez-le donc; parlez-lui, et qu'il sorte d'ici, pour n'y revenir jamais. Voilà votre mission, remplissez-la; autrement, mettez ordre à vos affaires : il ne me reste plus qu'à vous plaindre!

DON QUEXADA, à part.

Que saint Jacques me soit en aide!

(Dorothée entre avec la mantille de dona Florinde.)

PHILIPPE II.

Madame, permettez-moi de vous offrir la main pour vous accompagner chez vous.

DONA FLORINDE.

Ah! Sire, vous vous laisserez toucher par mes prières.

(Ils sortent, et Dorothée les suit.)

SCÈNE X.

DON QUEXADA, puis DON JUAN.

DON QUEXADA.

Une mission! une mission!... il raille; mais de façon à ne faire rire que lui. Et comment la remplir cette mission? traitez donc avec l'impatience en personne, la colère, l'amour déçu, le désespoir , tous les sentimens et toutes les passions qui font explosion à la fois!... Comme le disait l'empereur Charles-Quint, quand il voyait les affaires s'embrouiller! « La journée sera bonne. » Mais n'est-ce pas mon pauvre élève que j'entends? A mon secours tout l'arsenal des précautions oratoires! Ce qui me nâvre le cœur, c'est qu'il va venir à moi, les bras ouverts et la figure épanouie, comme au-devant d'une bonne nouvelle.

DON JUAN, du dehors.

Vite, vite! Dorothée, la mantille! nous descendons dans un moment.

DON QUEXADA, en le voyant entrer.

Qu'est-ce que je disais? il y a dans ses traits un air de confiance, une hilarité de jour de noce, qui mettent toute ma politique en déroute.

SCÈNE XI.

DON JUAN, DON QUEXADA.

DON JUAN, à don Quexada.

Vive l'exactitude ! eh bien, vous l'avez vue? vous lui avez parlé? venez remplir votre rôle de père : tout est prêt.

DON QUEXADA.

Mon cher don Juan, j'aurais deux mots à vous dire.

DON JUAN.

Parlez, j'écouterai en marchant.

DON QUEXADA.

Non pas, s'il vous plaît. Allons de ce côté; et veuillez m'écouter sans bouger de place.

DON JUAN.

Si je le peux ; mais hâtez-vous.

DON QUEXADA.

Soyez calme; votre impétuosité me déconcerte au point que je ne sais comment aborder la question.

DON JUAN.

Eh! pour être plus court, commencez par la fin.

DON QUEXADA.

La fin ! la fin ! elle ne m'embarrasse pas moins

que le commencement. C'est même la fin que je crains le plus.

DON JUAN.

Parlez, au nom du ciel !

DON QUEXADA.

Tenez, mon ami, rendez-moi le service de me donner le bras pour me conduire chez moi, où je m'expliquerai plus à mon aise.

DON JUAN.

Chez vous? quand tout ce que je puis faire est de me clouer à cette place pour vous entendre. Au fait, pour Dieu, au fait!

DON QUEXADA.

Eh bien! dona Florinde... refuse de vous accorder sa main, et vous interdit pour toujours sa maison : voilà le fait.

DON JUAN.

Qu'est-ce que vous me dites? elle que je quitte à l'instant. On vous trompe. Cela ne peut être; encore un coup, cela n'est pas.

DON QUEXADA.

Je vous l'affirme.

DON JUAN.

Je ne pourrais pas le croire quand je l'entendrais de sa bouche; et c'est d'elle que je vais apprendre mon sort.

DON QUEXADA.

Arrêtez : sur mon honneur de gentilhomme, je vous jure que rien n'est plus vrai.

DON JUAN.

Sur votre honneur !... mais si c'était possible, j'aurais donc introduit ici un ennemi qui eût fait un bien indigne usage de ses droits prétendus...

DON QUEXADA, à part.

Voilà ce que je craignais : c'est la fin qui commence.

DON JUAN.

Un imposteur, qui se serait joué de sa parole et de ma crédulité....

DON QUEXADA.

Ne le supposez pas.

DON JUAN.

Et à qui je demanderais un compte sévère de sa conduite.

DON QUEXADA.

Ne répétez pas ce que vous venez de dire.

DON JUAN.

Je le lui dirais en face, quand j'aurais affaire au plus grand nom de la monarchie, à la meilleure épée de toutes les Espagnes ; oui, dussé-je

lui mettre la main sur l'épaule en pleine cour, dans l'alcazar de Tolède, j'aurai une explication avec lui.

DON QUEXADA.

Par tous les saints du Paradis, vous êtes fou!

DON JUAN.

Mais avant d'en venir là, c'est avec dona Florinde que je veux en avoir une.

DON QUEXADA.

Vous n'irez pas.

DON JUAN.

Rien ne pourra m'en empêcher.

DON QUEXADA.

Vous n'irez pas, c'est vous perdre.

DON JUAN, avec fureur.

Il est chez elle!

DON QUEXADA.

Mon cher don Juan! mon fils!

DON JUAN.

Il est chez elle! malédiction sur lui! Vous êtes venu pour être témoin d'un mariage; vous serez témoin d'un duel.

DON QUEXADA.

Entre vous deux?

DON JUAN.

Et, dans l'embarras où je me trouve, vous ne refuserez pas d'être mon second?

DON QUEXADA, hors de lui.

Ah! c'est trop fort. Votre second, et contre lui! à mon âge avec mes habitudes toutes pacifiques.... c'est aussi par trop abuser de la tendresse que je vous porte, et je perds patience à la fin.

DON JUAN.

Je vous laisse y rêver; mais puisqu'il est encore ici pour son malheur, rien ne peut le soustraire à ma vengeance.

DON QUEXADA.

Je n'ai plus qu'un parti à prendre, celui de m'en aller sans audience de congé. (Il se dispose à sortir.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, PHILIPPE II.

PHILIPPE II, en entrant.

Restez, don Quexada.

DON JUAN.

J'allais vous chercher, seigneur comte.

PHILIPPE II.

Je venais au-devant de vous, seigneur don Juan.

DON JUAN.

J'ai une demande à vous faire et une réparation à exiger de vous.

PHILIPPE II.

Je verrai si je dois répondre à l'une et si je veux accorder l'autre.

DON JUAN.

J'ai reçu votre parole : l'avez-vous oublié ?

PHILIPPE II.

J'y ai mis une condition : ne vous en souvenez-vous plus ?

DON JUAN.

C'était d'approuver mon choix.

PHILIPPE II.

Si je ne l'approuve pas ?

DON JUAN.

Vous avez le droit de me refuser votre consentement.

PHILIPPE II.

Je le pense.

DON JUAN.

Comme j'ai celui de m'en passer.

PHILIPPE II.

J'en doute.

DON JUAN.

Tout grand seigneur que vous êtes, vous en aurez bientôt la certitude. Mais j'ai un doute aussi.

PHILIPPE II.

Lequel ?

DON JUAN.

Ce que don Quexada vient de me dire est-il vrai ?

DON QUEXADA, à part.

Ah ! me voici mêlé dans l'affaire !

PHILIPPE II.

Que vous a-t-il dit.

DON QUEXADA, vivement.

Rien que je ne puisse répéter devant Votre Excellence.

DON JUAN.

Que dona Florinde refuse de s'unir à moi et de me revoir jamais.

PHILIPPE II.

C'est en effet sa résolution.

DON JUAN.

Vous m'avez donc trahi ; et cette trahison ne peut se laver qu'avec du sang : le vôtre ou le mien !

DON QUEXADA.

Ah ! mon Dieu !

PHILIPPE II.

Voilà une proposition qui m'étonne dans la bouche d'un homme d'Église.

DON JUAN.

Et une réponse évasive qui ne me surprend pas moins dans celle d'un homme d'épée.

PHILIPPE II.

C'est que vous n'avez pas songé qu'il y a peut-être quelque distance entre nous.

DON JUAN.

Que pouvez-vous alléguer pour le prouver ? Votre âge ? nous sommes jeunes tous deux ; votre supériorité dans les armes ? je la nie ; votre noblesse ? vous êtes garant de la mienne ; et, qui que je sois, je crois que mon père valait bien le vôtre.

PHILIPPE II.

C'est encore plus vrai que vous ne le croyez.

DON JUAN.

Quel serait donc votre motif pour refuser ?

PHILIPPE II.

Qui vous dit que je n'accepte pas ?

DON QUEXADA, qui se jette entre eux.

(Au roi.) Votre Excellence voudrait...

PHILIPPE II.

Silence !

DON QUEXADA.

Quoi? don Juan , vous osez...

DON JUAN.

Laissez-nous. (Au roi.) Alors , dans quelques instans , derrière le couvent des Dominicains ?

PHILIPPE II.

Mais c'est un lieu consacré, seigneur don Juan.

DON JUAN.

Raison de plus : un de nous deux sera tout porté pour y dormir en terre sainte.

DON QUEXADA.

Il est possédé d'un démon qui lui souffle ses réponses.

DON JUAN.

En quittant dona Florinde , qui va me revoir, quoi que vous en disiez, je suis à vous !

PHILIPPE II.

Encore un mot , don Juan , un seul que je vous engage à méditer ; car cette fois je parle sérieusement. Je ne vous empêche pas d'entrer chez dona Florinde , qui vous répétera tout ce que vous venez d'apprendre ; mais , dans l'intérêt de votre vie, renoncez volontairement à

cette entrevue, je vous le conseille : car, si vous passez le seuil de cette porte, il n'y a plus de pardon pour vous.

DON JUAN, au roi.

De la pitié !

PHILIPPE II.

Jeune homme, vous en avez besoin ; méritez-la.

DON JUAN.

Noble comte, je vais demander à dona Florinde si vous méritez la mienne.

SCÈNE XIII.

PHILIPPE II, DON QUEXADA.

PHILIPPE II.

Eh bien, seigneur Quexada?

DON QUEXADA, tremblant.

Sire...

PHILIPPE II.

Le voilà donc, ce parfait chrétien, ce dévot par excellence !

DON QUEXADA.

J'avoue que du côté de la dévotion...

PHILIPPE II.

Timide comme une jeune fille !...

DON QUEXADA.

Je conviens que sous le rapport de la timidité....

PHILIPDE II.

Que direz-vous donc pour sa justification et pour la vôtre?

DON QUEXADA.

Je dirai... je dirai... que je ne puis rien dire; que je suis au désespoir de ma vie; que vous me voyez anéanti de surprise et de confusion.

PHILIPPE II.

Et je ne le punirais pas!...

DON QUEXADA.

Quoi! Votre Majesté veut descendre à le châtier de sa main?

PHILIPPE II.

Êtes-vous en démence

DON QUEXADA.

Sire, croyez que s'il avait su qu'il parlait à son roi....

PHILIPPE II.

S'il l'avait su, vivrait-il encore?

DON QUEXADA.

Votre frère!

PHILIPPE II.

Ce sujet rebelle, cet insolent bâtard, lui,

mon frère ! il ne l'est pas, il ne le sera jamais. Lui-même vient de refuser son pardon, et vous n'avez plus qu'un moyen d'obtenir le vôtre.

DON QUEXADA, à part.

Que va-t-il m'ordonner ?

PHILIPPE II.

Je n'ai que vous ici qui connaissiez ce secret, je ne puis, je ne veux employer que vous pour l'ensevelir dans un éternel oubli. (s'approchant d'une table.) Vous allez vous saisir de don Juan.

DON QUEXADA.

Je ne hasarderai qu'une seule observation ; c'est qu'il lui sera infiniment plus aisé de s'emparer de moi, qu'à moi de me saisir de lui.

PHILIPPE II.

Des gens qui ont mes ordres vont arriver, ou sont déjà ici pour vous porter secours.

DON QUEXADA, pendant que le roi s'assied près de la table.

Que veut-il écrire ?

PHILIPPE II, écrivant.

« Mon révérend Père, recevez dans votre « pieuse maison le jeune homme qui vous sera « présenté par don Quexada : que, soumis à

« toute la sévérité de la règle, il y soit renfermé « pour sa vie.

« Moi, le Roi. »

DON QUEXADA.

Pour sa vie!

PHILIPPE II.

Vous conduirez don Juan au monastère le plus voisin et de l'ordre le plus sévère : celui des frères de la Passion ; vous remettrez au supérieur ces trois lignes de ma main, et vous viendrez me rendre compte de ce que vous aurez fait.

DON QUEXADA.

Ah ! Sire, grâce pour un malheureux !

PHILIPPE II.

Si vous n'obéissez pas, ceux que je charge de vous accompagner ont ordre de vous ramener devant moi ; et, que vous ayez pour demeure un cercueil, ou les quatre murs d'un cachot, vous ne reverrez pas le soleil.

DON QUEXADA.

J'obéirai.

PHILIPPE II, ouvrant la porte du fond, et s'adressant à un officier et à plusieurs alguazils.

Entrez, messieurs, et faites tout ce que le seigneur Quexada va vous commander en mon

nom. (A Quexada.) Promptitude et discrétion, ou vous n'êtes plus de ce monde! m'entendez-vous?

DON QUEXADA.

Parfaitement.

PHILIPPE II.

J'avais à cœur d'être compris. Adieu!

SCÈNE XIV.

DON QUEXADA, sur le devant de la scène; L'OFFICIER, LES ALGUAZILS, dans le fond.

DON QUEXADA.

Pour sa vie! dans un cloître pour sa vie! infortuné jeune homme, en dépit de toutes ses extravagances, je n'ai jamais si fortement senti combien je l'aime. Il est aussi mon fils à moi, et c'est moi qu'on charge d'accomplir cet ordre barbare!... (Il relit le billet en marchant avec agitation.) Mais cet ordre ne désigne pas le monastère. Ah! quelle idée... Don Juan n'a dans le monde qu'un protecteur naturel qui puisse le sauver, nous sauver tous deux... Ce serait bien hardi. (S'arrêtant tout à coup.) Ai-je quelque chose à risquer maintenant? le mouvement est donné;

et j'aurai beau me cramponner à tout, il faut que je roule jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de m'arrêter. J'ai connu ces positions-là, et l'Empereur, mon maître, aussi; mais il se rattrapait toujours et me remettait sur mes pieds par contrecoups. Fasse le ciel qu'il en soit encore de même! (Avec résolution.) Il y a de ces peurs héroïques qui vous donnent du courage; je suis décidé. (A l'officier et aux alguazils.) Allons! messieurs, suivez-moi; main forte pour exécuter les volontés du roi d'Espagne! (Il se dirige vers l'appartement de dona Florinde.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Un parloir dans l'appartement du frère Arsène, au monastère de Saint-Just. Une fenêtre ouverte. Sous la fenêtre une natte de paille. Il fait nuit.

SCÈNE I.

PEBLO, penché sur le balcon.

L'échelle ira jusqu'à terre; maintenant, remontez, ma mignonne : (Il la retire vers lui.) vienne une belle nuit, noire comme la robe d'un dominicain, et vous me rendrez le bon office de me tirer d'ici; trente échelons, et me voilà en bas; deux tours de clé, et je suis hors du couvent.

FRERE ARSÈNE, de sa cellule.

Peblo!

PEBLO.

C'est sa voix : zest! l'échelle sous ma natte! le novice blotti dessus; et puis criez, père Arsène!

FRERE ARSÈNE.

Peblo, répondrez-vous?

PEBLO.

Je dors trop bien pour entendre.

SCÈNE II.

FRÈRE ARSÈNE, une lampe à la main ; PEBLO, qui feint de dormir.

FRERE ARSÈNE.

Peblo !... (Il s'approche du novice.) Ah ! le bienheureux, quel sommeil ! et à une époque de ma vie tout m'a été possible excepté de dormir ainsi... allons, un peu de pitié ! (Se traînant de meuble en meuble jusqu'à une table où il pose sa lampe.) Du moins il n'espionnera ni mes actions ni mes paroles. (En s'essayant sur le devant de la scène.) Que puis-je craindre de cet enfant ? s'il me voit tant que le jour dure, il ne me connaît pas, et aucun des moines n'oserait enfreindre ma défense en lui révélant qui je suis, ou plutôt qui j'étais.

PEBLO, se soulevant sur sa natte.

Il parle, mais si bas..

FRERE ARSÈNE.

Toujours souffrir, sans avoir à qui se plaindre ! je n'y tiens plus. (Se levant, et allant tirer Peblo par le bras.) Debout, novice ! secouez votre engourdissement et ouvrez les yeux.

PEBLO, qui étend les bras en bâillant.

J'aurai beau les ouvrir, père Arsène, je ne

verrai pas le jour, car vous me faites lever avant lui.

FRÈRE ARSÈNE.

La paresse, Peblo, est un grand péché.

PEBLO.

Celui qui l'a inventé ce péché-là, était sans doute un saint homme à qui sa goutte ne permettait pas de fermer l'œil.

FRERE ARSÈNE.

Ou qui connaissait le prix du temps; mais vous, quand vous ne le perdez pas, vous l'employez mal.

PEBLO, retournant vers le balcon d'un air mutin.

J'aime mieux l'employer à dormir qu'à réveiller les autres.

FRERE ARSÈNE.

Où allez-vous?... remuant sans cesse!

PEBLO.

Laissez-moi me recoucher, je ne remuerai plus.

FRERE ARSÈNE.

Répondant toujours, même avant d'entendre.

PEBLO, à part.

Est-ce injuste? quelquefois je ne réponds pas quand j'ai entendu.

FRERE ARSÈNE.

Curieux à l'excès !

PEBLO.

Comme s'il n'y avait que moi de curieux dans la maison.

FRERE ARSÈNE.

Qu'est-ce à dire, petit moinillon révolté que vous êtes ?

PEBLO, à part.

Oh! moinillon !... il croit qu'il me fait bien de la peine.

FRÈRE ARSÈNE.

Encore un coup, de qui parlez-vous ? est-ce de moi ?

PEBLO.

Dieu m'en garde, père Arsène ! c'est du prieur qui vient toujours m'adresser en douceur un tas de méchantes questions sur vous.

FRERE ARSÈNE, à part.

Ce prieur, il rend dévotement compte de toutes mes actions ; s'il est la créature de Dieu, il est encore plus celle du roi. (A Peblo.) Parle à cœur ouvert, mon enfant, que te demande-t-il?

PEBLO, à part.

Il n'est pas curieux, lui !

FRERE ARSÈNE.

Eh bien?

PEBLO.

Ce que vous faites, père Arsène, ce que vous dites et ce que vous écrivez.

FRERE ARSÈNE.

Il ne peut guère en demander davantage; et tu lui réponds?

PEBLO.

Que vous faites des horloges; que vous dites : quelle heure est-il? et que vous écrivez votre confession.

FRERE ARSÈNE.

C'est bien, très bien même; je suis content de toi : je te croyais un peu médisant...

PEBLO.

Moi, père Arsène!

FRERE ARSÈNE.

Et si tu l'étais, bien que tu profites des peines que je me donne pour ton éducation, il faudrait nous séparer, parce que le frère prieur pourrait prendre tes paroles au pied de la lettre. C'est un saint homme, Peblo, un bien saint homme; mais d'une dévotion vétilleuse, qui s'effarouche de tout, se cabre pour rien, fait une montagne d'un grain de sable, et d'une

misère sans conséquence un bel et bon péché mortel.

PEBLO, à part.

Il se gêne pour médire de son supérieur.

FRERE ARSÈNE.

J'aime presque mieux la franchise brutale du frère gardien.

PEBLO.

De père Pacôme, mon oncle ?

FRERE ARSÈNE, à part.

Son oncle!... pauvre orphelin!... les moines n'ont jamais que des neveux.

PEBLO.

Vous avez tort, car le prieur s'est bien radouci depuis la mort du dernier abbé. J'entends les frères se conter entre eux que, malgré ses soixante-treize ans sonnés, il grille sous son air froid d'être nommé à la place vacante. Comme le chapitre se rassemble aujourd'hui pour l'élection, il ne dit plus de mal de personne, afin de gagner des voix ; au lieu que mon oncle Pacôme, son bon ami, dit du mal de tout le monde. afin d'ôter des voix aux autres.

FRERE ARSÈNE.

Du mal de tout le monde ?... Et de moi aussi, n'est-ce pas ?

PEBLO.

Comme d'habitude; en sa qualité d'ancien marin vous savez qu'il crie toujours : la discipline, la discipline!... et il prétend, bien à tort, mais il le prétend.

FRERE ARSÈNE.

Quoi donc?

PEBLO.

Que vous mettez les jeunes moines en rébellion contre les vieux.

FRERE ARSÈNE.

Moi qui ne cherche qu'à rapprocher les partis!

PEBLO.

Mais c'est comme un fait exprès; vous ne les avez pas plus tôt accordés, qu'ils ne peuvent plus s'entendre.

FRERE ARSÈNE.

C'est que la fièvre de l'élection tourne ici toutes les têtes.

PEBLO.

Jusqu'à celle du frère Timothée.

FRÈRE ARSÈNE.

Un homme si modeste!

PEBLO.

Un prédicateur tout en Dieu, dont la figure

ressemble à un sermon sur la charité, et dont les paroles sont plus douces que les bombons des sœurs de la Providence qui l'ont choisi pour directeur.

FRERE ARSÈNE, à part.

Et avec raison.

PEBLO.

Eh bien! il s'est glissé à pas de loup et en pérorant tout bas, à la tête d'une bonne vingtaine de suffrages parmi les jeunes moines; le frère gardien, mon oncle, en commande à peu près autant parmi les vieux, qu'il mène haut la main comme son ancien équipage; et tous deux ils travaillent à se souffler des voix; ils tirent chacun de leur côté tous les électeurs qui sont entre deux âges, et ils s'agacent, et ils se molestent, et ils se détestent : c'est une bénédiction.

FRERE ARSÈNE.

Sais-tu pour qui votera le frère Timothée?

PEBLO.

Peut-être bien pour le père procureur, qui a des chances, parce qu'il donne à dîner au vieux Jéronimo, et à ce gros réjoui de cellérier : ce qui lui fait deux voix.

FRERE ARSÈNE.

Il est vrai que ce sont les deux estomacs les plus reconnaissans de la communauté.

PEBLO.

Mais je connais quelqu'un pour qui le frère Timothée voterait de préférence.

FRERE ARSÈNE.

Qui donc?

PEBLO.

Vous.

FRERE ARSÈNE.

Est-ce que j'ai des prétentions ?

PEBLO.

Hier il m'a pris sur ses genoux, et, en me donnant des cédrats confits, il m'a dit : (Toussant deux ou trois fois et imitant le ton de frère Timothée.) « Notre vénérable pére Arsène, cette lu-
« mière de la communauté, que tu as le bon-
« heur de voir tous les jours, il jouit d'un grand
« crédit auprès du roi; rappelle-moi souvent à
« son souvenir; qu'il ait la bonté infinie de m'ap-
« puyer un peu, et j'aurai l'insigne honneur de
« prêcher ce carême devant la cour. »

FRERE ARSÈNE.

Comme si Dieu était là plutôt qu'ailleurs!

(A Peblo.) En réclamant ma protection, il ne t'a rien dit de Charles-Quint?

PEBLO.

Charles-Quint!... je ne le connais pas.

FRERE ARSÈNE.

(En souriant.) O gloire humaine! (Tombant assis.) Haïe! il n'y a de réel que la douleur.

PEBLO.

Ah! vous voulez dire cet empereur que personne ne voyait, qui est mort ici tout récemment, et dont on fera les funérailles dans trois jours.

FRERE ARSÈNE.

Oui, dans trois jours; (A part) ils ont au moins rempli mes intentions en accréditant ce bruit qui m'épargnera bien des importunités.

PEBLO.

Lorsqu'il en parle, de votre empereur, il se signerait presque; il s'incline bien bas pour dire « Jésus, mon Sauveur! » et plus bas encore quand il dit : « Feu sa majesté, l'empereur et roi!... »

FRERE ARSÈNE.

Assez, assez! ton babil m'amusait d'abord, mais à la longue...

PEBLO.

On se lasse de tout. C'est justement là l'effet que le couvent a produit sur moi.

FRERE ARSÈNE.

Qu'est-ce que vous dites, Peblo? Allez dans ma cellule; allez donner un coup d'œil à mes horloges : je crois que le numéro quatre est en retard.

PEBLO.

J'y vais, père Arsène; mais j'aurai beau pousser les aiguilles, le temps n'en ira pas plus vîte.

FRERE ARSÈNE.

Si je me lève pour courir après vous!...

PEBLO, qui sort en sautant.

Il m'attraperait avec sa goutte.

SCÈNE III.

FRERE ARSÈNE.

Il a raison le malicieux petit vaurien : une vie inactive et fastidieuse comme un livre qu'on a trop lu; et n'être réveillé de son néant que par les piqûres de ces insectes du cloître! de ce frère Pacôme!... Ah! quand vous voyez un vieillard impitoyable pour la jeunesse, soyez sûr qu'il a été trop indulgent pour lui-même.

Peblo s'est plaint dernièrement à sa mère des duretés de son oncle : elle est venue me voir dans l'ermitage voisin, se jeter à mes pieds ; elle m'a tout avoué, en me priant d'adoucir l'oncle en faveur du pauvre enfant. Je lui parlerai, je le dois. Frère Pacôme, il y a seize ans !... Que dis-je ? est-il le seul qui étouffe le cri de la nature par respect humain ? et moi, moi !... (*En se levant.*) Quel supplice que de n'avoir rien à faire ! le remords a trop de prise sur vous. Heureusement voici le jour ! Mes yeux s'étaient fatigués à cette pâle lueur de la lampe, et ils vont se rafraîchir en changeant de lumière. (*S'approchant de la fenêtre, après avoir éteint sa lampe.*) Tranquille vallée de Saint-Just, elle sort des vapeurs..., il me semble qu'elle a vieilli comme moi. Que je la trouvais belle, lorsque, la traversant dans toute la pompe de ma gloire, je pris la résolution d'y mourir ! Eh bien ! depuis deux jours, n'y suis-je pas mort de mon vivant ?... C'est une idée que je veux exécuter en grand, avant que la nature la prenne avec moi tout-à-fait au sérieux : mes funérailles me feront passer une journée, une de ces journées dont les douze heures si vides, si longues, si lentes,

ne commencent jamais assez tôt et finissent toujours trop tard. (Revenant sur le devant de la scène.) Enfin la cloche sonne le premier office : je vais donc me récréer en chantant au lutrin les louanges de Dieu... Ah ! jadis ! jadis ! moi qui me sentais à l'étroit dans des États si vastes que le soleil ne s'y couchait jamais, je portais le sort des empires dans mes yeux, je poussais d'un geste une moitié de l'Europe contre l'autre ; d'un mot je la remuais dans ses entrailles, et maintenant c'est un des évènemens de ma vie que de chanter au lutrin.

SCÈNE IV.

FRERE ARSÈNE, PEBLO.

PEBLO.

Mon père, je vous avertis qu'on va venir vous chercher pour les matines.

FRERE ARSÈNE.

Toujours les mêmes versets, psalmodiés du même ton ! n'importe, j'ai du plaisir à m'entendre, et toi, Peblo ?

PEBLO.

Si j'en ai, père Arsène ! comme tout le monde. (A part.) Il chante faux !...

FRERE ARSÈNE.

Je crois que voici les religieux qui viennent me prendre.

PEBLO.

Oh ! faites donc quelque chose pour le frère Timothée ; il prêche si bien ! les sermons qu'il débite sont les seuls que j'aie entendus d'un bout à l'autre sans...

FRERE ARSÈNE.

Sans dormir. (Sévèrement.) Vous dormez donc au sermon, Peblo ?

PEBLO.

Dame ! père Arsène, vous me réveillez la nuit, il faut bien que je me rattrape le jour ; vous-même dimanche dernier, si je ne vous avais pas tiré par votre robe...

FRERE ARSÈNE.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

PEBLO.

Et à trois reprises encore, au point que le morceau a failli me rester dans la main...

FRERE ARSÈNE.

Taisez-vous, raisonneur !

PEBLO, à part.

Raisonneur ! Il commet tous les péchés qu'il me reproche.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS; ERÈRE PACOME, FRÈRE TIMOTHÉE.

FRERE PACOME, d'un ton brusque.

Dieu vous garde, mon révérend!

FRERE ARSÈNE.

Je fais le même vœu pour vous, frère Pacôme.

FRERE TIMOTHÉE, d'une voix douce.

Le ciel exauce-t-il les ferventes prières que je ne cesse de lui adresser pour la plus précieuse santé du couvent?

FRERE ARSÈNE.

Toujours bienveillant, frère Timothée! Hélas! ma goutte me laisse peu de repos.

FRERE PACOME.

Il faut vivre avec son ennemi, comme nous le disions sur les galères du roi quand la mer était mauvaise; mais j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : il nous est arrivé, vers minuit, un jeune homme qu'on a reçu dans la maison sur un ordre du roi. Vous avez exprimé au prieur le désir d'avoir un novice de plus, et, si celui-là vous convient, on va le conduire chez vous.

FRERE ARSÈNE.

Bien volontiers, et le plus tôt possible.

FRERE PACOME.

Par Notre-Dame des Mariniers! je m'y attendais. Vous aimez le changement, Frère Arsène; soit dit sans reproche.

FRERE ARSÈNE.

Et vous vous plaisez à me le faire remarquer, frère Pacôme; soit dit sans aigreur. Peblo, je te dispense de l'office. Tu resteras ici pour recevoir le nouveau venu.

PEBLO.

J'obéirai. (A part.) Pas de matines, et une figure nouvelle, la journée commence bien.

FRERE PACOME, avec dureté.

Bon précepteur qu'il aura là.

FRERE ARSÈNE.

Nous allons accomplir au chœur une œuvre importante, mes frères : celle d'implorer Dieu, pour qu'il dicte aujourd'hui notre choix. En songeant au devoir sacré qui nous appelle, j'espère que vous sentirez le besoin d'être d'accord.

FRERE TIMOTHÉE.

Est-ce que nous étions brouillés?

FRÈRE ARSÈNE, à Timothée

J'aime à voir que vous lui avez pardonné sa critique un peu sévère de votre dernière homélie.

FRÈRE TIMOTHÉE, avec douceur.

La charité me l'ordonnait. (A part.) Mais je m'en souviendrai.

FRERE ARSÈNE, à Pacôme.

Et vous, sa répartie un peu vive contre ses anciens.

FRÈRE PACOME, brusquement.

Je n'ai pas de rancune; (A part.) mais si j'en perds la mémoire!...

FRERE ARSÈNE.

Maintenant que tout est oublié, nous voici justement dans les pieuses dispositions où nous devions être, pour faire descendre les grâces du ciel sur l'élection.

PEBLO, à part.

Ils sont rapatriés pour matines; notre saint patron y mettra du sien, si cela dure jusqu'à vêpres.

FRERE ARSÈNE, à Pacôme.

Ayez quelque pitié d'un malade, mon très cher gardien, et abrégez-moi la route, en me faisant passer par la porte du petit escalier.

FRERE PACOME.

Ce serait de grand cœur; mais, de par tous les saints! je ne sais pas ce qu'est devenu mon passe-partout.

PELBO, à part.

Je le sais bien, moi.

FRERE ARSÈNE.

Il ne me reste donc qu'à me résigner. (Prenant le bras de Timothée.) Mon bon Timothée, votre appui!

FRÈRE TIMOTHÉE, bas.

Oserai-je vous dire : à charge de revanche!

FRÈRE PACOME, en tâtant ses poches.

Il faudra bien pourtant que je le retrouve.

SCÈNE VI.

PEBLO, SEUL.

Cherche! cherche!... le jour où tu m'en as donné un si bon coup sur les doigts, après avoir prêché contre la colère, il a passé de ta poche dans la mienne. Et le voilà, et il ouvre toutes les portes, et celle du jardin aussi. Bonne petite clé que j'aime, que je baise, si tu protéges ma fuite, sais-tu ce que je ferai de toi? j'irai te suspendre en toute dévotion au pied de la bonne Vierge de mon village. Eh! vite, rentre au bercail; je vois mon nouveau camarade; Dieu! qu'il a l'air triste!

SCÈNE VII.

PEBLO, DON JUAN, UN MOINE, qui dépose sur un siège une robe de novice, et sort.

DON JUAN, sans voir Peblo.

Me désarmer! m'arracher de ses genoux, malgré ses cris, malgré ses larmes! et je nè puis tirer vengeance de cette trahison! Pour jamais séparé d'elle!

PEBLO.

Doux Sauveur! il parle d'une femme; écoutons.

DON JUAN.

Pour jamais enseveli dans cette retraite! il me semble que l'air me manque. Ces murs m'étouffent. En voulant me convertir de force, ils me rendraient impie, et les malédictions viennent d'elles-mêmes sur mes lèvres; (Tombant assis.) je suis bien malheureux!

PEBLO.

Il me fait pitié. (A don Juan.) Mon frère?

DON JUAN, se retournant.

Qui êtes-vous?

PEBLO.

Le petit Peblo, votre camarade.

DON JUAN.

Que me voulez-vous?

PEBLO.

Vous rendre service.

DON JUAN.

Dites-moi donc quel est ce couvent?

PEBLO.

Celui de Saint-Just.

DON JUAN.

De Saint-Just! où Charles-Quint s'est retiré?

PEBLO.

Ils parlent tous de Charles-Quint.

DON JUAN.

Lui, du moins, prendra ma défense. Ne puis-je le voir?

PEBLO.

Il y a trois jours qu'il est mort.

DON JUAN, retombant assis.

Et mon espoir avec lui!

PEBLO, mystérieusement.

Ne vous désolez pas : je vous protége.

DON JUAN.

Vous, mon enfant!

PEBLO.

Soyez bien docile aux ordres du frère Arsène, dont vous allez devenir le novice.

DON JUAN.

Moi novice; damnation! mort! enfer!...

PEBLO.

Comme il jure!

DON JUAN. saisissant la robe de moine.

Jamais : pas plus que je ne veux être moine.

PEBLO.

Parlez donc bas! au couvent on ne dit pas tout ce qu'on pense, et on ne crie pas tout ce qu'on dit.

DON JUAN.

Plutôt fouler cet habit sous mes pieds.

PEBLO, l'arrêtant.

Gardez-vous-en bien! on enrage, si l'on veut sous sa robe; mais on ne la déchire pas : cela se verrait. (A part.) C'est toute une éducation à faire.

DON JUAN.

Enfin, que voulez-vous me dire?

PEBLO.

Que j'ai le moyen de vous tirer d'ici, mais il faut vous contraindre.

DON JUAN.

Le pourrai-je?

PEBLO.

Et si cette nuit est sombre....

DON JUAN.

Eh bien?

PEBLO.

Avec cette clé...

DON JUAN.

Après ?

PEBLO.

Par cette fenêtre...

DON JUAN.

On saute, et on est libre.

PEBLO.

Non ; on tombe et on se casse le cou ; mais...

DON JUAN.

Achevez !

PEBLO.

Silence ! voici frère Arsène.

DON JUAN.

Je ne saurai rien.

PEBLO, chantant.

Comme un ange il était beau,
No, no,
Comme un ange il était beau,
Noël nouveau !

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS; FRERE ARSÈNE.

FRERE ARSÈNE.

Allez, Peblo, chanter vos noëls chez moi.

PEBLO.

Dans votre jardin plutôt, en arrosant vos fleurs?

FRERE ARSENE.

Si vous voulez.

PEBLO, à part.

Je dirai deux mots à ses oranges. (Haut.) Adieu, père Arsène! (A don Juan, le doigt sur la bouche.) A revoir, mon frère!

FRÈRE ARSÈNE.

Sortez.

PEBLO, à part, en sortant.

Pourvu qu'il n'aille pas laisser échapper la vérité, lui, qui n'a pas encore les habitudes de la maison.

SCÈNE IX.

FRERE ARSÈNE, DON JUAN.

FRÈRE ARSÈNE.

Approchez, mon jeune ami.

DON JUAN, à part.

Ce moine, je le déteste d'avance.

FRERE ARSÈNE, à part.

Il y a je ne sais quoi en lui, qui me remue le cœur.

DON JUAN.

Eh bien, mon révérend? (A part.) Je trouve dans ses traits une bienveillance à laquelle je ne m'attendais pas.

FRERE ARSÈNE.

Vous avez donc l'intention de faire vos vœux dans cette maison?

DON JUAN.

Je ne sais pas feindre : j'y suis contre ma volonté.

FRERE ARSÈNE.

Comment?

DON JUAN.

On s'est emparé de moi par la force ; c'est par la force qu'on m'a conduit ici.

FRERE ARSÈNE.

Vous n'aviez donc pas de protecteur?

DON JUAN.

J'en avais un ; il m'a traité vingt ans comme son fils. J'ai pu commettre des fautes, je n'y cherche pas d'excuses ; mais devait-il, pour

m'en infliger la peine, devenir le complice de cette infamie ; lui, don Quexada !

FRERE ARSÈNE.

Don Quexada! qu'avez-vous dit? c'est à don Quexada que vous avez été confié dès l'enfance?

DON JUAN.

Il est vrai.

FRERE ARSÈNE.

Vous vous nommez don Juan?

DON JUAN.

Sans doute.

FRERE ARSÈNE, à part.

C'est lui ! mon fils !... (Haut.) Est-il possible? vous, don Juan, malheureux, malheureux près de moi ! vous prisonnier dans ce cloître !

DON JUAN.

Et pour la vie. Mais qu'avez-vous?

FRERE ARSÈNE.

Rien, non, rien. L'intérêt... la pitié... (A part.) Ah ! restons maître de l'émotion qui m'agite.

DON JUAN.

Vous saviez mon nom !

FRERE ARSÈNE.

Ne vient-on pas de me l'apprendre ? (A part.) Qu'il est bien ! Que j'en suis fier ! est-ce que je n'oserai pas l'embrasser?

DON JUAN.

Vous connaissez don Quexada ?

FRERE ARSÈNE.

Je l'ai vu autrefois. Il commandait ceux qui vous ont amené ?

DON JUAN.

L'orsqu'ils ont porté la main sur moi, il était là, ce protecteur de ma jeunesse ! Il s'est fait le geôlier de son élève. Vous comprenez que je ne voulais plus le regarder, ni lui parler. Quand nous sommes arrivés à la première grille, il m'a dit tout bas : « Remerciez-moi de vous avoir » conduit dans ce couvent, car j'avais l'ordre » de vous enfermer dans un autre. » Vous conviendrez que je dois lui savoir gré de sa protection !

FRERE ARSÈNE, à part.

Je reconnais là mon vieux conseiller. (A don Juan.) Mais pourquoi vous priver de votre liberté ? de quel droit, qui l'a commandé ?

DON JUAN.

Le roi.

FRERE ARSÈNE, à part.

Son frère ! ce serait horrible. (Haut.) Le roi, dites-vous ?

DON JUAN.

Cet ordre lui a été surpris par un lâche, qui a mieux aimé se déshonorer en m'emprisonnant, que s'exposer à me voir face à face, l'épée à la main.

FRERE ARSÈNE.

Mais votre père?...

DON JUAN.

C'est avec son nom qu'on me persécute; c'est sous sa volonté qu'on m'écrase; enfin, c'est lui, dit-on, lui qui m'a condamné à vivre, ou plutôt à mourir dans cette prison.

FRERE ARSÈNE, vivement.

Cela n'est pas!... je veux dire que cela ne peut être; qu'il eut désiré, par des raisons dont il était le seul juge, vous voir embrasser une profession paisible et sacrée, je le comprends; mais qu'il ait voulu qu'on en vînt contre vous à cette tyrannie, à cette violence! un père! ah! je le répète, c'est impossible.

DON JUAN.

A-t-il jamais été un père pour moi?

FRERE ARSÈNE.

Êtes-vous sûr qu'il lui fût permis de l'être?

DON JUAN.

Mon malheur m'a fait réfléchir; j'ai ouvert les

yeux : on affirme qu'il n'est plus ; mais peut-être vit-il encore? peut-être c'est un grand seigneur de cette cour si pieuse, où, pour avoir failli dans sa jeunesse, on devient dénaturé sur ses vieux jours. Qui sait s'il ne poursuit pas en moi un souvenir qui le gêne, un témoin qui l'accuse, et si je ne suis pas le fruit de quelque faiblesse humaine, dont il a plus de honte que de remords

FRERE ARSÈNE, à part.

Ah! Dieu m'en punit cruellement.

DON JUAN.

Les voilà, ces grands de la terre! pour effacer jusqu'à la trace d'une erreur, ils livrent leur sang, oui, leur propre sang, ils l'abandonnent à des mains étrangères; il jettent un malheureux à la merci du hasard. Veille sur lui qui voudra!... au besoin, ils l'enferment vivant dans un tombeau, afin qu'il expie par ses austérités une naissance dont ils sont coupables; et se reposant de leur salut sur la pénitence d'autrui, ils vivent en paix avec eux-mêmes; ils jouissent d'une réputation sans tache. Ainsi va le monde : ils ont commis un crime pour cacher une faute; et on les honore!

FRERE ARSÈNE.

Ah! c'est trop! jeune homme, craignez d'être injuste.

DON JUAN.

Je le suis; vous avez raison. La douleur m'égare et me rend injuste envers mon père; mais croyez que j'exposerais cent fois ce que je tiens de lui pour venger son honneur mis en doute, ou sa mémoire outragée. Ah! s'il a cessé de vivre, je le pleure; et s'il existe, je lui pardonne.

FRERE ARSÈNE.

Bien!... bien!... voilà un mot de l'ame qui me prouve que vous êtes digne d'un meilleur sort.

DON JUAN.

J'ai donc trouvé un ami où je ne croyais rencontrer que des persécuteurs. Ah! pourquoi Charles-Quint a-t-il expiré trop tôt? Grâce à vous, je lui aurais parlé, peut-être.

FRERE ARSÈNE.

Que vouliez-vous lui dire?

DON JUAN.

Vous le demandez! J'aurais embrassé ses genoux; je lui aurais dit : J'ai du cœur, j'aime la gloire, et on veut étouffer mon avenir dans un

cloître. Je n'ai que vingt ans, et on viole toutes les lois divines pour m'imposer une captivité sans fin; je suis votre sujet, et on m'opprime, au mépris de toutes les lois humaines. Vous avez été trop grand pour ne pas être bon et juste, et vous devez vous jeter entre l'oppresseur et moi... Est-ce que je ne l'aurais pas attendri ?

FRERE ARSÈNE, avec effusion.

Jusqu'aux larmes, don Juan, jusqu'aux larmes.

DON JUAN.

Et il m'aurait rendu au monde, n'est-ce pas? à tout ce qu'on m'a ravi, à ce bonheur dont le souvenir me dévore loin d'elle?

FRERE ARSÈNE.

Loin d'elle!... que dites-vous!

DON JUAN.

J'ai une amie, pardonnez-moi de vous ouvrir mon cœur, une bien noble amie, que j'adore...

FRERE ARSÈNE, à part.

Puis-je lui en faire un crime?

DON JUAN.

Et c'est au moment où nous allions nous unir, qu'on nous a séparés pour toujours.

FRERE ARSÈNE.

Ne me soupçonnez pas d'une indiscrète cu-

riosité; mais vous m'intéressez vivement : je veux vous être utile, et pour vous servir j'ai besoin de tout savoir. Quelle est-elle, cette personne que vous aimez? quel est son nom?

DON JUAN.

Florinde de Sandoval.

FRERE ARSÈNE.

Sandoval? ce n'est pas une famille d'anciens chrétiens.

DON JUAN.

Qu'importe?

FRERE ARSÈNE.

Beaucoup aux yeux du monde; mais, comme vous le dites, aux yeux de Dieu, que la foi soit ancienne ou récente, qu'importe? pourvu quelle soit pure.

DON JUAN.

Quoi, vous êtes moine et vous parlez ainsi!

FRERE ARSÈNE.

Vous êtes jeune, et vous croyez déjà qu'il n'y a ni indulgence, ni raison sous l'habit que je porte.

DON JUAN.

Ah! loin de moi cette idée!

FRERE ARSÈNE.

Ce Sandoval, il m'a rendu un service qu'il ne

m'était pas permis d'oublier ; et sa fille, je me souviens que je l'ai vue enfant...

DON JUAN.

Elle devait être bien jolie ?

FRERE ARSÈNE.

Oui, charmante ! charmante ! (S'éloignant de don Juan pour cacher son émotion.) Que de tendresse dans son regard ! c'était celui de sa mère... O mes beaux jours, où êtes-vous ?

DON JUAN, revenant vers lui.

Vous parlez de ma mère ! l'auriez-vous connue ?

FRERE ARSÈNE.

Moi !

DON JUAN.

Vous l'avez connue, ah! nommez-la ; faites que je la voie !

FRERE ARSÈNE.

Pourquoi supposez-vous que j'aie pu la connaître ?

DON JUAN.

Décidément je n'aurai jamais de réponse à cette question-là.

FRERE ARSÈNE.

Cependant votre malheur me touche plus que je ne puis le dire, et c'est un devoir pour

moi... un devoir religieux de m'opposer à une violence que Dieu condamne. Vous sortirez d'ici.

DON JUAN.

Est-il possible! de grâce aujourd'hui même.

FRERE ARSÈNE.

Je l'espère ; mais cette alliance que vous projetez, je ne puis pas vous répondre qu'elle s'accomplisse jamais.

DON JUAN.

Que je sois libre seulement, que je sois libre!

FRERE ARSÈNE.

Vous le serez. J'ai quelque crédit dans le monastère ; je veux l'employer pour vous en ouvrir les portes.

DON JUAN, lui baisant les mains avec transport.

Mon père!

FRERE ARSÈNE, à part, avec attendrissement.

Son père!... (Penché sur don Juan qui est à ses genoux et qu'il tient embrassé.) Jeune homme, je me sentais attiré vers vous : c'eût été le charme de ma solitude que de vous y voir sans cesse, le soulagement de mes maux que de m'en plaindre à vous. O mon fils! mon fils! qu'il m'eût été doux de vieillir entre vos bras, et de ren-

dre ma vie à Dieu sur ce cœur qui m'aurait aimé !

DON JUAN.

Ah ! je vous en supplie, pas d'arrière-pensée !

FRERE ARSÈNE.

Ne craigniez rien : je saurai sacrifier mon bonheur au vôtre.

DON JUAN.

Et toute une vie de reconnaissance et de respect ne suffira pas pour payer ce service. Je reviendrai vous voir je reviendrai avec elle...

FRERE ARSÈNE, en souriant.

Vous oubliez, don Juan, que les femmes ne pénètrent pas dans cette maison.

DON JUAN.

Pardon ! (A part.) Et une juive ! j'avais là une belle idée.

FRERE ARSÈNE, à part.

Il n'est pas le fils d'une reine, mais je l'aime mieux que son frère.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS ; LE PRIEUR, PEBLO.

LE PRIEUR, tenant Peblo par l'oreille.

Mon révérend, je viens vous dénoncer un coupable que son oncle a surpris grimpant sur

l'oranger de votre parterre, et pillant vos plus beaux fruits.

FRERE ARSÈNE.

Comment Peblo !...

PEBLO.

Pardon frère Arsène !

LE PRIEUR.

Point de pardon : ce n'est pas là une petite faute ; c'est un crime prémédité, consommé, dont on a saisi les preuves sur lui.

FRERE ARSÈNE, à Peblo.

Quoi ! ces fruits que je m'étais réservés !

PEBLO.

Je ne suis pas le premier, mon père, qui se soit laissé tenter par le fruit défendu.

LE PRIEUR.

Vous ne serez pas non plus le premier qu'on ait sévèrement puni d'avoir cédé à la tentation.

PEBLO, à part.

S'il pouvait aussi me chasser du Paradis !

FRERE ARSÈNE.

Peblo, je penserai à vous plus tard. Vous, don Juan, conduisez cet enfant dans ma cellule, et faites-lui sentir tout ce que sa conduite a de répréhensible.

DON JUAN.

Vous pouvez y compter, mon père.

LE PRIEUR, à don Juan.

Et pensez à mettre votre robe de novice; c'est la règle.

DON JUAN.

Qui? moi!...

FRERE ARSÈNE.

C'est la règle.

(Don Juan, qui emporte avec humeur la robe de novice, emmène Peblo et sort.)

SCÈNE XI.

FRERE ARSÈNE, LE PRIEUR, puis DON QUEXADA.

LE PRIEUR.

Don Quexada vient de se présenter pour faire ses adieux à ce jeune don Juan. La nouvelle de votre mort l'a frappé d'une douleur si vive, que j'en ai eu pitié. Je lui ai dit, sans toutefois le tirer d'erreur, qu'il trouverait son élève dans cet appartement, mais, pour peu qu'il vous répugne de l'admettre en votre présence, l'entrevue aura lieu au grand parloir.

FRERE ARSÈNE.

Non pas; vraiment. Je le reverrai avec joie; mais, mon père, j'ai une grâce à vous demander.

LE PRIEUR.

Vous me rendez confus ; votre révérence ne sait-elle pas que je lui suis dévoué. Qu'attendez-vous de moi ?

FRERE ARSÈNE.

Bien peu de chose ; et je suis sûr qu'au moment où vous allez obtenir au chapitre un triomphe auquel je me fais une joie de concourir, vous serez plus disposé encore à m'être agréable. Ce jeune homme qu'on vient d'amener ici n'a point de vocation pour la vie religieuse ; ordonnez que les portes lui soient ouvertes. Vous voyez quc c'est peu de chose.

LE PRIEUR.

Comment, peu de chose ! mais l'ordre de Sa Majesté s'y oppose formellement.

FRERE ARSÈNE.

Elle est dans l'erreur.

LE PRIEUR.

Dans l'erreur !... Sa Majesté ! croyez-vous que cela soit possible ?

FRERE ARSÈNE.

Eh ! mon père, qui sait mieux que moi qu'un roi peut faillir ?

LE PRIEUR.

Voilà une humilité que j'admire ; cependant je me rends coupable envers le roi si je désobéis.

FRERE ARSÈNE.

Mais vous l'êtes devant Dieu en obéissant.

LE PRIEUR.

Devant Dieu, c'est une question, mon frère ; et envers le roi, c'est certain.

FRERE ARSÈNE.

Ainsi, ma prière n'est pas accueillie?... eh bien ! ce que je demandais, je l'exige.

LE PRIEUR.

J'aurai donc le regret bien amer de vous le refuser.

FRERE ARSÈNE.

Mais...

LE PRIEUR.

Mais... je suis le maître.

FRERE ARSÈNE, avec fierté.

Le maître ! le maître !... (Avec résignation.) Il est vrai, vous êtes le maître ; j'ai fait serment d'obéissance, et jamais je ne donnerai ici l'exemple de la révolte.

DON QUEXADA, qui entre et reconnaît frère Arsène.

Grand Dieu ! que vois-je?

LE PRIEUR.

Votre révérence me permet de me retirer.

FRERE ARSÈNE.

Vous êtes le maître.

SCÈNE XII.

FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA.

DON QUEXADA.

C'est bien vous, sire ! mes yeux ne me trompent pas ; vous vivez ! (Voulant se jeter aux genoux de frère Arsène qui l'en empêche.) Pardonnez à l'émotion dont j'ai le cœur bouleversé en baisant une fois encore la main de mon royal maître. J'ai cru voir son fantôme sortir du tombeau.

FRERE ARSÈNE.

Et ce n'est que trop vrai ; je ne suis plus qu'un fantôme de majesté. N'avez-vous pas entendu ce prieur qui sort d'ici ? ne m'a-t-il pas dit : Je suis le maître ? Il refuse de délivrer mon fils ; mon fils, qui, sans me connaître, me chérit déjà. Le beau jeune prince, Don Quexada ! que de fierté ! quel feu dans ses yeux ! des passions impétueuses, n'est-ce pas ? et une tête !... une tête plus vive que la mienne !

DON QUEXADA.

A qui le dites-vous, sire? il m'a précipité dans des embarras qui m'ont rendu malheureux...

FRERE ARSÈNE.

Comme une poule d'Espagne qui aurait couvé l'œuf d'un aigle.

DON QUEXADA.

Tant que l'aiglon s'est tenu dans sa coquille, rien de mieux; mais du moment qu'il l'a brisée...

FRERE ARSÈNE.

Il s'est senti de son origine. Il a voulu de l'air et du soleil. Par le Dieu vivant! il en aura, en dépit de tous les obstacles; oui, la lumière pour ses yeux; et pour ses aîles, la liberté! (Allant ouvrir la porte de sa cellule.) Venez, venez, mon jeune ami!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, DON JUAN, PEBLO.

DON JUAN, une robe de novice ouverte sur ses habits.

Eh bien! mon père, vos instances?...

FRERE ARSÈNE.

Ont échoué, don Juan, complètement échoué.

DON JUAN.

J'étais sûr que cette robe me porterait malheur.

FRERE ARSÈNE.

Point de découragement ! Don Quexada, que vous devez remercier de vous avoir conduit ici, quoi que vous en puissiez dire, m'aidera, par ses avis, à vous tirer d'embarras.

DON JUAN.

Qu'il m'en tire, et j'oublie tout.

FRERE ARSÈNE.

Va t'assurer, Peblo, que personne ne nous écoute.

PEBLO.

J'y cours, et je reviens (à part) pour entendre.

SCÈNE XIV.

LES PRÉDÉDENS, excepté PEBLO.

FRERE ARSÈNE.

Nous, tenons conseil.

DON JUAN.

Je vous dirai en confidence, frère Arsène, que votre petit novice pourra nous être utile.

FRERE ARSÈNE.

Il aura voix délibérative. Prenez un siége et mettez vous là, don Juan ; à ma gauche, seigneur Quexada : la séance est ouverte. (A Quexada.) Ne sentez-vous pas un peu de honte à vous voir présidé par un moine, vous, qui avez eu pour président...

DON QUEXADA.

Le plus grand homme de son siècle.

DON JUAN.

Après François Ier.

FRERE ARSÈNE, à Quexada.

Que dit-il donc ? il me paraît que vous lui avez donné des idées justes.

DON QUEXADA, embarrassé.

N'y prenez pas garde ! (A part.) Cette éducation-là me compromettra partout.

FRERE ARSÈNE.

Allons, jeune homme ! Charles-Quint était un autre politique que le roi dont vous parlez.

DON JUAN.

J'aime mieux le grand guerrier que le grand politique.

FRERE ARSÈNE, s'animant par degré.

Un fou couronné !

DON JUAN.

Un chevalier sur le trône!

DON QUEXADA.

Don Juan!... (A part.) Il est endiablé de son François Ier.

FRERE ARSÈNE.

Vous devez me céder là-dessus, en bonne conscience.

DON JUAN.

En bonne conscience, non, mon révérend.

FRERE ARSÈNE, se levant.

Je le veux.

DON QUEXADA, se levant aussi.

Frère Arsène vous dit qu'il le veut, qu'avez-vous à répondre?

DON JUAN, qui se lève à son tour.

Un mot fort simple, je ne le veux pas.

DON QUEXADA.

C'est comme un fait exprès; adieu la délibération.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Il a du sang d'empereur dans les veines.

DON QUEXADA.

Si jamais il abandonne une idée!...

DON JUAN.

Et pourquoi l'abandonnerais-je, à moins qu'il

ne me soit prouvé que j'ai tort : persuadez, ne commandez pas ; mais entre gens qui discutent, quand je veux, est un argument, je ne veux pas, devient une raison.

FRERE ARSÈNE, bas à Quexada.

Je n'ai que ce que je mérite, avec mon argument royal. (Haut.) Reprenons nos places. (A don Juan.) N'en parlons plus, jeune homme : je comprends qu'à vingt ans on préfère François I[er], et qu'on aime mieux Charles-Quint à quarante.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS; PEBLO.

PEBLO, au frère Arsène.

Personne, mon révérend, personne !

DON JUAN.

Assieds-toi dans ce grand fauteuil ; tu es du conseil.

PEBLO.

Moi ? quel honneur !

FRERE ARSÈNE.

Pense à t'en rendre digne par ta discrétion.

PEBLO.

Je ne dis jamais que ce qu'on ne me dit pas.

(A part.) Dieu! se tient-il droit, frère Arsène! a-t-il l'œil vif! c'est à ne pas le reconnaître.

FRERE ARSÈNE.

Comme doyen du conseil, parlez don Quexada.

DON QUEXADA.

Je le ferai en peu de mots; car le temps presse. Les gens du roi qui nous ont accompagnés jusqu'au couvent, sont repartis dans la nuit pour rendre compte de leur mission : à chaque instant les ordres les plus sévères peuvent arriver de Tolède. Votre révérence doit avoir conservé au moins un ami dans le monde ou à la cour; qu'elle écrive en notre faveur, et de la façon la plus pressante, à quelqu'un d'influent, et sur l'heure. Voilà mon sentiment; j'ai dit.

FRERE ARSÈNE.

Moi, pauvre moine! homme oublié!... d'ailleurs je l'avouerai, je trouve une jouissance d'orgueil à délivrer don Juan par la seule force de ma volonté, de mon intelligence; j'y mets ma gloire : je veux me prouver que je n'ai pas vieilli.

DON QUEXADA, à part.

Toujours le même : se créant des difficultés pour avoir le plaisir de les vaincre!

FRERE ARSÈNE.

L'avis est rejeté ; n'est-ce pas don Juan?

DON JUAN.

Rejeté ; pourvu que je sorte d'ici, peu m'importe comment.

PEBLO, avec importance.

Rejeté, rejeté! (A part.) Il n'était pas heureux, l'avis du doyen.

DON JUAN.

Quant à moi je prends conseil de cette épée, que je vois suspendue à la muraille, et qui me prouve que vous avez été soldat.

FRERE ARSÈNE.

J'ai fait un peu de tout; mais cette épée est celle d'un autre, qui fut captif comme vous.

DON JUAN.

Et qu'on a voulu faire moine? Donnez-la-moi, et tenez pour certain que je serai libre avant une heure, quand je devrais livrer bataille à tous les frères de toutes les congrégations d'Espagne.

PEBLO, se levant précipitamment.

Dieu! quel carnage de capuchons!

FRERE ARSÈNE.

Voilà justement un moyen à la François Ier.

DON JUAN.

Ah! mon révérend, vous voulez recommencer la querelle.

FRERE ARSÈNE.

Non pas; mais tout chevaleresque qu'il est, votre expédient, qui serait de mise dans une citadelle, ne convient pas dans un monastère; cependant, que faire? je ne trouve rien... Allons donc! seigneur Quexada, vous qui avez été le conseiller d'un empereur, vous devez avoir des idées.

DON QUEXADA.

Des idées, des idées, frère Arsène!... il ne m'en vient jamais que quand je n'en cherche pas, et dans ce moment-ci j'en cherche.

DON JUAN.

Eh bien! j'en ai une, c'est que Peblo peut nous tirer d'affaire.

FRERE ARSÈNE, à don Juan.

Comment?

DON JUAN.

Je lui ai promis le secret.

PEBLO.

Ah! mon frère, c'est mal.

FRERE ARSÈNE.

Parlez, Peblo, je vous l'ordonne.

PEBLO.

Vous me gronderez.

FRERE ARSÈNE.

Eh non!

PEBLO.

Me le jurez-vous?

FRERE ARSÈNE.

Je ne te le jure pas, mais je te le promets.

PEBLO.

Et mon expédient une fois connu, j'en pourrai profiter pour mon compte?

FRERE ARSÈNE.

Tu veux me quitter?

PEBLO.

Non pas vous, frère Arsène, mais la maison: on respire ici un air renfermé qui ne me convient pas.

FRERE ARSÈNE.

Voyez-vous, le fripon d'enfant! il sait qu'on a besoin de lui.

DON QUEXADA, bas au frère Arsène.

Traitez toujours, sauf à ratifier si bon vous semble.

FRERE ARSÈNE, de même à Quexada.

Comme dans notre bon temps. (A Peblo.) Voyons, parle.

PEBLO.

J'ai deux moyens : (montrant la clé) en voici un.

FRERE ARSÈNE.

Dieu me pardonne! c'est le passe-partout du frère gardien; est-il bien possible?...

PEBLO.

Souvenez-vous de votre promesse.

DON JUAN.

De grâce, mon père!...

PEBLO, courant à sa natte qu'il soulève.

Et voici le second.

FRERE ARSÈNE.

Une échelle de cordes!

PEBLO.

Avec celui-ci on descend par cette fenêtre; avec l'autre on sort par la petite porte qui donne sur la campagne; avec tous deux on est libre.

FRERE ARSÈNE.

Mais pour avoir eu cette idée-là, il mériterait de passer quinze jours au pain et à l'eau.

DON QUEXADA.

Si nous ne profitions pas de l'idée!

FRERE ARSÈNE.

Au fait, je ne vois rien de mieux. Ce ne sera

pas la première fois qu'un novice aura eu plus d'esprit à lui seul que toutes les vieilles têtes d'un chapitre.

PEBLO.

Les moines sont au réfectoire, dont les fenêtres ne donnent pas sur ce jardin; quands ils dînent, ils ne s'occupent pas d'autre chose: profitons du moment.

FRERE ARSÈNE.

Va pour le moyen de Peblo!

DON JUAN, qui soulève Peblo en l'embrassant.

Gloire à toi! tu es un petit démon adorable.

FRERE ARSÈNE, à Quexada.

Dès que vous serez hors d'ici, conduisez don Juan chez le vieux duc de Médina, parlez-lui de moi: il se souviendra de son ancien ami; et renfermés dans son palais, attendez que je vous écrive. A l'œuvre! don Juan, à l'œuvre!

DON JUAN, courant suspendre l'échelle au balcon.

Je ne me ferai pas prier.

DON QUEXADA, au frère Arsène.

Vous voulez donc qu'à mon âge je descende par cette fenêtre.

FRERE ARSÈNE.

Je tiendrai l'échelle.

DON QUEXADA.

Votre révérence daignerait.....

FRERE ARSÈNE.

J'en ai fait descendre bien d'autres, et de plus haut.

PEBLO.

Si je m'étais douté qu'il avait cette habitude-là !...

FRERE ARSÈNE, à Peblo.

Cours entr'ouvrir la porte, et veille au dehors.

DON JUAN, du balcon.

Tout est prêt; allons! don Quexada, hâtons-nous.

DON QUEXADA, baisant la main du frère Arsène.

Adieu, mon révérend !

DON JUAN.

A revoir, frère Arsène !

FRERE ARSÈNE.

Vous partez sans m'embrasser ?

DON JUAN.

Je serais bien ingrat.

FRERE ARSÈNE, avec émotion.

Le reverrai-je ?

DON JUAN.

Et ma robe, dont j'oubliais de me débarrasser.

PEBLO, accourant.

Alerte ! alerte ! voici le prieur.

DON QUEXADA.

Tout est perdu.

FRERE ARSÈNE.

Mais cette échelle, qui reste suspendue à la fenêtre, il va la voir.

PEBLO, à Quexada.

Fermez un des deux battans.

DON QUEXADA.

C'est une idée toute simple; je ne l'aurais pas eue. J'ai l'esprit frappé.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS; LE PRIEUR.

LE PRIEUR, à don Juan.

Novice, suivez-moi.

FRERE ARSÈNE.

Où donc, mon père ?

LE PRIEUR.

En lieu de sûreté, et au secret. Tel est l'ordre que je reçois de la cour. L'alguazil mayor, qui vient de me l'apporter à toute bride, laisse reposer les chevaux de son escorte pendant

deux heures, et repart avec don Juan, pour le couvent des Frères de la Passion.

DON JUAN.

Avec moi!

FRERE ARSÈNE, le calmant.

Patience! patience!

LE PRIEUR.

Quant à vous, don Quexada, une troupe de cavaliers, qui n'oserait pénétrer dans cette sainte maison, vous attend à la grande porte. Ils ont laissé échapper quelques mots sur la tour de Ségovie.

DON QUEXADA.

Sur la tour?....

FRERE ARSÈNE.

De Ségovie.

DON QUEXADA.

J'avais entendu.

FRERE ARSÈNE.

Eh bien! seigneur Quexada, la journée sera bonne.

DON QUEXADA.

Elle l'est déjà. (A part.) Hier, entre deux frères; aujourd'hui, entre un père et son fils; ah! maudit secret!

FRERE ARSÈNE.

Mais vous resterez ici.

DON QUEXADA.

Je n'ai plus la moindre envie de sortir.

LE PRIEUR, à don Juan.

Jeune homme, obéissez.

DON JUAN.

Quoi! mon révérend, vous souffririez...

FRERE ARSÈNE.

Il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher. Obéissez, don Juan. (Bas, en lui serrant la main.) Mais ne désespérez de rien.

DON JUAN, de même au frère Arsène.

Je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

PEBLO, tandis que don Juan sort.

Il n'est jamais le bien-venu, ce prieur; mais il ne pouvait pas plus mal arriver.

SCÈNE XVII.

FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA, PEBLO.

FRERE ARSÈNE, à Quexada.

Qu'avez-vous, mon vieil ami? vous avez l'air découragé.

DON QUEXADA.

On le serait à moins.

FRERE ARSÈNE.

Un obstacle vous abat; moi, il m'excite, il me réveille, il met en jeu tous les ressorts de mon intelligence.

PEBLO, à part.

Comme il s'agite! comme il marche; ce matin il se traînait à peine; maintenant il sauterait presque.

FRERE ARSÈNE.

Je lutterai, je l'emporterai... (A Quexada.) Ranimez-vous donc; vous n'êtes plus l'homme d'autrefois.

DON QUEXADA.

Si fait! frère Arsène, si fait! mais j'ai là devant moi cette tour de Ségovie qui m'apparaît comme un spectre : elle paralyse mes facultés.

FRERE ARSÈNE.

De la peur! eh! qui rêve sa défaite est vaincu d'avance. (Bas.) N'avons-nous pas perdu la bataille de Pavie pendant trois heures, et pourtant... (Haut, avec impatience.) Mais je n'ai que deux heures à moi.

PEBLO.

Il ne pense pas plus à sa goutte....

FRERE ARSÈNE.

Quoi! cette tête jadis si féconde en expé-

diens... (Il s'assied.) Cette tête vieillie ne peut donc plus rien enfanter?

PEBLO, occupé à retirer l'échelle de la fenêtre.

Les moines descendent au jardin pour se rendre à l'élection dans la grande salle du chapitre. Vous n'y allez pas, frère Arsène?

FRERE ARSÈNE.

Laisse-moi en repos avec ton élection!.... (A part, en se levant.) J'y pense, ce prieur, il est le maître; mais si je le devenais à mon tour!... (Haut.) Don Quexada, vous rappelez-vous une élection qui a fait bien du bruit dans le monde?

DON QUEXADA.

Je ne l'oublierai de ma vie. Dieu! que j'ai écrit de lettres dans ce temps-là, sans compter les post-scriptum!

FRERE ARSÈNE.

C'est justement ce que vous allez faire encore. A cette table! à cette table!

PEBLO, regardant toujours.

Ils se forment en groupes. Ils en ont au moins pour un quart-d'heure à intriguer sur le seui de la porte avant d'entrer.

FRERE ARSÈNE, prenant sur la table des plumes et du papier.

Tu crois?

PEBLO.

Mon oncle crie; frère Timothée prêche, et le prieur, radieux comme un soleil, donne sa bénédiction à tout le monde.

FRERE ARSÈNE.

Vite! ici, mon enfant, et de ta plus belle écriture.

PEBLO, un genou en terre, prêt à écrire sur un missel.

Je vais m'appliquer.

FRERE ARSÈNE.

Et moi... (Cherchant une place, et se mettant sur son prie-dieu) moi, là; attention! je dicte : à toi, Peblo; pour le père Timothée : « Mon éloquent ami, » A vous, Quexada; pour le père procureur : « Mon révérend frère, » (Écrivant à son tour.) « Mon très cher gardien... »

PEBLO.

C'est écrit. (A part.) Si je sais où il veut en venir...

FRERE ARSÈNE, à Peblo.

« J'approuve la sainte ambition que vous avez « de prêcher devant la cour ; mais comment me « résigner volontairement à perdre le fruit de « vos homélies édifiantes? » (A don Quexada.) « Vous m'avez souvent offert votre voix et celle « de vos amis; si je croyais faire tort à notre

« bon prieur en les acceptant, je les refuserais « encore, mais... »

DON QUEXADA.

Un peu trop vite! frère Arsène , un peu trop vite !

FRERE ARSÈNE, à part.

Pauvre homme! il est usé.

PEBLO.

« Homélies édifiantes. »

FRERE ARSÈNE, à Peblo, en continuant lui-même sa lettre commencée.

« Si le chapitre me confère aujourd'hui , « grâce à vous et aux vôtres, un titre qui me « permet de faire avec quelque dignité une ex- « cursion à la cour, heureux de vous y suivre , « je vous y promets mon appui. »

PEBLO, en écrivant.

Est-ce qu'il voudrait devenir abbé, par hasard ?

DON QUEXADA.

« Je refuserais encore; mais... »

FRERE ARSÈNE.

« Mais quelques suffrages au premier tour de « scrutin me causeraient une bien sensible joie, « sans nuire à la nomination du plus digne. « Votre frère et ami. » Y es-tu, Peblo ?

PEBLO.

J'attends.

DON QUEXADA.

Le voilà dans son élément, trois lettres à la fois !

FRERE ARSÈNE.

« Priver le roi, frère Timothée, d'un talent « comme le vôtre, c'est pécher ; mais passer « tout un carême sans vous entendre, ce serait « faire doublement pénitence. »

PEBLO.

Cette phrase-là doit lui aller au cœur.

FRERE ARSÈNE.

Écris, écris. (Lisant sur le devant de la scène la lettre qu'il vient d'achever.)

« Mon très cher gardien, franchise entière « avec vous, qui êtes la franchise même ! je « veux être abbé. Votre voix et toutes celles « que vous avez enrôlées sous vos ordres, je « vous les demande au nom du bel enfant qui « vous remettra ce billet. Vous connaissez son « père et je le connais aussi ; conduisez donc ma « galère à bon port, ou, de par Dieu ! je coule « la vôtre. Simple moine, je parlerai ; abbé je « jure de me taire. Sur ce, mon très cher gar- « dien, vogue ma galère, et Dieu sauve l'hon-

« neur de votre pavillon ! » (Courant à Peblo.) Donne, que je signe, et plie ta lettre.

PEBLO.

Oh! vous aurez toutes ces voix-là; mais si vous faites passer à votre bord mon oncle et son équipage, ce sera un vrai triomphe.

FRERE ARSÈNE, gaiement.

Auquel tu auras plus de part que tu ne penses, mon gentil Peblo.

PEBLO.

Ah! par exemple!...

FRERE ARSÈNE.

Car tu dois être mon messager auprès de lui.

PEBLO.

Gardez-vous bien de me choisir, père Arsène : il ne peut pas souffrir les enfans.

FRERE ARSÈNE.

N'importe ; va lui porter cette lettre.

PEBLO.

Il l'aura.

FRERE ARSÈNE.

Glisse la tienne dans la main du frère Timothée

PEBLO.

Je le ferai.

FRERE ARSÈNE.

Informe-toi du lieu où est enfermé don Juan.

PEBLO, montrant sa clé.

Je ferai mieux.

FRERE ARSÈNE.

Va, cours!... mais ne saute donc pas : ton rôle est grave.

PEBLO, d'un air dévot, en croisant ses bras sur la poitrine.

L'esprit de Dieu vous éclaire, père Arsène.

FRERE ARSÈNE, à part.

J'en fais un hypocrite, sans y prendre garde ; il faudra pourtant m'accuser de tout cela.

SCÈNE XVIII.

FRERE ARSÈNE, DON QUEXADA.

DON QUEXADA.

Voici ma lettre. (Après que frère Arsène l'a signée.) Faut-il la plier ?

FRERE ARSÈNE.

Pas encore. Post-scriptum...

DON QUEXADA.

Ah !

FRERE ARSÈNE.

« Le cardinal secrétaire-d'État met à ma dis-
« position la place vacante au sacré collége ;

« j'ai entendu vanter le mérite et les vertus de « votre parent, l'évêque de Ségorbe; venez me « trouver après l'élection. »

DON QUEXADA.

C'est un de vos post-scriptum d'autrefois.

FRERE ARSÈNE.

Tu me reconnais!

DON QUEXADA.

J'écris l'adresse.

FRERE ARSÈNE.

Inutile! faites-vous indiquer le frère procureur, et remettez-lui votre dépêche en personne.

DON QUEXADA, avec inquiétude.

Moi, sire!

DON QUEXADA.

Vous savez bien qu'il n'y a pas d'alguazils dans la maison.

FRERE ARSÈNE.

Il est vrai que j'y pensais : vous m'avez toujours deviné; j'obéis.

SCÈNE XIX.

FRERE ARSÈNE.

Courage, mon vieux conseiller ! alerte, mon joli page ! voilà donc les courriers en campagne pour une crosse d'abbé, comme jadis pour un sceptre d'empereur ! Chose bizarre : le choix de quelques moines dans le chapitre d'un petit couvent d'Estramadure ne m'aura pas moins agité, je crois, que celui de mes électeurs couronnés à la grande diète de Francfort ; mais rendre la liberté à mon fils, la lui rendre par la seule puissance de ma volonté, ce serait ma dernière et ma plus charmante victoire. (S'approchant de la fenêtre.) Ce Peblo, il arrivera trop tard... non, je le vois ; il arrête frère Timothée par la manche. Oh ! celui-ci est à moi. (Revenant sur le devant de la scène.) Je n'en puis pas dire autant de notre incorruptible procureur. Bon ! y a-t-il sous un capuchon une tête à l'épreuve d'un chapeau ? Mais, frère Pacôme, cet obstiné frère Pacôme cèdera-t-il ? eh ! oui ; par peur, tout vieux marin qu'il est ; le ridicule est l'épouvantail des gens du monde, et le scandale

celui des hommes d'église. Je doute cependant : mon cœur bat; mon sang bouillonne ; je puis donc connaître encore l'espérance et la crainte : doux supplice! il y a si long-temps que je n'ai rien désiré. Ah ! je me sens revivre !

SCÈNE XX.

FRÈRE ARSÈNE, PEBLO hors d'haleine.

FRERE ARSÈNE.

Eh bien ! tu as vu le frère Timothée ?

PEBLO.

Il a lu du coin de l'œil ce que je lui ai remis de votre part, ensuite il m'a donné un léger coup de ses deux doigts sur la joue, comme cela, et il m'a dit de son ton le plus doux : « Je suis tout à lui, à lui de cœur, mon joli séraphin. »

FRERE ARSÈNE.

Et ton oncle?

PEBLO.

Il avait à peine jeté les yeux sur votre lettre que son visage est devenu rouge comme une fraise de Valence : il m'a regardé de travers; ce qui ne m'a pas surpris, parce qu'il ne me regarde jamais autrement ; d'ailleurs je me

tenais à distance, et j'étais tranquille sur le compte de son passe-partout.

FRERE ARSÈNE.

Après?

PEBLO.

Rien à espérer de ce côté-là : il a mis la lettre en pièces, et s'est écrié de sa grosse voix: « Voilà ma réponse, petit agent de corruption. » Puis, en prononçant un affreux mot que je n'oserais pas répéter, il est parti comme un furieux pour écrire son vote.

FRERE ARSÈNE, à part.

Résistera-t-il?.... et tout le succès est là. (A Peblo.) Mais don Juan?

PEBLO.

J'ai découvert sa prison au bruit qu'il faisait pour en sortir: cric, crac! la porte s'ouvre et nous courons tous deux; il est maintenant ici près, dans ma cellule qui donne sur le corridor; mais il n'a plus de robe; déchirée, père Arsène; en lambeaux!... que voulez-vous? il n'aime pas les robes.

FRERE ARSÈNE.

Eh! qu'il vienne donc ce cher prisonnier!

PEBLO, appelant au fond.

Don Juan! don Juan!

FRERE ARSÈNE.

J'ai pourtant mis tout en usage, menaces et promesses : c'est l'artillerie d'une journée d'élection.

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS; DON JUAN.

DON JUAN.

Quoi! mon père, est-ce que Peblo m'a dit vrai? Quand je me reposais sur vous du soin de ma délivrance, la nomination d'un abbé vous occupait?

FRERE ARSÈNE.

Vous m'accusez, don Juan : voilà comme on nous juge! Peblo, va me chercher cette épée.

PEBLO, qui saute sur un fauteuil pour la prendre.

Dieu! qu'elle est lourde!

DON JUAN, la tirant du fourreau.

Pour ta main, enfant, mais pour la mienne!...

FRERE ARSÈNE.

Je pense en effet, mon fils, que votre bras ne lui ferait pas faute dans le besoin, et qu'il ne la ramènerait pas en arrière à l'heure du danger.

DON JUAN.

Non, fussé-je seul contre mille.

FRERE ARSÈNE, prenant l'épée.

Cette arme est plus précieuse que vous ne le pensez; elle est un don de cet empereur qui vint mourir ici sous une robe que sans doute il eût déchirée comme vous à votre âge?

DON JUAN.

De Charles-Quint! vous étiez donc son ami? il est mort entre vos bras?

FRERE ARSÈNE.

Il l'avait prise, par droit de victoire, à ce François Ier que vous aimez mieux que lui.

DON JUAN.

Et vous pourriez vous en dessaisir!...

FRERE ARSÈNE.

De quel usage est-elle pour un moine?

DON JUAN.

Et en ma faveur!

FRERE ARSÈNE.

Mais à des conditions que devant Dieu vous allez me jurer d'accomplir. (Lui présentant l'épée nue pour recevoir son serment.) A moins d'y être forcé par une défense légitime, vous ne vous servirez pas de cette épée pour votre propre cause : il lui faut des œuvres de grand capitaine et non des duels de jeune homme; elle ne sortira du fourreau que par l'ordre de votre sou-

verain, elle tombera de vos mains à son premier signe, et elle ne sera jamais teinte que du sang des ennemis du roi et du royaume; le jurez-vous?

DON JUAN.

Devant Dieu, sur mon honneur de gentilhomme, je le jure.

FRERE ARSÈNE.

Prenez-la donc : j'ai le pressentiment qu'elle gagnera des batailles!

DON JUAN, l'épée à la main.

Je ne ferai pas mentir votre prédiction.

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS; DON QUEXADA, puis LE PRIEUR.

DON QUEXADA.

Une majorité victorieuse! une élection triomphale!

FRERE ARSÈNE.

Bonne nouvelle, qui ne pouvait pas m'arriver par un messager plus agréable! (Bas.) Puisque j'ai pu l'emporter ici, savez-vous, don Quexada, que je réussirais peut-être dans un conclave?

DON QUEXADA, à part.

Cette idée-là devait lui venir. (Haut.) Le prieur,

qui me suit pour vous adresser son compliment, a une figure plus longue!... plus longue qu'elle n'était large avant le scrutin quand elle s'épanouissait d'espérance.

PEBLO.

Il m'a pris mes oranges, et je lui ai volé ses voix.

FRERE ARSÈNE, à Quexada.

Retenez mes dernières instructions : veillez sur don Juan, ne le quittez point d'une minute; soyez comme une ombre attachée à ses pas; c'est un service que je réclame de votre ancienne amitié.

DON QUEXADA.

Et vous ne pouvez douter de mon dévouement.

LE PRIEUR, qui entre.

Ah! mon révérend, que je sois le premier à vous féliciter sur votre nomination : jamais événement ne m'a pénétré d'une joie plus vive.

FRERE ARSÈNE.

Je vous rends grâce, frère prieur; je sais combien vos félicitations sont sincères, et je veux dès à présent mettre votre zèle à l'épreuve; conduisez le seigneur Quexada et don Juan...

LE PRIEUR, surpris.

Ce jeune homme ici!

FRERE ARSÈNE.

Conduisez-le vous-même hors des murs du couvent.

LE PRIEUR.

Moi-même! que dites-vous là? mais les ordres du roi...

FRERE ARSÈNE, avec sévérité.

Je suis le maître.

LE PRIEUR, s'inclinant profondément.

Vous avez raison, vous avez raison : nous devons obéissance à notre abbé. (A part.) Ma responsabilité est à couvert.

DON JUAN, serrant la main du frère Arsène.

J'étais bien injuste.

PEBLO.

Chacun à son tour. Dieu! est-il malin, frère Arsène!

LE PRIEUR.

Seigneur don Juan, je suis prêt à vous conduire.

DON QUEXADA, vivement.

Que ce ne soit pas par la grande porte, s'il vous plaît.

FRERE ARSÈNE.

Je comprends. (Au prieur.) Par la porte de la

chapelle. (A Quexada.) C'est le chemin le plus long, mais le plus sûr. (Au prieur.) Mettez à la disposition de ces deux gentilshommes les meilleurs chevaux de nos écuries.

PEBLO.

Le cheval du frère quêteur, c'est celui qui va le plus vite et qui porte le plus.

FRERE ARSÈNE, tendant les bras à don Juan.

Encore une fois !...

DON JUAN.

Qui ne sera pas la dernière.

FRERE ARSENE, à don Juan.

Faites-moi de loin un signe d'adieu quand vous allez passer sous mon balcon.

DON QUEXADA.

Je vous quitte, frère Arsène; (bas) mais je vous ai revu dans votre gloire.

LE PRIEUR, à part.

Voici toute la communauté! du moins ils ne jouiront pas de ma défaite. (Haut.) Veuillez me suivre.

(Il sort avec don Juan et don Quexada, pendant que les moines entrent par le fond.)

SCÈNE XXIII.

FRERE ARSÈNE, PEBLO, FRÈRE PACOME, FRERE TIMOTHÉE, MOINES, qui restent au fond du théâtre et dans le corridor.

FRERE PACOME.

A l'unanimité, révérendissime abbé! à l'unanimité! hors une voix pour le prieur.

PEBLO, bas à frère Arsène.

C'était peut-être la sienne.

FRERE ARSÈNE, à part.

Mais c'est un petit diable enfroqué que ce lutin d'enfant-là!

FRERE TIMOTHÉE.

Jamais l'esprit d'union qui nous anime ne s'est manifesté par une justice plus éclatante.

FRERE ARSÈNE.

Mes frères, je ne puis vous exprimer combien cette preuve de votre estime me touche profondément; il m'est si doux de me dire, en la recevant, que je n'ai point fait un pas hors de chez moi pour l'obtenir. (A part, les yeux tournés vers la fenêtre.) Don Juan n'est pas libre encore.

PEBLO.

Je suis témoin que père Arsène est resté dans sa cellule ; (A part.) mais j'ai couru pour lui !....

FRERE TIMOTHÉE.

C'est vraiment une élection miraculeuse.

FRERE PACOME.

Il ne nous reste plus qu'à descendre au chœur pour chanter le *Te Deum* en l'honneur du nouvel abbé.

FRERE TIMOTHÉE.

Et pour rendre grâce au ciel de nous avoir si bien inspirés.

FRERE ARSÈNE, regardant toujours vers la fenêtre, à part.

Ah ! le voilà. (Haut.) Pardon, mes frères; je suis à vous. (S'approchant du balcon.) Le beau cavalier !... Adieu, adieu !... il vole, il se perd dans un tourbillon de poussière. Va, bon et brave jeune homme ; de loin comme de près, je veillerai sur ta fortune.

FRERE PACOME.

Nous vous devançons.

FRERE ARSÈNE.

Un moment, je vous en supplie ! cet honneur inespéré que vous venez de me rendre, ne sortira jamais de mon souvenir; mais je suis revenu

des gloires de la terre, je sens mon insuffisance pour des fonctions qui m'accableraient, et que je dois plus à votre bienveillante amitié qu'à mon propre mérite; permettez-moi de les résigner dans vos mains : j'abdique.

FRERE PACOME, à part.

Il faut qu'il ait la rage de l'abdication!

FRERE ARSÈNE.

Que le chapitre rentre en séance; j'y prendrai place; et c'est après cette élection nouvelle que nous irons avec plus de justice entonner le *Te Deum* en l'honneur du plus digne. (Bas à Timothée.) Je vous promets de parler. (Bas à Pacôme.) Je vous jure de ne rien dire. (A tous.) Je vous rejoins, mes frères.

SCÈNE XXIV.

FRERE ARSÈNE, PEBLO.

FRERE ARSÈNE.

J'en suis sorti à mon honneur!

PEBLO, les mains jointes.

Frère Arsène, vous ne vous souviendrez ni de ma clé ni de mon échelle?

FRERE ARSÈNE.

Pas avant demain soir.

PEBLO, à part.

S'il me retrouve demain matin !...

FRERE ARSÈNE, tombant dans un fauteuil.

Je n'en peux plus ; mais voilà le premier jour que j'aie passé ici sans regarder l'heure.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Chez Dona Florinde. Même salon qu'au second acte. Une table où brûlent deux bougies.

SCÈNE I.

DONA FLORINDE, assise et la tête appuyée sur sa main, DOROTHÉE, qui la regarde en entrant.

DOROTHÉE.

Sa vue me navre le cœur ; si ces inquisiteurs étaient des hommes, ils auraient pitié d'elle, mais les démons !...

DONA FLORINDE.

Don Juan l'ignore; c'est une douleur de moins pour lui. (A Dorothée.) Eh bien ! ma lettre?

DOROTHÉE.

Elle est partie par ce joyeux muletier qui rit toujours. Que la gaieté d'autrui est mal venue quand on est triste ! il siffle, il chante et il galope en toute hâte sur la route de Saint-Just.

DONA FLORINDE.

Parviendra-t-elle ?

DOROTHÉE.

Vous en doutez?

DONA FLORINDE.

Sais-je le nom qu'il a pris, quand il s'est retiré dans ce cloître?

DOROTHÉE.

Mais celui qu'il a porté est sur l'adresse; qui ne connaît pas Charles-Quint?

DONA FLORINDE.

J'ai cédé à tes instances; tu crois que par un reste de bienveillance pour le père, il s'intéressera au sort de la fille orpheline et menacée.

DOROTHÉE.

Pourquoi pas? il acquitte par une démarche qui ne lui coûte rien un service reçu argent comptant; décharger sa conscience, sans rendre sa bourse plus légère, c'est une bonne œuvre à bon marché.

DONA FLORINDE.

Il entre toujours de l'argent dans tes raisons, Dorothée.

DOROTHÉE.

Je ne connais que cet argument-là qui ait le privilége de convaincre quelqu'un sans le fâcher.

DONA FLORINDE.

Je te laisse donc ton espérance.

DOROTHÉE.

Si je ne l'avais plus, quelle serait ma consolation? comment désarmer ce tribunal terrible devant lequel vous êtes citée?

DONA FLORINDE.

Calme-toi, tu sais que j'ai un protecteur, qui veut bien me conduire aux pieds de mes juges, m'encourager par ses conseils, m'assister de son crédit.

DOROTHÉE.

Ce personnage mystérieux, qui s'est présenté ici de la part du roi et du comte de Santa-Fiore en ne se nommant qu'à vous seule?

DONA FLORINDE.

Quand tu es descendue, il n'était pas venu encore?

DOROTHÉE.

On doit l'introduire dès qu'il arrivera, mais je n'ai pas même entendu le bruit d'un carrosse : la rue est déserte; une pluie d'orage commence à tomber par grosses gouttes; se croirait-on à Tolède? pas une guitare pour égayer cette triste nuit; pas une haleine de vent qui la rafraîchisse.

DONA FLORINDE.

C'est vrai ; on ne respire plus : ouvre la jalousie.

DOROTHÉE.

Sur la rue ?

DONA FLORINDE.

Non celle qui donne sur ce jardin qu'il aimait tant.

DOROTHÉE.

L'odeur des jasmins monte jusqu'ici.

DONA FLORINDE.

N'as-tu pas éprouvé quelquefois , Dorothée , combien un son vague , une bouffée d'air réveille fortement certaines impressions de plaisir ou de peine et fait revivre un souvenir jusqu'à la réalité ?

DOROTHÉE.

Je devine à qui vous pensez.

DONA FLORINDE.

Le grand mérite ! je ne pense jamais qu'à lui. Nous nous sommes assis tant de fois parmi ces touffes de fleurs ! une pluie d'orage ne nous fesait pas peur alors ; nous ne la sentions pas. Que de longues promenades , qui nous semblaient si courtes ! Il n'y avait pour nous que belles nuits , que parfums , que bonheur ! C'é-

taient de douces soirées qui ne reviendront plus.

DOROTHÉE.

Pourquoi ? ce seigneur en qui vous avez confiance ne vous a-t-il pas dit que le soupçon élevé contre vous tombait de soi-même, qu'en vous rendant à la première citation du tribunal vous disposiez vos juges en votre faveur ; enfin n'a-t-il pas promis de vous ramener dans mes bras ?

DONA FLORINDE.

Et il tiendra sa parole, Dorothée; certainement il le fera... mais... il faut tout prévoir ; garde bien ce papier, ce sont mes volontés.

DOROTHÉE.

Vous voulez dire les dernières.

DONA FLORINDE.

C'est au contraire ce que je ne voulais pas dire de peur de t'affliger : si... je ne revenais plus...

DOROTHÉE.

Vous !

DONA FLORINDE.

Ce n'est qu'un doute ; tu trouverais là de quoi vivre, non pas heureuse, mais riche.

DOROTHÉE.

Je n'aurais plus besoin de rien.

DONA FLORINDE.

Quant à don-Juan, s'il est rendu au monde, je veux être pour quelque chose dans son bonheur que je devais partager; je veux que mes biens soient à lui pour qu'il en dispose à son gré, sans se croire engagé même de souvenir envers l'amie qu'il n'aura plus.

DOROTHÉE.

Bon et noble cœur! vous serez heureuse: une voix secrète me dit que vous le reverrez. Le brave jeune homme, s'il doit avoir jamais une autre épouse que vous, c'est l'Eglise, et vous ne pourrez pas l'accuser d'infidélité, assurément l'inclination n'y sera pour rien.

DONA FLORINDE.

Tais-toi, tais-toi : on vient; c'est celui que j'attends; j'aurai du courage.

DOROTHÉE.

Vos mains sont froides, pauvre chère fille; vous tremblez.

DONA FLORINDE.

Non, non; je t'assure.

DOROTHÉE.

Ah! toutes mes terreurs me reprennent.

SCENE II.

DONA FLORINDE, DOROTHÉE, DON RUI GOMÈS.

GOMÈS.

J'arrive à l'heure convenue, sénora.

DONA FLORINDE.

Je la croyais passée : on est donc presque aussi impatiente quand on craint que quand on espère ?

GOMÈS.

Soyez sans crainte ; le protecteur puissant que je vous ai nommé ne vous abandonnera pas.

DOROTHÉE.

Est-ce qu'il ne me sera pas permis de l'accompagner ?

GOMÈS.

Vous savez que les ordres de l'inquisition sont formels.

DOROTHÉE.

Mais vous me la ramènerez, mon bon seigneur ; c'est tout ce que j'aime sur la terre : vous avez promis de me la ramener.

GOMÈS.

Je vous le promets encore, et ce sera bientôt.

DONA FLORINDE.

Dorothée, donne ma mantille et mon masque.

DOROTHÉE, qui va les prendre sur un siége.

Et n'avoir pas la consolation de la suivre !

GOMÈS, à part.

L'orgueil d'une telle conquête ne pourrait rien sur elle, mais la terreur !...

DONA FLORINDE.

Je ne te dis pas adieu, Dorothée.

DOROTHÉE.

Oh ! non : c'est un mot qu'il ne faut dire qu'à ceux qu'on ne doit pas revoir : (La reconduisant jusqu'à la porte et lui baisant les mains.) Il vient malgré moi sur mes lèvres... je ne le prononcerai pas ; ma fille ! ma fille bien aimée !...

SCÈNE III.

DOROTHÉE, puis DON JUAN.

DOROTHÉE.

Maintenant, je puis me désespérer tout à mon aise ; je puis les maudire, eux et leurs lois de sang, et leur tribunal de bourreaux, et lui le premier, puisqu'il ne m'entend plus ; qu'avons-nous fait pour qu'on nous traite ainsi ? Ah ! si

le pouvoir passe une fois du côté de la vraie croyance, c'est-à-dire du nôtre, nous serons humains et charitables; mais ces chrétiens qui nous oppriment, si je les tenais tous, je voudrais les anéantir d'un seul coup, les déchirer par morceaux; je voudrais les faire brûler à petit feu jusqu'au dernier...

DON JUAN, qui vient d'entrer par la fenêtre.

Un seul excepté, j'espère!

DOROTHÉE, poussant un cri.

C'est vous, seigneur don Juan; quelle peur vous m'avez faite! vous, ici!... et par quelle route encore!

DON JUAN.

La seule où j'étais sûr de ne rencontrer personne, la brèche du jardin et l'escalade.

DOROTHÉE.

Dieu tout-puissant! c'est du ciel que vous êtes tombé.

DON JUAN.

Exactement, j'en arrive; ou du moins j'y allais tout droit, mais j'ai rebroussé chemin; partage donc mon bonheur: elle m'est rendue.

SCNE IV.

LES PRÉCÉDENS, DON QUEXADA.

DON QUEXADA, à don Juan, de la fenêtre.

Du moins, venez à mon aide!

DON JUAN, courant à lui.

J'oubliais... Ah! pardon; l'arrière-garde est en retard.

DOROTHÉE.

Comment lui annoncer une nouvelle qui va changer sa joie en désespoir ?

DON JUAN, à Quexada.

Ne craignez point : le treillage est bon.

DON QUEXADA.

Sortir, entrer par les fenêtres! on dirait que les portes ne doivent plus s'ouvrir pour nous.

DON JUAN, l'aidant à franchir le balcon.

Ce ne sont pas celles qui s'ouvrent que je crains le plus.

DON QUEXADA.

Ni moi ; où sommes-nous ici?

DON JUAN, à Dorothée.

Que fait dona Florinde? elle s'est retirée dans son appartement ?

DOROTHÉE, à part.

Je redoute jusqu'aux extravagances de sa douleur.

DON QUEXADA.

Nous sommes chez dona Florinde ?

DON JUAN, à Dorothée.

Cours la prévenir de notre arrivée.

DOROTHÉE.

J'y vais, seigneur don Juan. (A part.) Mon Dieu ! que faire ? obéissons, ne fût-ce que pour lui laisser le temps de revenir.

SCÈNE V.

DON JUAN, DON QUEXADA.

DON JUAN.

Concevez-vous ma joie ? je vais la revoir.

DON QUEXADA.

Et c'est pour m'entraîner chez elle à mon insu que vous avez refusé de me suivre au palais de Médina. Ah ! pourquoi ai-je promis, solennellement promis de ne pas vous quitter d'un moment ? Chez dona Florinde !

DON JUAN.

Pouvais-je vous conduire autre part ?

DON QUEXADA.

Non, vous ne le pouviez pas; depuis hier matin, il y a en vous je ne sais quoi de malencontreux qui se communique à moi, pour nous faire agir et parler tous deux, comme d'inspiration, au rebours de la prudence et du bon sens; et vous êtes dans l'ivresse encore.

DON JUAN.

Que voulez-vous? je n'ai que d'heureux pressentimens.

DON QUEXADA.

Alors il va nous arriver quelque malheur.

DON JUAN.

Mais que fait-elle?

DON QUEXAXA, qui le suit.

Vous avez beau ne pas m'écouter : il faut m'entendre ; revenir dans une maison où il vous a plu d'introduire le comte de Santa-Fiore, qui est peut-être observée, cernée par des gens à lui, où vous pouvez le rencontrer en personne...

DON JUAN.

Que j'aie cette bonne fortune, et ma joie est au comble.

DON QUEXADA.

Dieu vous en préserve!... et moi aussi! Mais

le plus acharné de vos ennemis ne pourrait pas faire un vœu qui vous fût plus fatal. Savez-vous, jeune homme, quel avenir vous jetez au hasard? Savez-vous qui vous êtes? Si vous le saviez, vous auriez un peu plus de respect pour vous-même.

DON JUAN, qui revient précipitamment.

Du respect pour moi! je ne m'en serais jamais avisé; je suis donc quelque chose de bien important dans le monde?

DON QUEXADA.

Vous êtes....

DON JUAN.

Enfin, je vais me connaître!

DON QUEXADA.

Vous êtes... un fou; c'est tout ce que je puis vous dire.

DON JUAN.

Ne me demandez donc pas de me conduire comme un sage; mais allons, asseyez-vous et rassurez-vous, mon digne ami; vous ne seriez pas plus en peine quand le saint-office se mêlerait de mes affaires et des vôtres.

DON QUEXADA.

C'est la seule infortune qui nous manque; n'en parlez pas, ou vous la ferez venir.

DON JUAN.

Dorothée! je meurs d'impatience; Dorothée!... quoi! tu es seule?...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS; DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

Ah! seigneur don Juan!...

DON JUAN.

Que vois-je? tu détournes le visage; tu pleures; il s'est passé quelque horrible aventure que tu veux me cacher!

DOROTHÉE.

Je le voulais, et je ne le peux pas.

DON JUAN.

Explique-toi; je suis au supplice. Dona Florinde?....

DOROTHÉE.

N'est plus ici.

DON JUAN.

Achève.

DOROTHÉE.

On l'interroge.

DON JUAN.

Où donc? qui donc? Achève par pitié.

DOROTHÉE.

L'inquisition.

DON JUAN.

L'inquisition ! une juive ! elle est perdue.

DON QUEXADA, courant à lui.

Qu'est-ce que vous venez de dire?

DON JUAN, avec désespoir, à Quexada.

Perdue sans ressource !

DON QUEXADA.

Ce n'est pas là ce que je vous demande. Vous avez parlé d'une juive?

DON JUAN.

Moi !

DON QUEXADA.

Dona Florinde est une juive ?

DON JUAN.

Puisque je l'ai dit, c'est vrai.

DON QUEXADA.

Soupçonnée d'apostasie après abjuration.... Là ! je l'aurais juré ; mais il n'y a plus de sûreté pour nous chez elle.

DON JUAN.

Allons !

DON QUEDADA.

L'inquisition ne se borne pas à brûler les juifs,

elle brûle aussi leurs adhérens ; m'entendez-vous ? leurs adhérens.

DON JUAN.

Eh ! oui, je vous entends : leurs adhérens. Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? et que m'importe ?

DOROTHÉE.

Eh bien ! nous périrons tous ensemble.

DON JUAN.

Tous ensemble.

DON QUEXADA, furieux à Dorothée.

Parlez pour vous, la duègne. Si cette partie de plaisir-là vous tente, donnez-vous en la joie ; mais je ne veux pas en être. Je veux sortir d'ici.

DOROTHÉE.

Sortez.

DON JUAN.

Qui vous retient?

DON QUEXADA.

Et de l'Espagne. (A don Juan.) Mais vous me suivrez ; nous ne pouvons aller, ni trop vite, ni trop loin. A la veille d'un auto-da-fé, et avec l'ennemi que nous avons sur les bras, une telle liaison suffit pour nous mener droit au bûcher. Partons, venez, mon cher don Juan, venez...

DON JUAN, le prenant par le bras pour l'entraîner.

A l'inquisition? je le veux bien.

DON QUEXADA.

Pour Dieu! lâchez-moi. Quand il parle ainsi il me semble que j'ai les pieds sur des charbons ardens.

DOROTHÉE.

De grâce, seigneur don Juan, pas d'imprudence! Un des personnages importans du saint-office protége dona Florinde, l'accompagne, et doit la ramener chez elle.

DON JUAN.

Cette nuit même?

DOROTHÉE.

Et bientôt, il me l'a promis.

DON JUAN.

Que ne le disais-tu?

DON QUEXADA.

Je ne veux pas qu'il me trouve dans cette maison. Encore un coup, suivez-moi.

DON JUAN.

Quand je devrais abjurer pour partager son sort, je reste.

DON QUEXADA.

Tenez, don Juan, vous êtes un ingrat; vous me désespérez. Tout ce qu'il était humainement

possible de faire pour tenir ma promesse, je l'ai fait; vous avez ri des conseils du vieillard, et il a mieux aimé redevenir jeune homme pour extravaguer avec vous que d'avoir raison en vous abandonnant à votre mauvaise tête; mais tout a son terme. La rage de l'auto-da-fé vous tourne l'esprit, et je me perdrais maintenant sans vous être bon à rien. Adieu donc!... mon élève, mon cher enfant, c'est avec un serrement de cœur que je vous le dis; c'est en pleurant que je vous embrasse; mais adieu; car enfin la paternité la plus dévouée ne peut pas aller jusqu'à vous faire brûler vif pour un fils... qui n'est pas le vôtre.

DON JUAN.

Écoutez; votre parole donnée, votre tendresse pour moi, vous pouvez tout concilier avec votre sûreté.

DON QUEXADA.

Comment? dites-le en deux mots.

DON JUAN.

Dès que dona Florinde sera seule, je me montre, et je fuis avec elle avant d'attendre une seconde citation du tribunal.

DOROTHÉE.

Ah! sauvez-la!

DON JUAN.

Sortez : procurez-vous des chevaux, et revenez nous prendre ; alors à vous le commandement.

DON QUEXADA.

Comptez sur la plus belle retraite !... mais écoutez-moi à votre tour ; je viendrai sous la fenêtre vous faire un signal.

DON JUAN.

Oui.

DON QUEXADA.

Trois coups dans la main.

DON JUAN.

Bien.

DON QUEXADA.

Si je puis rentrer dans cette maison sans danger, vous me répondrez ; autrement...

DON JUAN.

Je ne vous répondrai pas.

DON QUEXADA.

Vous me le promettez ?

DON JUAN.

C'est convenu.

DON QUEXADA, à Dorothée.

Maintenant conduisez-moi, et avec prudence.

DOROTHÉE.

Personne sur le seuil. Ne craignez rien.

DON QUEXADA, qui sort avec Dorothée.

Les juifs et leurs adhérens; miséricorde!...

DON JUAN.

Il n'a que ses adhérens dans la tête.

SCÈNE VII.

DON JUAN, SEUL.

Oh! quand une peur, qui tient du délire, vous crie aux oreilles, le moyen d'assembler deux idées!. (Il s'assied.) Réfléchissons, maintenant que je suis seul: à quoi me résoudre?... à l'attendre? et si elle ne revenait pas! j'irais la chercher jusqu'au fond de cette caverne du saint-office... mais je mourrais mille fois avant de m'en ouvrir l'entrée! N'est-ce pas le comble du malheur que de n'avoir pas même la ressource de faire une folie? (Se levant) Attendre est impossible, agir ne l'est pas moins; quel supplice que de ne pouvoir prendre un parti! Le plus mauvais de tous vaut mieux que l'indécision, et je donnerais dix années de ma vie pour m'épargner une heure de cette insupportable angoisse; (Retombant assis.) j'y succombe. Ah! Florinde, Florinde! vous ai-je perdue pour toujours?

SCÈNE VIII.

DON JUAN, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, accourant.

La voilà, seigneur don Juan ! je l'ai revue : la voilà.

DON JUAN.

Je cours au devant d'elle.

DOROTHÉE.

Mais elle n'est pas seule ; celui dont je vous ai parlé la ramène ; voulez-vous la perdre ?

DON JUAN.

Plutôt cent fois me perdre moi-même !

DOROTHÉE.

Gardez-vous donc de vous montrer, et laissez-vous conduire.

DON JUAN.

Où tu voudras.

DOROTHÉE, ouvrant une porte latérale.

Dans le lieu le plus retiré de la maison ; chez moi, et pour n'en sortir qu'à propos.

DON JUAN.

Elle est de retour ; je suis ici pour la défendre : ah ! je respire, et je t'obéis. (Il sort avec Dorothée.)

SCÈNE IX.

DONA FLORINDE, DON RUI GOMÈS.

DONA FLOLINDE.

Grâces vous soient rendues, don Gomès! vous avez tenu votre parole; mais pardonnez... Tombant sur un siége.) mes genoux tremblent sous moi.

GOMÈS.

Cet interrogatoire vous a laissé une impression pénible.

DONA FLORINDE.

Douloureuse, accablante comme un rêve qu'on ne peut chasser. Cette vaste salle tendue de noir, ces torches qui n'éclairent que pour rendre l'obscurité plus affreuse, ces juges voilés, dont les yeux seuls sont visibles et se fixent sur vous avec une immobilité qui glace même la pensée... Quel spectacle! la justice des hommes ne peut-elle donc nous apparaître que sous ces dehors terribles?

GOMÈS.

Oui, sénora, quand c'est Dieu qu'elle venge; mais j'espère que vos juges s'adouciront en votre faveur.

DONA FLORINDE.

Vous n'en avez pas la certitude?

GOMÈS.

Je voudrais l'avoir.

DONA FLORINDE.

Ils ont donc résolu de me rappeler en leur présence?

GOMÈS.

Je l'ignore, mais c'est possible.

DONA FLORINDE.

De me soumettre à cette épreuve de douleur, dont les instrumens épars autour de moi, m'ôtaient presque l'usage de ma raison.

GOMÈS.

Je répugne à le croire, mais...

DONA FLORINDE, se levant.

C'est encore possible! Ah! vous ne le permettrez pas; vous prendrez pitié de moi; le courage de mourir, je l'aurais: je suis si malheureuse! Mais devant de telles souffrances je ne me sens plus que la faiblesse d'une femme; elles me font peur. Comment me les épargner? je me soumets d'avance à tout ce qu'on exigera de moi; tout ce qu'on voudra que je dise, je le dirai; pour mourir plus vite, pour ne mourir qu'une fois! oh! je le dirai.

GOMÈS, à part.

La voilà donc où je désirais l'amener. (A dona Florinde.) Une seule personne peut intervenir entre vous et vos juges; une seule, je vous le répète : c'est le roi.

DONA FLORINDE.

Le fera-t-il ?

GOMÈS.

En pouvez-vous douter, quand il daigne venir vous l'assurer lui-même ?

DONA FLORINDE.

Qu'il vienne donc !

GOMÈS.

Comme je vous l'ai dit, madame, je croyais le trouver ici; dans quelques instans il sera près de vous; ne lui montrez aucun ressentiment : songez que l'inquisition intimide jusqu'aux rois; qu'une démarche auprès de ce tribunal est hasardeuse, même pour lui, et qu'elle mérite quelque reconnaissance.

DONA FLORINDE.

Hélas ! que peut-il attendre de la mienne ?

GOMÈS.

Je vous quitte, sénora, et c'est encore pour m'occuper de vous; je veux revoir vos juges,

combattre les préventions qui, je l'avoue, me font frémir malgré moi.

DONA FLORINDE.

Courez : je vous en remercie, et du fond de l'ame.

GOMÈS.

Pourrai-je les détruire ?... (La regardant.) Quoi! tant de beauté! ce serait horrible.

DONA FLORINDE.

Ah! je tremble, je tremble.

GOMÈS.

Ayez donc autant de pitié pour vous que j'en ai moi-même. Don Philippe ne peut tarder : vous allez le voir ; votre sort est dans vos mains. Restez, restez, sénora.

DONA FLORINDE, retombant assise.

Du moins, mes bénédictions vous accompagnent.

GOMÈS, à part en sortant.

Que le roi promette maintenant, et l'amant va tout obtenir.

SCÈNE X.

DONA FLORINDE, SEULE.

Je n'ai plus qu'une espérance ; mais que va-t-il m'ordonner ? de renoncer à don Juan ; ne som-

mes-nous pas séparés ? de ne plus l'aimer ; est-ce en mon pouvoir ?... Oh ! que la terreur a d'empire sur nous ! c'est son ennemi que j'appelle de tous mes vœux, son ennemi mortel, le roi... il faut que je sois bien malheureuse ou bien faible puisque je peux souhaiter de le revoir ; je le souhaite pourtant : j'en ai honte, mais je ne saurais me vaincre. Mon Dieu, faites qu'il vienne !

SCÈNE XI.

DONA FLORINDE, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, s'élançant vers dona Florinde.

Ah ! c'est vous, vous que je presse dans mes bras !

DONA FLORINDE.

Dorothée, ma mère !...

DOROTHÉE.

Vous frissonnez.

DONA FLORINDE.

N'ajoute pas à mon émotion par la tienne : je veux me calmer ; j'attends quelqu'un.

DOROTHÉE.

Moi, je vous annonce une personne que vous n'attendiez plus.

DONA FLORINDE.

Que veux-tu dire ?

DOROTHÉE.

C'est lui.

DONA FLORINDE.

Don Juan ?

DOROTHÉE.

Lui, qui vient d'arriver.

DONA FLORINDE.

Don Juan est libre : ô ciel ! je te rends grâce !

DOROTHÉE.

Retiré dans ma chambre, il m'envoie m'assurer que vous êtes seule : un mot de vous et il est à vos pieds ; irai-je le chercher ?

DONA FLORINDE.

Mais sans doute ; mais à l'instant ; mais va donc si tu m'aimes ! (La retenant par le bras.) N'as-tu pas entendu ?...

DOROTHÉE.

Non rien ; rien, je vous jure.

DONA FLORINDE.

Arrête ! la joie m'ôtait le sens : que don Juan parte ; qu'il fuie !

DOROTHÉE.

Avec vous, cette nuit ; sans vous, jamais !

DONA FLORINDE.

Et comment fuir? il va le rencontrer.

DOROTHÉE.

Qui donc?

DONA FLORINDE.

Je te l'ai dit : le comte, le comte, qui ne peut tarder; qui sera près de moi dans un moment; qui monte peut-être pendant que je te parle. Dieu! s'ils se retrouvaient en face l'un de l'autre!...

DOROTHÉE.

Eh bien! don Juan le tuerait.

DONA FLORINDE.

Le tuer! que dis-tu? mais tu ignores... ce serait le plus épouvantable des crimes; et j'ai pu souhaiter sa présence!... Écoute, Dorothée : don Juan est chez toi; il faut l'y retenir.

DOROTHÉE.

S'il consent à se laisser faire.

DONA FLORINDE.

Sans lui parler du comte.

DOROTHÉE.

Je m'en garderai bien; mais voudra-t-il attendre?

DONA FLORINDE.

Dis-lui que je l'en prie; dis-lui que je le veux,

qu'il y va de ses jours; non, des miens; il t'écoutera.

DOROTHÉE.

Je l'espère; cependant n'y a-t-il pour vous aucun danger à demeurer seule?

DONA FLORINDE.

Aucun; je tremblais tout à l'heure, mais je redeviens moi-même : je ne pense plus qu'à lui, je ne crains plus que pour lui, je m'exposerais à tout pour le sauver; l'amour, ah! l'amour, c'est le courage des femmes.

DOROTHÉE.

Mais don Juan ne consultera que son épée, s'il découvre que vous refusez de le recevoir pour entretenir son ennemi.

DONA FLORINDE.

Toute une galerie entre ce salon et ta chambre; il ne pourra nous entendre.

DOROTHÉE.

Ah! si vous aviez pu lui parler!

DONA FLORINDE.

Oui, tu as raison, je le peux encore; viens, je t'accompagne, je te devance, du moins je l'aurai revu!... (S'arrêtant tout-à-coup.) Cette fois je ne me trompe pas.

DOROTHÉE.

On monte les degrés; on vient.

DONA FLORINDE.

C'est le comte; il est trop tard. Dorothée, sauve-nous tous deux. Va, cours; et je referme cette porte sur toi! (Donnant un tour de clé.) Je ne puis mettre assez d'obstacles entre don Juan et lui. (Revenant sur le devant de la scène.) Ah! que mon cœur et mes yeux ne me trahissent pas.

SCÈNE XII.

DONA FLORINDE, PHILIPPE II.

PHILIPPE II, à part au fond.

L'effroi, qui va me la livrer, l'embellit encore. Ou cette nuit, ou jamais!

DONA FLORINDE, à part.

Comment abréger cet entretien?

PHILIPPE II.

Me pardonnez-vous, madame, de troubler votre rêverie?

DONA FLORINDE.

Ah! Sire, elle était si triste que... que je dois vous en remercier.

PHILIPPE II.

Cette fois, ma présence ne vous est donc pas importune?

DONA FLORINDE.

Peut-elle l'être... quand vous venez me défendre? je révère... je bénis votre justice.

PHILIPPE II.

J'accepterais l'éloge, si un intérêt plus tendre que le besoin d'être juste ne me ramenait auprès de vous.

DONA FLORINDE.

La pitié, Sire.

PHILIPPE II.

Oui, une pitié pleine de sollicitude et d'alarmes, le dévouement d'un ami, que vous connaissiez mal, quand vous avez pu le croire insensible.

DONA FLORINDE.

Ce mot me rend l'espoir : transmis, de la part de Votre Majesté, il eût suffi pour calmer mes craintes... et vous aurait épargné une démarche... dont je suis confuse.

PHILIPPE II.

Mais, en me privant d'un plaisir dont j'étais jaloux, celui de vous rassurer moi-même; ne me l'enviez pas.

DONA FLORINDE, à part.

Il va rester.

PHILIPPE II.

Ces instans que je vous consacre, je trouve si doux de les dérober à mes travaux.

DONA FLORINDE.

Et à votre repos peut-être. Je sais combien ils sont précieux; ne craignez pas que j'en abuse.

PHILIPPE II, avançant un fauteuil pour dona Florinde.

Vous-même ne craignez pas trop d'en abuser.

DONA FLORINDE, qui s'assied.

Il le faut

PHILIPPE II, à part.

Ne l'ai-je point trop tôt rassurée? (A dona Florinde.) On a dû vous dire, Madame, que la volonté souveraine peut se briser contre un arrêt de l'inquisition. Ce tribunal représente Dieu même, et devant Dieu, que sont les rois de la terre? Cependant j'ai résolu, quel qu'en fût le péril, de me jeter entre vos juges et vous; mais pour prix d'un tel service, que dois-je attendre? votre haine peut-être!

DONA FLORINDE, en se levant.

Moi, de la haine, quand vous me sauvez!... Ah! Sire, ce serait de l'ingratitude, et...

PHILIPPE II.

Et vous en êtes incapable, belle Florinde; je le crois. (L'invitant du geste à se rasseoir.) Ah! de grâce!...

DONA FLORINDE, à part en s'asseyant, tandis que le roi va prendre un siége.

Quel supplice!

PHILIPPE II, appuyé sur le dos de sa chaise.

Vous ne serez point ingrate; mais vous resterez indifférente. (En s'asseyant.) Le sort d'un roi est de n'obtenir que le respect, quand il n'inspire pas l'aversion ou l'envie; et pourtant, accessible à toutes les affections qu'on lui refuse, brûlé sans espoir de toutes les passions qui consument, qu'un roi sent douloureusement le besoin d'être aimé!

DONA FLORINDE.

Vous l'êtes, Sire, d'un peuple entier qui vous respecte, qui vous admire, qui voit en vous la source de tous les biens.

PHILIPPE II.

Oui, je le suis par intérêt; je le suis de cet amour qui s'adresse, non pas à moi mais à mon pouvoir, non pas à l'homme, mais au souverain. Que me font ces hommages, ces acclamations

dont on me fatigue? avec quelle joie je les donnerais pour le bonheur de sentir la main d'un ami presser la mienne; pour un soupir de l'amante que je me suis créée par la pensée, que je vois dans mes rêves, qui poursuit le monarque au milieu de ses travaux, et le chrétien jusque dans la ferveur de ses prières!

DONA FLORINDE.

Cette amante, Sire, Dieu et la France vous la donnent: une jeune fiancée vient à vous, célèbre par ses vertus et ses grâces, proclamée belle entre toutes les princesses.

PHILIPPE II.

Mais non entre toutes les femmes. Reste-t-il une place pour elle dans ce cœur possédé d'une autre image? Ne le croyez pas, Florinde; ce mariage politique n'est que le veuvage avec plus de contrainte et d'entraves. (En rapprochant son siége de celui de Florinde.) Oh! qu'une épouse de ma préférence secrète, de mon amour, choisie pour elle-même, et adorée dans l'ombre, serait plus reine que cette reine qui n'aura qu'un vain titre! Mon sceptre, je le mettrais à ses pieds; ce droit de grâce, le plus beau de mes droits, c'est elle qui l'exercerait en mon nom; mes tré-

sors ne feraient que passer de ses mains dans celles des malheureux ; et ce pouvoir immense de consoler l'infortune, cette royauté enveloppée de mystère, mais plus absolue que la mienne, une seule femme la mérite, une seule dans le monde, et cette femme, Florinde, c'est vous...

DONA FLORINDE, se levant.

Moi, juste ciel ! qui ! moi !

PHILIPPE II.

Vous, à qui je l'offre à genoux, à qui je demande, en tremblant, un peu de cette pitié que je ne vous ai pas refusée pour vous-même.

DONA FLORINDE.

Mais que vous vouliez me vendre au prix de l'honneur... Oh ! non, vous n'avez pas eu cette pensée ; je m'abuse et je vous fais injure. Pardon, Sire, ah ! pardon de mon erreur !

PHILIPPE II.

Ne feignez pas de vous méprendre, n'en appelez pas à des vertus dont Dieu m'affranchit, en me les rendant impossibles. Je l'ai résolu : crime ou non, de votre volonté ou seulement de la mienne, Florinde, vous serez à moi.

DONA FLORINDE.

Et je me suis livrée !... et je suis seule !

PHILIPPE II.

Oui seule; et rien ne vous trahira; mais rien ne peut vous sauver.

DONA FLORINDE.

Que mon désespoir et mes cris...

PHILIPPE II.

Vos cris ne seront pas entendus.

DONA FLORINDE.

Vous vous trompez, Sire, on viendra; je vous jure qu'on viendra.

PHILIPPE II.

Et qui donc?

DONA FLORINDE.

Personne, oh! non, personne. Il est vrai; je suis sans appui, sans défense; ou plutôt, je n'ai qu'un refuge, et c'est vous, vous à qui je confie cet honneur que vous veniez me ravir; vous, Sire, qui serez mon défenseur contre vous-même. (S'avançant vers lui avec exaltation.) Don Philippe, l'action que vous voulez commettre est horrible, (tombant à genoux) et j'en demande justice au roi d'Espagne.

PHILIPPE II, la regardant avec transport.

Ravissante de terreur et de fierté! Florinde, c'est le seul vœu de toi que je n'accomplirai

pas : le roi d'Espagne sera ton maître aujourd'hui, et don Philippe ton esclave toute sa vie.

DONA FLORINDE, qui repousse le roi en se relevant.

Écoutez-moi donc, homme cruel, chrétien sans pitié; je ne dirai qu'un mot, puisque j'y suis réduite...

PHILIPPE II.

Il ne changera pas ton sort.

DONA FLORINDE.

Qu'un mot qui va me perdre, mais qui vous fera reculer d'horreur.

PHILIPPE II, s'élançant vers elle.

C'est trop me résister.

DONA FLORINDE, en fuyant.

Pitié! Sire; grâce !... ou je dirai tout... je suis...

PHILIPPE II, qui la saisit dans ses bras.

Eh! que m'importe!

DONA FLORINDE.

Je suis une juive!

PHILIPPE II, reculant d'horreur.

Toi! Qu'entends-je! Ah! malheureuse fille, puisses-tu, pour ton salut dans ce monde et dans l'autre, avoir poussé la vertu jusqu'au mensonge!

DONA FLORINDE.

Mon mensonge fut de descendre par nécessité à feindre une croyance qui n'était que sur mes lèvres; voilà mon crime, et j'en serai punie; mais si vous faites un pas vers moi, je répéterai au pied du tribunal, je proclamerai devant mes juges, qu'un Espagnol a été assez lâche pour vouloir triompher de l'innocence par la force; qu'un chevalier a fait outrage à une femme; que le plus saint roi de la chrétienté, que toi, don Philippe, toi le roi catholique, tu t'es souillé d'une passion infâme pour une juive. (Avec calme.) En bien vous vous arrêtez maintenant; c'est moi qui suis tranquille et c'est vous qui tremblez.

PHILIPPE II.

Pour tes jours. Sais-tu que si à mon éternelle confusion, tes paroles avaient frappé une autre oreille que la mienne, sais-tu qu'il n'y aurait plus d'espoir pour toi dans cette vie?

DONA FLORINDE.

Mais j'en sortirais pure.

PHILIPPE II.

Que je ne pourrais te soustraire ni à la torture, ni aux flammes du bûcher.

DONA FLORINDE.

Mais j'irais martyre à ce dieu qui est le mien comme le vôtre, et qui jugera mes juges, mais je mourrais digne encore de celui qui m'a tant aimée.

PHILIPPE II.

Oh! pourquoi as-tu rappelé ce souvenir? il étouffe en moi toute compassion; c'est ta sentence, Florinde, ta sentence de mort. (Entendant frapper à coups redoublés à la porte de la galerie voisine.) Quel est ce bruit?

DONA FLORINDE, au comble de la terreur.

Quoi?... je n'ai rien entendu... je ne sais... Dorothée, peut-être.

DON JUAN, en dehors.

Ouvrez cette porte; ou je la briserai.

PHILIPPE II.

Un homme ici!

DONA FLORINDE, qui s'élance vers la porte pour arrêter le roi.

Je vous en conjure... Ah! par tout ce que vous avez de sacré dans le monde!

PHILIPPE II, l'écartant pour ouvrir la porte.

Un témoin de ma honte! je saurai qui c'est.

SCÈNE XIII.

DON JUAN, PHILIPPE II, DONA FLORINDE.

PHILIPPE II.

Don Juan?

DON JUAN.

Le comte!

PHILIPPE II.

Vous m'avez entendu?

DON JUAN.

Trop tard; je vous aurais déjà puni.

DONA FLORINDE, qui se précipite entre eux.

Vous n'en avez ni le droit ni le pouvoir, don Juan; vous ne connaissez pas celui que vous outragez.

DON JUAN.

Je le connais par ses actes, et il m'en fera raison.

PHILIPPE II.

Je vous jugerai sur les vôtres, et vous m'en répondrez.

DONA FLORINDE, à don Juan.

Vous lui devez respect. Ah! respect au plus noble sang de la Castille!

DON JUAN.

Je ne le tiens ni pour noble, ni pour Castillan; car il craint un homme et il menace une femme.

PHILIPPE II.

Je plains le sort de la femme; quant à l'homme, je le vois d'assez haut pour mépriser ses injures.

DON JUAN.

Faute d'oser descendre jusqu'à vous en venger.

PHILIPPE II.

S'il vous reste une lueur de raison, don Juan, pas un mot de plus, et sortez.

DON JUAN.

Si vous avez encore une goutte de sang dans le cœur, sortez avec moi ou défendez-vous.

DONA FLORINDE.

Ici.... sous mes yeux!... vous ne l'oserez pas!... (S'attachant à lui.) Vous ne le pourrez pas....

PHILIPPE II.

Pour la dernière fois, obéissez.

DON JUAN.

Pour la dernière fois aussi, défends-toi. La pointe de ton épée à ma poitrine, ou le plat de la mienne sur ton visage!... En garde!

DONA FLORINDE, en poussant un cri.

C'est le roi!

DON JUAN, qui laisse tomber son épée.

Le roi!

DONA FLORINDE, un genou en terre.

Ah! Sire, grâce! non pas pour moi; je suis condamnée; mais pour lui, dont le seul crime fut de m'aimer sans savoir qui j'étais, et de me défendre sans vous connaître.

PHILIPPE II, à Florinde.

Vous m'avez trahi.

DONA FLORINDE.

En voulant sauver vos jours.

PHILIPPE II.

Ou plutôt les siens. Qui vous dit que je n'avais pas les moyens de me protéger moi-même contre un fou que je dédaignais trop pour me nommer? (Appelant au fond.) A moi, Gomès!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS; DON RUY GOMÈS, UN OFFICIER, QUELQUES GARDES DU ROI.

PHILIPPE II, à Gomès.

Ce jeune homme en démence, aux prisons de l'Alcazar! (Montrant la chambre de dona Florinde.) Cette femme, ici! je déciderai de leur sort.

DONA FLORINDE.

Pourquoi, don Juan, ne m'avez-vous pas laissée mourir seule?

(Après lui avoir jeté un dernier regard, elle entre dans son appartement où un officier l'accompagne.)

DON JUAN.

Et je n'ai pu venger ni son honneur ni le mien! oh! mon serment, mon serment!...

PHILIPPE II, aux gardes.

Retirez-vous.

SCÈNE XV.

PHILIPPE II, DON RUY GOMÈS.

PHILIPPE II.

Ma rage si long-temps comprimée peut donc enfin se donner carrière!... Eh bien! Gomès, c'est par toi que je l'ai connue, c'est toi qui m'as ramené dans ce lieu où tout n'est qu'idolâtrie et profanation. Quand je t'ordonnai d'éveiller sur cette femme les soupçons du saint-office pour l'effrayer, c'était un instinct religieux qui m'y poussait à mon insu : une juive!... elle m'a dit : je suis une juive! et elle a mieux aimé mourir pour l'avoir dit, que se donner à moi en me le cachant.

GOMÈS.

Ne peut-elle pas vous avoir trompé, Sire, afin d'échapper à vos poursuites?

PHILIPPE II.

Je l'ai pensé; je voudrais le croire encore; ou plutôt je voudrais ne rien savoir. Que dis-je? ce vœu même est un sacrilége; mais je l'aime, depuis qu'il y a un abîme entre nous deux, je l'aime de tout le désespoir que je sens de ne pouvoir la posséder. Pour comble de honte, il m'a insulté devant elle.

GOMÈS.

Mais du moins ce crime justifie d'avance un arrêt que vous ne pouviez pas prononcer sans motif.

PHILIPPE II.

Il a levé sur moi cette épée... que vois-je? regarde, Gomès : je ne me trompe pas; mes ordres sont arrivés trop tard pour l'empêcher de parler à Charles-Quint.

GOMÈS.

Et c'est don Quexada qui a tout conduit.

PHILIPPE II.

Le traître! s'il retombe dans mes mains!... Qu'on le cherche; qu'on l'arrête; que son châtiment soit terrible!

GOMÈS.

Peut-être don Juan ignore-t-il encore le secret de sa naissance?

PHILIPPE II.

Il sait tout. Mon père ne lui a-t-il pas donné cette épée qu'il m'a toujours refusée? il l'en croit donc plus digne que moi; il l'aime plus que moi; elle aussi le préfère! (Entendant frapper trois coups dans la main.) Écoutez.

GOMÈS.

C'est un signal.

PHILIPPE II.

Qui nous livre un complice. Cours à lui, Gomès; et malheur à tous ceux qui m'ont offensé!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le cabinet du roi dans l'Alcazar de Tolède ; une porte latérale ; une grande porte au fond, donnant sur une galerie ; un crucifix suspendu sur un fond noir.

SCÈNE I.

PHILIPPE II, assis près d'une table, DON RUY GOMÈS, qui travaille à côté du roi.

PHILIPPE II, écrivant.

« ....Que le plus heureux jour de notre règne » sera celui où vous recevant dans notre bonne » ville de Madrid.... » De Madrid !.... Une lettre de bienvenue, une lettre d'amour, quand je ne me sens rien dans le cœur pour cette Élisabeth de France ! Non, par le ciel ! de ma propre main, c'est impossible. Avez-vous là ces projets d'édits contre les Maurisques ?

GOMÈS.

Les voici.

PHILIPPE II.

Et contre les juifs ; surtout contre eux. (Parcourant des papiers.) J'ajouterai à mes ri-

gueurs; je les en écraserai; dussé-je faire un désert de l'Espagne, ils disparaîtront en laissant leurs trésors pour enrichir nos églises, et leur sang pour raviver la foi qui s'éteint. Je le veux, et par piété!

GOMÈS.

Qui en douterait, Sire!

PHILIPPE II.

Ne croyez pas que ce soit par vengeance; ne supposez pas que je pense à elle!

GOMÈS.

J'en suis bien loin.

PHILIPPE II.

Cependant, si, comme tu le dis, elle n'appartenait point à cette abominable tribu... Don Quexada doit le savoir; il la connaît sans doute.

GOMÈS.

J'ai donné l'ordre de le conduire devant Votre Majesté.

PHILIPPE II.

Si au moins par une conversion sincère, si du fond de l'ame, elle abjurait ses erreurs.

GOMÈS.

Il en est une, Sire, qui l'empêchera d'abjurer toutes les autres : son amour.

PHILIPPE II.

Oh! vous voulez me pousser à tuer ce jeune homme.

GOMÈS.

Moi, Sire !

PHILIPPE II.

Et vous avez raison ; et vous êtes mon ami, en le voulant. Je n'y suis que trop porté ; mais il y a en moi je ne sais quel mouvement de nature qui se révolte pour lui ; je ne sais quel respect humain qui m'arrête. Si mon père lui a tout dit, c'est qu'il le prend sous sa protection.

GOMÈS.

Rien ne le prouve.

PHILIPPE II.

Son digne précepteur éclairera mes doutes sur ce point. Qui m'a trompé peut vouloir me tromper encore ; mais cette fois, je saurai lui faire une nécessité de la franchise. Le grand inquisiteur est-il arrivé ?

GOMÈS.

Il attend, avec son cortège et tous les grands d'Espagne, que Votre Majesté veuille bien le recevoir.

PHILIPPE II.

Et vous avez commandé qu'il ne fût introduit

que quand don Quexada sera présent ? J'ai mes raisons pour qu'il en soit ainsi.

GOMÈS.

Vous avez toujours regardé la peur comme un des meilleurs moyens d'action sur les hommes.

PHILIPPE II.

Comme le meilleur : les titres s'avilissent, quand on les prodigue ; l'argent s'épuise ; la peur ne s'use pas et ne coûte rien.

GOMÈS.

Voici don Quexada.

PHILIPPE II.

Écrivez à la jeune reine en mon nom, ce qu'il vous plaira ; je signerai sans lire.

SCÈNE II.

Les précédens ; DON QUEXADA, amené par un officier qui se retire aussitôt.

PHILIPPE II.

Je n'ai plus de colère. Je suis de sang-froid pour être juste. Sans doute vous n'espérez pas votre grâce ?

DON QUEXADA.

Je ne la mérite pas, Sire; mais Votre Majesté est si magnanime, que je l'espère.

PHILIPPE II.

Vous aurez affaire au roi ou aux inquisiteurs : la seule faveur que je veuille vous accorder, c'est de choisir entre eux et moi.

DON QUEXADA.

Sire, il y a dans tous les pays chrétiens un vieux proverbe qui dit : il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints; et je le crois plus vrai en Espagne que partout ailleurs.

PHILIPPE II.

Mais je ne vous laisserai la liberté du choix qu'autant que je serai satisfait de vos réponses à mes questions. Tout dépendra de votre sincérité.

DON QUEXADA.

Elle sera entière; car si la vérité peut me nuire, je sens que le mensonge me perdrait.

UN OFFICIER DU PALAIS, annonçant

Son Éminence l'inquisiteur apostolique général, don Ferdinand de Valdès !

DON QUEXADA.

Je voudrais être à mille lieues d'ici !

SCÈNE III.

Les précédens, DON FERDINAND DE VALDÈS, grands d'Espagne, inquisiteurs, courtisans.

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Sire, l'inquisition apostolique de Castille vient, solennellement et bannières déployées, renouveler à Votre Majesté l'invitation d'assister à l'acte de foi, qui sera célébré dans la grande place de Tolède, pour le châtiment des crimes de quelques-uns, et la rémission des péchés de tous.

PHILIPPE II.

Je vous en remercie, vénérable don Ferdinand de Valdès; le supplice des coupables ne peut que m'être agréable, comme il l'est à Dieu, et si l'on accusait mon propre fils d'hérésie ou de judaïsme, je serais le premier à vous le livrer pour l'exemple.

DON QUEXADA, à part.

Son fils! hésitera-t-il à livrer son frère?

DON FERDIDAND DE VALDÈS.

Je viens en même temps déposer dans les mains de Votre Majesté la liste des condamnés.

DON QUEXADA, à part.

Pour mon compte, je remercie Dieu qu'elle soit close.

PHILIPPE II.

Sont-ils nombreux ?

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Hélas ! Sire, il n'est pas donné à tous d'avoir le même bonheur que l'éminentissime Torquémada, mon prédécesseur, qui, en onze ans d'exercice, fit le procès à cent mille personnes, dont six mille furent brûlées vives.

PHILIPPE II, qui se découvre, ainsi que toute sa cour.

Que sa mémoire soit bénie !

DON QUEXADA, s'inclinant.

Bénie ! (A part.) C'est à faire dresser les cheveux sur la tête.

PHILIPPE II, parcourant la liste.

Des juifs ! toujours des juifs !

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Nous n'avons été que justes.

PHILIPPE II.

Et loin de les plaindre, mon père, je les recommande spécialement à votre justice, ainsi que tout Espagnol, si grand qu'il soit, que le moindre contact avec eux aurait souillé de leurs erreurs.

DON QUEXADA, à part.

Oui, les adhérens !... voilà qui nous concerne, don Juan et moi.

DON FERDINAND DE VALDÈS.

L'inquisition, Sire, a partout des yeux pour voir et des bras pour sévir.

PHILIPPE II, en regardant don Quexada.

Puis-je ajouter quelques noms à cette liste ?

DON QUEXADA, à part.

Plus de doute : il veut ajouter le mien.

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Que Votre Majesté désigne en marge ceux qu'elle accuse ; bien que le tribunal soit épuisé de fatigue, il passera toute la nuit à les juger, et ils seront traités demain selon leurs mérites.

PHILIPPE II.

Je vous rends grâces, don Valdès, ainsi qu'à vos vénérables collègues. Le saint-office peut se reposer sur ma protection, comme je compte sur son zèle.

DON FERDINAND DE VALDÈS.

En vous quittant, Sire, nous n'emportons qu'un regret, c'est que la jeune reine ne soit pas arrivée assez tôt pour jouir d'un spectacle qui eût signalé avec tant de solennité sa bienvenue en Castille.

PHILIPPE II.

Votre Éminence ne doit rien regretter : le nombre des coupables est si grand, et l'inquisition si vigilante, que vous aurez bientôt une autre occasion de lui procurer ce pieux plaisir. Messieurs, accompagnez Son Éminence jusqu'au seuil du palais. Ne tardez pas à revenir, don Gomès.

SCÈNE IV.

PHILIPPE II, DON QUEXADA.

PHILIPPE II, assis, tenant à la main la liste des condamnés.

Vous m'avez entendu : cette liste n'est pas tellement remplie qu'on n'y puisse encore trouver place. Je la dépose sur cette table; mais à la première parole douteuse qui sortira de vos lèvres, j'y mets un nom de plus. Répondez maintenant. Vous connaissez dona Florinde ?

DON QUEXADA.

Comme Votre Majesté la connaît.

PHILIPPE II.

Pas davantage ?

DON QUEXADA.

Peut-être moins.

PHILIPPE II.

Que voulez-vous dire ?

DON QUEXADA.

Ce que je dis, Sire ; rien de plus.

PHILIPPE II.

Depuis quand la connaissez-vous ?

DON QUEXADA.

Depuis le jour où Votre Majesté m'a donné rendez-vous chez elle.

PHILIPPE II, qui étend la main vers la liste.

Don Quexada !

DON QUEXADA.

Ah ! Sire, arrêtez ; vous me condamnez pour avoir été sincère, que ferez-vous si je ne le suis pas ?

PHILIPPE II.

Au mépris de mes ordres, vous avez conduit don Juan dans le couvent de Saint-Just ; pouvez-vous le nier ?

DON QUEXADA.

Je ne le puis.

PHILIPPE II.

Pour qu'il y vît mon père ?

DON QUEXADA.

Et le sien.

PHILIPPE II, portant la main sur la liste.

Don Quexada !

DON QUEXADA.

J'en appelle à vous, Sire, est-ce vrai ?

PHILIPPE II.

Et il l'a vu ? et il sait tout ?

DON QUEXADA.

Non, Sire.

PHILIPPE II.

Non ? faites bien attention que vous avez dit non.

DON QUEXADA.

Je répète que Charles-Quint n'a pas cessé d'être, pour lui, frère Arsène.

PHILIPPE II, montrant l'épée qui est sur une table.

Mais cette épée fait foi du contraire ; et frère Arsène, en la lui donnant, a prouvé du moins qu'il ne persistait pas dans les résolutions arrêtées entre nous sur ce jeune homme.

DON QUEXADA.

Je conviens que ce serait un étrange présent, s'il destinait encore don Juan à l'Église ; mais j'affirme que l'Empereur mon maître...

PHILIPPE II.

Qui fut votre maître.

DON QUEXADA.

Que l'empereur Charles-Quint ne l'a pas reconnu pour son fils.

PHILIPPE II.

Vous en êtes sûr?

DON QUEXADA.

Aussi sûr que je le suis peu de vivre demain.

PHILIPPE II, avec violence, en saisissant la liste.

Don Quexada!....

DON QUEXADA.

Sire, le seul bruit de ce papier dans vos mains suffirait pour troubler une meilleure tête que la mienne. Cette torture vaut l'autre ; mais ce que j'affirme est la vérité.

PHILIPPE II, se levant.

Il s'intéresse donc moins à ce fils que je ne le pensais?

DON QUEXADA, vivement.

Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

PHILIPPE II.

Et cet intérêt, fût-il de la tendresse, il tomberait de soi-même devant un crime de lèse-majesté, crime que don Juan a commis, et pour lequel il doit périr.

DON QUEXADA, s'animant malgré lui.

Non, vous ne prononcerez pas cet arrêt; votre auguste père ne le souffrirait pas.

PHILIPPE II.

Y a-t-il deux rois dans le royaume? Celui qui règne est-il le sujet de celui qui ne règne plus? Charles-Quint est mort pour l'Espagne, mort pour le monde; vous en aurez la preuve : car ce jeune homme périra, en dépit de toutes les volontés ou de toutes les faiblesses d'un moine de Saint-Just.

DON QUEXADA, s'oubliant tout-à-fait.

Eh bien! non; je n'aurai pas entendu parler ainsi de mon royal maître; on n'aura pas condamné son fils en ma présence, sans que moi, leur vieux serviteur, j'aie au moins protesté pour tous deux.

PHILIPPE II.

Est-ce bien vous qui parlez?

DON QUEXADA, tombant à ses pieds.

Je ne vous le dirai qu'à genoux, mais je vous le dirai : au nom de la prudence, au nom de la nature et de votre gloire, ne brisez pas la grande ame de Charles-Quint; ne vous heurtez pas contre celui dont la renommée est encore dans

toutes les bouches, dont les bienfaits vivent dans tous les cœurs. Ne fût-il plus qu'une ombre, il sortirait du tombeau pour défendre contre vous son sang et le vôtre.

PHILIPPE II, s'élançant vers la table, où il prend la plume et la liste.

Ah! c'en est trop.

DON QUEXADA.

Écrivez, Sire, écrivez; tuez le vieillard : il ne vous est plus bon à rien; mais épargnez le jeune homme, qui a une existence entière à vous sacrifier, un cœur de vingt ans à dévouer au service de son roi et de son pays; qu'il vive, lui, ou s'il doit mourir, que ce soit pour vous et non par vous. C'est votre frère! (Se traînant à genoux jusqu'au fauteuil du roi.) Oui, c'est votre frère!... Ah! Sire, un roi a si peu d'amis fidèles! peut-il volontairement se priver du dévouement d'un frère?

PHILIPPE II.

Relevez-vous, vieillard; vous êtes encore tout pâle de votre courage. (Après une pause.) Je ne m'engage à rien envers don Juan; mais si je lui laisse la vie. et j'en doute, ce sera pour qu'elle s'éteigne dans les austérités. Je vous

permets de l'en instruire. Je sais que vous aurez peu de pouvoir sur son esprit; n'importe, essayez de le convaincre. Allez le trouver, et qu'il vous accompagne ici. (A Gomès, qui est entré à la fin de la scène.) Amenez devant moi dona Florinde.

DON GOMÈS.

Quoi, Sire!...

PHILIPPE II.

Amenez-la, et en même temps donnez des ordres pour que don Quexada puisse voir votre prisonnier. Allez.

DON QUEXADA, à part.

Encore une ambassade! probablement la dernière de toutes.

SCÈNE V.

PHILIPPE II, SEUL.

Un prince de mon nom, de mon sang, un autre moi-même à ma cour ou dans mes armées! Jamais. J'ai assez d'un fils, c'est trop d'un frère. Il faut qu'il meure ou qu'il obéisse (Marchant avec agitation.) Et quand il se soumettrait, ne retrouverais-je pas toujours, sous sa robe sacrée, l'insolent devant lequel j'ai reculé? Ne

verrais-je pas, jusque dans sa crosse d'évêque, l'épée nue qu'il a levée sur moi ? Point de grâce ! qu'il obéisse ou non, il faut qu'il meure. (S'arrêtant.) Mais mon père !... Je me révolte en vain contre un ascendant que je ne saurais secouer ; il me domine : sa royauté, toute morte qu'elle est, impose à la mienne. Je le traite de fantôme, mais s'il m'apparaissait tout à coup, aurais-je la force de lui dire : « J'ai tué votre fils !... » Il me semble que ces mots meurent déjà sur mes lèvres, comme s'il était là, comme si son regard d'aigle me faisait rentrer dans la poudre. L'Europe encore pleine de sa gloire, il lui suffirait d'un cri pour la remplir de ma honte. (Après un moment de silence.) Tuer son fils !... tuer son fils ! je ne puis ; (Tombant assis.) je n'ose pas. Mais il obéira ; et comment l'y décider ? Une seule personne en aura le pouvoir, et s'il résiste, si la tentation devient trop forte, c'est que Dieu voudra que j'y cède, et j'y céderai... Les voici.

SCÈNE VI.

PHILIPPE II, QON QUEXADA et DON JUAN, qui entrent par le fond, puis DONA FLORINDE et DON RUY GOMÈS par la porte latérale.

DON QUEXADA, bas à don Juan.

Ce n'est pas le courage que je vous recommande.

DON JUAN.

Ah! Florinde!

DONA FLORINDE.

Don Juan!...

PHILIPPE II, à Gomès et à Quexada.

Sortez tous deux.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, excepté DON QUEXADA ET DON RUY GOMÈS.

PHILIPPE II, à part.

Ce moment va décider de leur sort; je ne me sens plus de pitié.

DONA FLORINDE, à don Juan.

Vous revoir!... c'est un bonheur que je n'espérais pas.

PHILIPPE II.

Mais qui sera court. (A don Juan.) On vous a transmis ma résolution?

DON JUAN.

Oui, Sire.

PHILIPPE II.

Quelle est la vôtre ?

DON JUAN.

Le comte de Santa-Fiore la connaît trop bien pour que le roi l'ignore.

PHILIPPE II.

Vous y persistez ?

DON JUAN.

Prononcer des lèvres ces vœux démentis par mon cœur, ce serait l'acte d'un lâche. Je mourrai, Sire ; mieux vaut pour l'Espagne un brave gentilhomme de moins qu'un mauvais prêtre de plus.

PHILIPPE II.

Que le sang de cette jeune fille retombe donc sur toi, car son arrêt vient de sortir de ta bouche.

DON JUAN.

Que dites-vous ?

PHILIPPE II.

Que si tu résistes, elle va périr, et qu'elle vivra si tu consens.

DON JUAN.

Quoi! Sire...

PHILIPPE II.

Oui, cette mort qui détruirait tant de beauté dans sa fleur, ces tourmens dont la seule idée te fait pâlir pour elle, je les lui épargnerai. Oui, elle pourra fuir, s'exiler sous le ciel de ses pères; elle pourra même traîner ses misérables jours dans un coin de l'Espagne, où ma justice l'oubliera; don Juan, je vous en donne ma parole royale; mais soumettez-vous.

DONA FLORINDE.

On vous demande plus que votre sang, plus que votre vie : l'abandon de votre liberté. Laissez-moi subir mon sort; il ne me faut qu'un peu de courage pour mourir, il vous en faudra tant pour vous vivre esclave.

DON JUAN.

Esclave! sous une robe de moine, esclave jusqu'au tombeau!... Eh bien!... je trouverai dans mon amour le seul courage dont je me croyais incapable. Ma liberté, Florinde, c'est après vous ce que j'ai de plus cher au monde; mais en la perdant, je vous sauve... Ah! ce qui m'eût flétri m'honore, et la honte serait d'hési-

ter. (A Philippe II avec dignité.) Sire , vous me faites une violence dont vous aurez à répondre un jour ; mais vous avez le pouvoir , et vous en abusez : disposez de moi.

DONA FLORINDE.

Non , don Juan!...

PHILIPPE II, l'entraînant vers le crucifix.

Viens donc devant ce Dieu qui t'écoute et qui te jugera , viens t'engager par un serment que tu dois bientôt renouveler à l'autel.

DONA FLORINDE.

Non , oh ! non : c'est un sacrifice que je n'accepte pas.

PHILIPPE II.

Mais le ciel et moi nous l'acceptons.

DON JUAN.

Rien pour vous, Sire , rien pourle ciel ; tout pour elle seule ! (Étendant la main vers le crucifix.) Oui , dussé-je payer sa vie du malheur de la mienne , et de mon éternelle condamnation....

PHILIPPE II, aux grands du royaume qui entrent, la tête découverte, par la porte du fond.

Que me veut-on ? Vous ici , messieurs , ma cour tout entière ! qui a donné l'ordre d'ouvrir au péril de sa tête ? qui l'a osé?...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, FRERE ARSÈNE, DON QUEXADA, DON RUY GOMÈS, DON FERDINAND DE VALDÈS, PEBLO, INQUISITEURS, COURTISANS.

FRERE ARSÈNE.

Moi, don Philippe.

PHILIPPE II.

Grand Dieu! (Se découvrant). Vous, Sire?

DON JUAN.

Qu'entends-je?

DONA FLORINDE.

Ma prière l'a touché!

FRERE ARSÈNE.

Moi, qu'un devoir impérieux force à sortir d'une retraite que je croyais ne jamais quitter. Le père de cette jeune fille me rendit un service qui sauva le royaume, et qui fut oublié; elle, au moins, n'aura pas réclamé en vain mon appui. Je viens la demander à ces juges, qui ne me la refuseront pas; à vous, qui devez être de moitié dans ma reconnaissance.

PHILIPPE II.

Sire, notre clémence avait prévenu la vôtre,

FRERE ARSÈNE.

Ma mission n'est pas remplie. (Montrant don Juan). Nous nous sommes trompés tous deux sur la vocation de ce jeune homme; mais il n'est jamais trop tard pour reconnaître une erreur et pour la réparer. Don Juan, un genou en terre devant le roi d'Espagne! en présence de tout ce qu'il y a de grand et de sacré dans l'État, lui promettez-vous obéissance, fidélité, devouement jusqu'à la mort?

DON JUAN.

Jusqu'à la mort.

FRERE ARSÈNE.

Don Philippe, promettez-vous à ce jeune homme protection et amitié?

PHILIPPE II.

Il a eu de grands torts envers moi.

FRERE ARSÈNE.

Lesquels? parlez.

PHILIPPE II.

Non, Sire, je ne les rappellerai pas; car il faut que j'oublie pour que je pardonne.

FRERE ARSÈNE.

En vous oublierez?

PHILIPPE II.

Par condescendance pour vous.

FRERE ARSÈNE, à don Juan.

Fils de Charles-Quint, don Juan d'Autriche, mon fils, relevez-vous et embrassez votre frère!

DONA FLORINDE, avec douleur.

Fils de Charles-Quint!...

DON JUAN.

Moi! se peut-il? (Passant des bras du roi dans ceux de frère Arsène.) Moi, le fils du plus grand homme que le siècle ait produit!

FRERE ARSÈNE, souriant.

Après François Ier.

DON JUAN.

Ah! Sire...

FRERE ARSÈNE, à don Juan.

J'ai encore à satisfaire une fantaisie de vieillard : tenez, prince, je vous recommande cet enfant que vous connaissez, et à qui je rends sa liberté de peur qu'il ne la reprenne; faites de lui un page.

PEBLO.

Ah! je vous en prie, monseigneur : père Arsène croit que j'ai la vocation.

DON JUAN.

Et je le crois aussi.

FRERE ARSÈNE.

Eh bien! don Quexada, ai-je eu tort de me dire, en m'éveillant ce matin : la journée sera bonne?

DON QUEXADA.

Sire, elle finit mieux qu'elle n'a commencé. (à part.) S'il m'arrive de me mettre en tiers dans une confidence royale!...

PHILIPPE II, à frère Arsène.

Votre majesté ne me tiendra pas rigueur; elle m'accordera au moins un jour?

FRERE ARSÈNE, bas au roi.

Don Philippe, c'est chose embarrassante pour une cour que de faire bon visage au passé, sans se compromettre avec le présent; entre la reconnaissance et l'intérêt, le plus habile serait quelque peu en peine de sa personne : n'en essayons ni l'un ni l'autre. (Haut.) Je vous quitte, mon fils : la majesté qui n'est plus doit céder la place à celle qui règne.

PHILIPPE II.

Je n'ose insister.

DON QUEXADA, à part.

De peur que l'ombre n'éclipse le soleil.

FRERE ARSÈNE.

Partons, dona Florinde.

DON JUAN.

Quoi! Sire, quoi! mon père......

DONA FLORINDE.

Prince, nous ne nous reverrons plus en ce monde; mais nous resterons unis dans mes prières au Dieu de tous; je lui demanderai pour moi la résignation qui donne la force de souffrir sans se plaindre, et pour vous la gloire qui fait qu'on oublie.

DON JUAN.

Vous oublier! ah! jamais, jamais.

FRERE ARSÈNE, à Philippe II.

Adieu, sire! (A don Juan.) A revoir, prince! Reste, Peblo; te voilà de la cour : es-tu content?

PEBLO.

Je le crois bien, frère Arsène; c'est un si beau lieu, où tout le monde sourit, où l'on s'embrasse, et où l'on s'aime...

FRERE ARSÈNE, lui donnant un petit coup sur la joue.

Comme au couvent.

FIN.

VARIANTES

POUR LA REPRÉSENTATION.

ACTE PREMIER.

SCÈNE II [1].

. . . .

C'est ordinairement tout le contraire.

Passer à :

Je crois que tout est tranquille dans la chambre de mon élève, etc.

SCÈNE VI.

. . . .

Il met en péril ma vie dans ce monde et mon éternité dans l'autre.

GOMÈS.

Que n'ai-je l'éloquence persuasive du père Fresdena ? Je rendrais le repos à Votre Majesté.

[1] La ligne de points indique que la scène commence ou continue sans changemens.

PHILIPPE II.

Tu le peux; oui, c'est de toi que dépendent mon repos et mon bonheur, etc.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE VII.

. . . .

Le roi doit avoir besoin d'un bon capitaine de plus, lui qui ne l'est pas.

DONA FLORINDE.

Devant un ami du roi; quelle imprudence !

PHILIPPE II.

L'insolent !

DONA FLORINDE, à don Juan.

Vous reconnaissez du moins avec tout le monde, etc.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE II.

. . . .

Mais vous, quand vous ne le perdez pas, vous l'employez mal : répondant toujours, curieux à l'excès !

PEBLO.

Comme s'il n'y avait que moi de curieux dans la maison, etc.

. . . .

PEBLO.

Vous avez tort, car le premier s'est bien radouci depuis la mort du dernier abbé.

Passer à :

Comme le chapitre se rassemble, etc.

. . . .

FRERE ARSÈNE.

Un homme si modeste !

PEBLO.

Un prédicateur tout en Dieu. Eh bien ! il s'est glissé à pas de loup, etc.

SCÈNE III.

. . . .

Avant que la nature la prenne avec moi tout-à-fait au sérieux.

Passer à :

Enfin la cloche sonne le premier office ! etc.

SCÈNE V.

. . . .

Bien volontiers, et le plus tôt possible. Peblo, je te dispense de l'office. Tu restera ici pour recevoir le nouveau-venu.

PEBLO.

J'obéirai (*A part.*) Pas de matines, et une figure nouvelle; la journée commence bien.

FRERE PACOME.

Bon précepteur qu'il aura là!

FRERE ARSÈNE, à Pacôme.

Ayez quelque pitié d'un malade, mon très cher gardien, etc.

SCÈNE XIX.

. . . .

Je n'en peux pas dire autant de notre incorruptible procureur... et frère Pacôme, cet obstiné frère Pacôme, cèdera-t-il?... Je doute; mon cœur bat, mon sang bouillonne, etc.

SCÈNE XXII.

. . . .

Je suis le maître.

(Le prieur s'incline profondément.)

DON JUAN.

J'étais bien injuste.

PEBLO.

Chacun à son tour, est-il malin père Arsène!

DON QUEXADA, bas à frère Arsène.

Vous voilà donc abbé, Sire!

FRERE ARSÈNE.

J'en serai quitte pour abdiquer.

DON QUEXADA, à part.

Il faut qu'il ait la rage de l'abdication.

LE PRIEUR, à don Juan et à Quexeda.

Veuillez me suivre.

(Don Juan se jette dans les bras de frère Arsène, Quexada lui baise la main, et ils sortent avec le prieur.)

(*Passer immédiatement à la scène 24e.*)

SCÈNE XXIV ET DERNIÈRE.

FRERE ARSÈNE, les yeux tournés vers la porte par laquelle don Juan vient de sortir.

Va, bon et brave jeune homme, de loin comme de près, je veillerai sur ta fortune. (*Descendant la scène.*) J'en suis sorti à mon honneur, etc.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

. . . .

Hé bien! ma lettre?

DOROTHÉE.

Elle est partie; et votre messager galoppe en toute hâte sur la route de Saint-Just.

-DONA FLORINDE.

Parviendra-t-elle ? etc.

. . . .

DONA FLORINDE.

J'ai cédé à tes instances ; tu crois que par un reste de bienveillance pour le père il s'intéressera au sort de la fille orpheline et menacée. Je te laisse donc ton espérance.

DOROTHÉE.

Si je ne l'avais plus, etc.

. . . .

DONA FLORINDE.

Le grand mérite ! Je ne pense jamais qu'à lui ; mais je ne le verrai plus.

DOROTHÉE.

Pourquoi ? Ce seigneur en qui vous avez confiance n'a-t-il pas promis de vous ramener dans mes bras ?

DONA FLORINDE.

Tais-toi, le voici. J'aurai du courage, etc.

SCÈNE II.

. . . .

Je ne te dis pas adieu, Dorothée.

DOROTHÉE, qui la reconduit en lui baisant les mains.

Ma fille ! ma fille bien-aimée !

SCÈNE VII.

. . . .

Mais je mourrais mille fois avant de m'en ouvrir l'entrée. Ah ! Florinde ! Florinde ! vous ai-je perdu pour toujours !

SCÈNE IX.

. . . .

Que peut-il attendre de la mienne?

GOMÈS.

Don Philippe ne saurait tarder; vous allez le voir : votre sort est dans vos mains. Restez , restez , senora , etc.

SCÈNE X.

DONA FLORINDE, seule.

Oh! que la terreur a d'empire sur nous!... Don Juan!... C'est son ennemi que j'appelle de tous mes vœux, etc.

SCÈNE XV.

PILIPPE II, DON RUY GOMÈS.

PHILIPPE II , les yeux encore fixés sur l'arme qui est tombée des mains de don Juan.)

Il a levé sur moi cette épée !... Que vois-je ? Regarde Gomès : je ne me trompe pas ; mes ordres sont arrivés trop tard pour l'empêcher de parler à Charles-Quint.

GOMÈS.

Et c'est don Quexeda qui a tout conduit.

PHILIPPE II.

Le traître! S'il retombe dans mes mains!... (*Entendant frapper sous la fenêtre les trois coups convenus.* Écoutez.

GOMÈS.

C'est un signal.

PHILIPPE II.

Qui nous livre un complice. Cours à lui, Gomès, et malheur à tous ceux qui m'ont offensé!

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

PHILIPPE II, assis près d'une table, DON RUY GOMÈS, qui travaille à côté du roi.

PHILIPPE II.

Avez-vous ici la liste des condamnés qui m'a été remise par le grand inquisiteur?

GOMÈS.

La voici.

PHILIPPE II, la parcourant.

Des juifs! toujours des juifs!... J'ajouterai à mes rigueurs, etc.

. . . .

PHILIPPE II.

Son digne précepteur, que je vais interroger, éclaircira mes doutes sur ce point. Qui m'a trompé peut me tromper encore; (*en frappant sur la liste*) mais cette fois je saurai lui faire une nécessité de la franchise.

GOMÈS.

Vous avez toujours regardé la peur comme un des meilleurs moyens d'action sur les hommes.

PHILIPPE II.

Comme le meilleur. Les titres s'avilissent quand on les prodigue, l'argent s'épuise, la peur ne s'use pas et ne coûte rien.

GOMÈS.

Voici don Quexada.

(*Passer immédiatement à la scène suivante.*)

SCÈNE II.

. . . .

Elle sera entière, car si la vérité peut me nuire, je sais que le mensonge me perdrait.

UN OFFICIER DU PALAIS, annonçant.

Un envoyé de Son Éminence l'inquisiteur apostolique général.

DON QUEXADA.

Je voudrais être à mille lieues d'ici!

PHILIPPE II.

Allez le recevoir, don Gomès, et ne tardez pas à revenir.

(*Supprimer la scène suivante et passer à la scène* IV.)

SCÈNE IV.

PHILIPPE II, DON QUEXADA.

PHILIPPE II.

Voici la liste de ceux qui périront demain dans l'acte de foi qu'on doit célébrer pour le châtiment des crimes de quelques-uns, et la rémission des péchés de tous. Cette liste n'est pas tellement remplie, etc.

FIN DES VARIANTES.